

ESSAIS
HISTORIQUES
SUR PARIS.
TOME TROISIEME.

CLASS
HISTORIOGRAPHICAL
SOCIETY
TOME TROISIEME



H
S
De
Q
T

chez la
Saint
S. Be

A

Table 5 De

ESSAIS
HISTORIQUES
SUR PARIS,

De Monsieur DE SAINTFOIX.

QUATRIEME ÉDITION,
revue, corrigée & augmentée.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue
Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine
S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

8





P R É F A C E .

P A R M I tant d'hommes utiles & d'un mérite distingué que la révocation de l'édit de Nantes obligea de sortir du Royaume, on citera toujours Larrey & Rapin de Toiras ; l'un & l'autre ont écrit l'Histoire d'Angleterre: la première est à présent peu estimée ; celle de Rapin de Toiras a eu un grand succès & le mérite à bien des égards ; mais on voit clairement que c'est en partie le chagrin, l'aigreur & la haine qui lui ont mis, comme à Larrey, la plume à la main, & qu'il s'est orgueilleusement flatté de faire repentir sa Patrie de l'avoir contraint à s'exiler. Tous nos Rois, selon cet Historien, ont été des Princes injustes, toujours occupés des moyens de

ij P R E F A C E.

dépouiller leurs grands vassaux * de leurs possessions, & ne se faisant aucun scrupule d'enfreindre les Traités les plus solennels, dès qu'ils entrevoyoient quelque avantage à les violer. Ses réflexions sur le caractère de la Nation en général, ne sont pas moins outrageantes & moins odieuses.

Depuis 1727 que son ouvrage a paru & qu'on le lit dans toute l'Europe, il est étonnant qu'en France personne n'ait pensé à lui répondre : *Un peuple, dit Plutarque, doit s'intéresser à la gloire & à la réputation de ses ancêtres, non-seulement par un sentiment naturel, mais encore parce que les préjugés pour ou contre le caractère d'une nation sont de la plus grande conséquence.*

* Les Rois d'Angleterre écrivoient à nos Rois : *Illustri Domino nostro, Regi Franciæ* : Nos Rois leur répondoient, *Fideli nostro & amico, Regi Angliæ.*

P R E F A C E. *ij*

Dans l'Histoire des guerres que je traite, il y a quatre époques principales : la confiscation faite par Philippe Auguste sur Jean *sans terre*, en 1203 : le Traité de S. Louis avec Henri III, en 1259 : les prétentions d'Edouard III à la couronne de France, en 1339 : le Traité de Brétigni en 1360. Rapin de Toiras a fait des dissertations, ou de longues réflexions, sur ces quatre points principaux ; je crois que j'y ai répondu d'une façon convaincante & qui ne laisse aucuns moyens à la réplique. Dans le cours des autres événements, c'est presque toujours par les garants mêmes & par les Actes publics d'Angleterre, que je fais voir les fréquentes prévarications & la tournure infidelle de sa narration.

On a dit dans un Journal, en parlant de la troisieme partie de ces Essais, que je donnois *une face nouvelle à l'Histoire*. L'expression est

jo *P R E F A C E.*

équivoque ; est-ce une louange ?
est-ce une critique ? Je me conten-
terai de répondre que lorsque je
suis en contradiction avec nos His-
toriens , & par conséquent avec
ceux qui les ont copiés sans ré-
flexion & sans examen , je dis mes
raisons ; que c'est au Lecteur à ju-
ger si elles sont bonnes ; que nous
avons aujourd'hui, sur-tout depuis
♦ En 1717. la publication * des Actes d'Angle-
terre , des secours & des éclaircis-
sements que ces Historiens n'a-
voient pas ; & qu'enfin quiconque
n'aura pas lu & relu ces Actes avec
beaucoup d'attention , ne pourra
jamais donner qu'un tableau peu
fidele de ce qui s'est passé sous les
regnes de Philippe Auguste ; de
Louis VIII , de Louis IX , de Phi-
lippe de Valois , du Roi Jean , de
Charles V , de Charles VI , & de
Charles VII.

leu
tinu
de
au
mor

7



ESSAIS
HISTORIQUES
SUR
PARIS.

*GUERRES ENTRE LA FRANCE
ET L'ANGLETERRE.*



QUELQUES Auteurs à système exaltent beaucoup le gouvernement féodal ; on peut juger de la justesse de leurs idées par les dissensions continuelles & les guerres que cette forme de gouvernement occasionna. J'ai dit au commencement de ces Essais , que mon principal objet étoit de faire con-

Tome III.

A 3

noître les anciennes coutumes , les usages , & sur-tout les mœurs & le fond du caractère des Français. Jus- qu'ici je les ai peints entr'eux & dans la vie civile ; à présent on va les voir à la guerre , & dans une guerre de près de trois cens ans contre un en- nemi qu'ils chasserent enfin , mais dont ils ne vaincront jamais la haine & l'orgueilleuse jalousie. Cette partie si considérable de notre histoire , n'a jamais été particulièrement traitée ; j'ai cru que le Lecteur me sauroit gré de lui présenter de suite , & sous un même coup d'œil , des événemens qui ont une intime liaison les uns avec les autres , & dont le fil , dans les histoires générales , est sans cesse interrompu par d'autres événemens qui leur sont étrangers. On fera en même temps étonné des fautes que la paresse , l'inat- tention , & des guides très-suspects , ont fait faire à nos Historiens ; elles atta- quoient l'honneur & la gloire de la na- tion. J'ai travaillé avec soin ; j'ai dit la vérité ; je cite sans cesse les Histo- riens Anglois mêmes ; je ne suis que nar- rateur ; les faits déposent. On verra que Rapin de Thoiras , avec beaucoup de talent pour écrire l'histoire , l'alte-

re souvent , ou la déguise. A l'égard de la collection des actes publics d'Angleterre par Thomas Rymer , il n'y a qu'à la parcourir pour être convaincu qu'il a mis beaucoup de pieces à l'écart.

ROLLON étoit un des chefs de ces bandes de Normands qui ravagerent la France sous la seconde race ; Charles le Simple , en 911 , lui céda la Neustrie , appelée depuis Normandie , pour la tenir comme fief relevant de la Couronne : à l'égard de la suzeraineté sur la Haute-Bretagne qu'il obtint aussi , à ce qu'on prétend , c'étoit lui donner un titre à conquérir , & l'on ne fut pas sans doute fâché de le mettre aux prises avec les Bretons. Il régna avec beaucoup d'équité ; il est vrai qu'à l'heure de la mort , flottant toujours entre l'idolâtrie & le christianisme qu'il avoit embrassé , il légua cent livres d'or pur aux principales Eglises de Normandie , & fit en même-temps couper la tête à cent de ses anciens captifs en l'honneur des Dieux du pays de sa naissance ; mais apparemment que tout le monde fut content , & que cette précaution ne parut aux Moines de ce temps-là qu'une finesse de Nor-

mand, puisque dans leurs annales & leurs chroniques , ils ne lui en ont pas moins donné le titre de Prince très-dévot & très-pieux. Il eut pour successeur son fils Guillaume *longue épée* ; à Guillaume *longue épée* , succéda Richard *sans peur* ; à Richard *sans peur* , Richard *le bon* ; à Richard *le bon* , Richard III ; à Richard III, Robert son frere , *dit le diable* , qui ne se maria point , & qui destina pour son héritier un enfant qu'il avoit eu de la fille (1) d'un Pelletier de Falaise. Il l'amena à Paris : Henri I , qui lui avoit des obligations , voulut bien donner à cet enfant l'investiture de la Normandie , & se chargea de veiller sur son éducation. Robert partit quelque temps après pour un pèlerinage à Jérusalem , & mourut , en revenant , à Nicée en Bithinie. Le jeune Guillaume , qu'on avoit surnommé *le bâtard* , devint un grand Prince , & mérita dans la suite le surnom de *conquérant*. Il prétendit que S. Edouard le *confesseur* l'avoit désigné pour lui succéder au trône d'An-

(1) Elle s'appelloit *Harlotte* ; ce mot en Anglois signifie *filles de joie*. Elle dançoit dans la rue lorsque le Duc , qui la regardoit d'une fenêtre , la fit appeller.

gleterre. Si l'on en croit la plupart des Historiens, Saint Edonard avoit fait un vœu de chasteté, & n'avoit épousé une des plus belles personnes de son Royaume que pour mieux exercer cette vertu par une tentation continuelle : il est bien singulier qu'un Prince qui s'étoit privé, par un pareil motif, du plaisir d'avoir des enfants, jettât les yeux précisément sur un bâtard pour en faire son héritier. Guillaume reçut du Pape un étendard béni, un cheveu de Saint Pierre, une bulle d'excommunication contre quiconque s'opposeroit à son entreprise. Les Comtes de Bretagne & de Flandres l'aiderent de troupes & d'argent, & une partie de la Noblesse de Normandie le suivit. Il s'embarqua au port de S. Valeri le 22 septembre 1066, aborda sur les côtes de Suffex le 28, conquît l'Angleterre par une seule bataille, traita d'abord les Anglois avec beaucoup de douceur ; mais il crût bientôt reconnoître qu'un Roi ne pouvoit jamais espérer de s'en faire aimer, parce qu'une mélancolie naturelle les rendoit inquiets & toujours mécontents ; il réfléchit sur la facilité qu'il avoit trouvée à les conquérir, & se persuada que tout

autre les auroit conquis aussi aisément ; qu'ils avoient moins de force que d'âpreté dans l'esprit ; plus d'arrogance que d'élévation dans l'ame ; que leur courage tenoit moins à la vraie valeur qu'à la présomptueuse rudesse de leur caractère ; que leur orgueil étoit étonné quand ils voyoient qu'on ne les craignoit point : qu'alors ils commençoient à craindre , & qu'il falloit donc paroître ne pas même les estimer assez pour les traiter avec sévérité. Il ne daigna donc plus châtier leurs révoltes par des supplices & l'effusion de leur sang ; il se contenta de les accabler d'impôts , & de leur faire essuyer de temps en temps quelques-uns de ces caprices d'autorité , d'autant plus humilians qu'ils marquent à une nation le peu de cas qu'on fait d'elle. Ils s'en vangeoient d'une façon lâche : *il ne se passoit presque point de jour ,*

*Hist. d'Angleterre, T. 2.
p. 27 & 28.*

dit Rapin de Toiras, qu'on ne trouvoit dans les bois , ou dans les grands chemins , des Normands assassinés , sans qu'il fût possible de découvrir les auteurs de ces meurtres , tant les Anglais se favorisoient les uns les autres. Guillaume le Conquérant laissa trois fils, Robert , Guillaume dit le Roux, & Henri. Jamais cœur ne fut

plus franc , plus généreux , plus humain (1) que celui de Robert ; jamais Prince n'en eut un plus dur & plus féroce que Guillaume ; leur pere régla leur partages sur la différence de leurs caractères ; il haïssoit les Anglois , il leur destina Guillaume quoiqu'il ne fût que le cadet ; il aimoit les Normands ; il donna la Normandie à Robert.

Guillaume *le Roux* , tué par mégarde à la chasse la treizième année de son regne , ne laissa point d'enfants ; Henri , son frere cadet , s'empara de son trône ; le bon Duc Robert à qui il appartenoit , avoit pris la croix , & par sa valeur avoit même beaucoup contribué à la prise de Jerusalem ; il voulut à son retour revendiquer ses droits ; mais sa facile bonté les lui fit bientôt abandonner. Henri , loin d'être touché de reconnoissance , l'atta-

(1) Ayant été blessé d'une fleche empoisonnée , les Médecins lui déclarerent qu'il ne pouvoit guérir qu'en faisant promptement sucer sa blessure : mourons donc , dit-il ; je ne serai jamais assez cruel & assez injuste pour souffrir que quelqu'un s'expose à mourir pour moi. La Princesse Sybille , sa femme , prit le temps de son sommeil , suça sa plaie & perdit la vie en la sauvant à son mari.

qua quelques années après, & l'ayant vaincu dans une bataille, envahit la Normandie, l'envoya prisonnier au Château de Cardiff, & lui fit perdre la vue en lui faisant passer devant les yeux un bassin de cuivre ardent. Telle fut la destinée du malheureux Robert ! Quinze ou seize ans auparavant, ce même Henri qu'il tenoit assiégé dans le Mont Saint Michel, y manquant d'eau, & lui en ayant fait demander, il lui en envoya avec un tonneau de vin, & répondit à Guillaume le Roux qui se moquoit de cette générosité : *eh quoi, quelque tort que notre frere ait avec nous, devons-nous souhaiter qu'il meure de soif ? Il s'y obstinerait peut-être plutôt que de se rendre. Nous pouvons dans la suite avoir besoin d'un frere ; où en retrouverons-nous un autre, quand nous aurons perdu celui-ci ?*

La politique seule auroit dû déterminer Philippe I, qui régnoit alors en France, à s'opposer aux progrès de l'Anglois ; mais malheureusement sa concubine Bertrade s'étoit laissée gagner par les présens de Henri : je me fers du mot de concubine, parce que l'indolent Philippe n'avoit ni le cœur

ni l'esprit assez délicat pour se faire l'idée d'une Maîtresse, & qu'il épousa cette Bertrade par habitude, à peu près comme se marioient la plupart des Chanoines & des Curés de ce temps-là.

Louis le Gros, son successeur, entreprit de faire rendre la Normandie à Guillaume *Cliton*, fils de l'infortuné Robert. Henri, pour se soutenir dans son usurpation, passa la mer avec des troupes Anglaises : il il est aisé de juger de quel côté étoit le bon droit. Les deux Rois se rencontrèrent auprès de Gisors ; Louis le Gros fit proposer à Henri de terminer cette guerre par un combat singulier : *les deux armées applaudissoient à ce défi ; mais Henri, loin de l'accepter, n'y répondit que par des railleries ; on en vint à une bataille, où les Anglois furent défaits.* La fortune leur fut plus favorable dans une autre occasion : les Français essuyèrent un échec près d'Andeli. Guillaume *Cliton* fut dans la suite tué devant la ville d'Alost en Flandres ; Henri, par cette mort, étant devenu le l'héritier de son frere Robert qui étoit aveu-

Le Gendreau

Larrey.

gle & qu'il tenoit toujours en prison ; Louis le Gros consentit enfin à lui donner l'investiture de la Normandie , & à le recevoir à la foi & hommage.

Parmi les chartes recueillies par Thomas Rymer , on trouve un acte de convention qui fait voir combien nos Rois étoient ordinairement mal secourus par leurs grands vassaux ; cet acte porte que moyennant une pension de quatre cens marcs d'argent que le Roi d'Angleterre promet de payer tous les ans à Robert , Comte

*Rymer. acta
publica Reg.
Anglia. T.1.
p. 2. p. 7.*

de Flandres , *ledit Comte a fait serment de défendre contre tous les hommes qui peuvent naître ou mourir , la vie , la liberté & tous les membres de Henri Roi d'Angleterre , & de l'aider à conserver son Royaume , sauf la foi que ledit Comte a promise à Louis Roi de France ; en sorte que si ledit Roi Louis veut attaquer le Royaume d'Angleterre , lui Robert , Comte de Flandres , tâchera par conseils & prières de l'en empêcher ; & si ledit Roi Louis s'obstine à passer en Angleterre & emmene avec lui ledit Comte , alors ledit Comte ne menera audit Roi Louis que le moins d'hommes qu'il pourra , & cependant de façon que ledit Roi de*

France ne soit pas en droit (1) de lui ôter son fief.

Louis le Jeune, successeur de Louis le Gros, répudia * Leonor d'Aquitaine, & lui rendit sa dot, quoiqu'il en eût eu deux filles. Elle se remaria peu de temps après avec Henri II, fils de Geoffroy Comte d'Anjou, & de Matilde fille de Henri I, Roi d'Angleterre; ainsi du côté de son pere, Henri II eut l'Anjou, la Touraine & le Maine; du côté de sa mere, il eut l'Angleterre & la Normandie, & par la dot que lui porta Leonor d'Aquitaine, il joignit à toutes ces possessions le Poitou & toute la Guyenne jusqu'aux Pyrénées; il se vit encore dans la suite maître de la Bretagne par le mariage de son fils Geoffroy avec l'héritiere de ce Comté.

* Eleonor,
Leonor, ou
Alienor est le
même nom.

L'imprudent Louis le Jeune ne pouvoit qu'être effrayé à la vue d'un vassal qui possédoit plus de la moitié du Royaume, & qui n'étoit pas moins à craindre par ses intrigues secretes, que lorsqu'il attaquoit ouvertement & à la tête d'une armée; l'Irlande en

(1) *Ita tamen ne inde feodum suum erga regem Francia foris faciat.*

étoit une épreuve ; il l'avoit subjuguée sans sièges, sans combats, sans y avoir aucun droit & uniquement par ses sourdes pratiques & son adresse à semer la discorde entre les petits Souverains qui la gouvernoient. Il disoit ordinairement *que le monde entier suffisoit à peine à un grand homme* : c'étoit se déclarer un ennemi public. Heureusement les embarras que lui suscita Leonor d'Aquitaine, l'obligèrent de mettre un frein à son ambition. Ils vivoient fort mal ensemble, parce qu'il avoit des Maîtresses, & que toute femme qui a été galante & qui vieillit, devient presque toujours jalouse d'un mari plus jeune qu'elle. Leonor fut qu'il étoit éperduement amoureux de Rosemonde de Clifford, & qu'obligé de partir pour l'Irlande, il l'avoit cachée, près de Woodstock, dans un petit Palais qu'il avoit fait bâtir & entourer d'un labyrinthe dont les détours sembloient impénétrables. Elle se fit conduire à Woodstock, entra dans le labyrinthe, s'y égara tant de fois & si long-tems qu'elle y passa la nuit ; le lendemain elle en découvrit enfin l'issue, parvint jusqu'à sa rivale, l'empoisonna,

& pour achever de se venger de son infidele époux , elle anima & souleva ses enfants contre lui , en leur conseillant de le forcer à leur donner des appanages. Tandis que les deux cadets (Richard & Geoffroy) entraînoient dans leur révolte la Guyenne , l'Anjou & la Bretagne , l'ainé vint à Paris ; Louis le Jeune , dont il avoit épousé la fille , crut ne rien faire que de juste en écoutant les plaintes de ce jeune Prince contre son pere , & en promettant de lui faire céder la Normandie , attendu que lorsqu'il lui avoit accordé sa fille , Henri étoit convenu qu'il céderoit cette province à ces jeunes époux pour soutenir leur rang , quand ils auroient atteint un certain âge ; d'ailleurs le pere & le fils étoient ses vassaux , & comme leur Seigneur , il étoit le juge de leurs conventions par rapport aux fiefs qu'ils possédoient dans son Royaume. L'activité , le courage & l'habilité du Monarque Anglois ; le firent triompher de tous côtés des Liges qui s'étoient formées contre lui ; mais l'heureux succès de ses armes ne l'éblouit point ; le caractère fougueux & rebelle de

ses enfants , & les avantages que la France pouvoit en tirer , l'avoient trop frappé ; ainsi quoique vainqueur , quoiqu'il eût obligé Louis le Jeune à lever le siege de Rouen & à retirer ses troupes de la Normandie , il lui fit demander une entrevue , en le priant de n'être pas le protecteur des révoltes de ses fils , mais le médiateur entr'eux & lui. Louis le Jeune avoit plus de bonne foi que de politique ; il se mêla de cet accommodement , & la paix se fit.

Un des articles du traité portoit que Richard , second fils de Henri , épouserait la seconde fille de Louis le Jeune , Alix de France ; cette Princesse , qui n'avoit que six ans , fut remise à son beau-pere pour être élevée en Angleterre. Lorsqu'elle fut en âge , Richard qui étoit devenu l'ainé , son frere étant mort sans enfants , souhaita de consommer son mariage ; Henri s'y opposa ; Philippe Auguste , qui avoit succédé à Louis le Jeune , envoya sommer Henri de laisser accomplir le mariage de sa sœur , ou de la lui renvoyer & de lui rendre en même temps Gisors & la partie du Vexin qu'elle avoit eue en dot ; Henri

ne voulut ni renvoyer Alix , ni rendre la dot , ni laisser consommer le mariage ; Philippe indigné , & auquel Richard se joignit , lui déclara la guerre , le battit par-tout & le poursuivit si vivement qu'il l'obligea de demander humblement la paix. Une des premières conditions de cette paix , fut que Richard qui s'étoit croisé , épouserait Alix à son retour de la Palestine , & qu'en attendant elle seroit remise à une des cinq personnes qu'il nommeroit. On ne savoit pas encore que Henri , qui retenoit depuis plus de douze ans Leonor d'Aquitaine dans une étroite prison , étoit devenu amoureux de la jeune Alix , qu'il l'avoit déshonorée , qu'elle étoit grosse , & que c'étoient-là les raisons secrètes de ses refus. On peut juger de la probité , de l'honneur & des mœurs de ce Monarque , âgé de cinquante-cinq ans lorsqu'il commit cette abominable action. Il ne survécut que de quelques jours au Traité qu'il venoit de signer.

Le premier soin de Richard , cœur de T. 2. p. 242 *lion , son fils , à son avènement à la Couronne d'Angleterre , fut de venir à Paris rendre hommage à Philippe Auguste ; & cette visite , ajoute Rapin de Toiras , lui*

procura la restitution des places que Philippe avoit conquises sur Henri pendant la der-

Le Gendre. niere guerre. Philippe & Richard sembloient unis de l'amitié la plus étroite, mangeant & couchant presque toujours ensemble ; ils partirent pour la croisade, commencerent à se brouiller en Sicile, & leurs animosités ne firent qu'augmenter pendant le siege d'Acre. Philippe, après qu'ils eurent pris cette ville, considéra que leur inimitié les porteroit peut-être tôt ou tard à quelque coup d'éclat aussi funeste pour l'un & pour l'autre, que favorable à Saladin ; qu'ils n'étoient pas même d'ac-

* Philippe soutenoit les droits du Marquis de Montferrat : Richard soutenoit ceux de Guy de Lusignan.

cord sur le Roi* qu'ils donneroient aux Chrétiens de l'Orient, lorsqu'ils auroient conquis Jérusalem ; que plusieurs des principaux chefs de son armée étoient morts du flux de sang ; qu'elle dépérissoit tous les jours ; qu'il avoit été lui-même à l'extrémité, & que, malgré toute la force de son tempérament, il se ressentoit encore des suites d'une maladie que quelques-uns attribuoient au poison, & qui lui avoit fait tomber les cheveux, la barbe, les ongles & les sourcils. Il se détermina donc à revenir en France ; mais en partant il laissa dix mille fantassins & cinq

cens hommes d'armes , soudoyés pour trois ans , sous la conduite du Duc de Bourgogne , lui ordonnant d'obéir en toute occasion au Roi d'Angleterre comme à lui-même : *selon les apparences* , dit Rapin de Toiras , il lui T. 2 p. 268.
donna des ordres contraires en particulier. 269 & 270.

Cet Historien partial n'a pas fait attention que dans la page suivante , en parlant de la bataille d'Ascalon , il rapporte que le Duc de Bourgogne *attaqua avec impétuosité l'aile droite des Sarrafins , qui se battirent en retraite & lui donnerent lieu d'avancer avec plus de résolution que de prudence , bien au-delà du corps de bataille ; & qu'alors des troupes cachées & qui fondirent tout-à-coup en très-grand nombre du haut des collines , envelopperent de tous côtés le corps qu'il commandoit , & en firent un grand carnage.* Des hommes qui attaquent & combattent de la sorte , paroissent-ils avoir eu des ordres secrets de faire échouer les opérations du Général en chef ? Le Duc de Bourgogne mourut à Acre du flux de sang ; les Français s'embarquerent pour revenir dans leur patrie ; les Allemands & les Italiens étoient déjà partis , ne pouvant plus supporter les hauteurs

féroces de Richard. D'ailleurs , tous étoient très-persuadés qu'il n'avoit pas voulu prendre Jerusalem , & qu'il avoit fait secrettement avec Saladin un traité aussi lucratif que honteux ; s'il en tira des sommes immenses , comme le prétendent plusieurs Historiens , elles ne lui profiterent pas ; en revenant , il fit naufrage dans la mer Adriatique. Il crut que , déguisé en pèlerin , il pouvoit risquer de traverser les Etats de Léopold , Marquis d'Autriche ; mais il fut reconnu & arrêté tournant la broche dans la cuisine d'une auberge. Léopold à qui il avoit fait une insulte au siege d'Acre , le vendit à l'Empereur Henri IV qui le retint quinze mois en prison.

Phillippe , en quittant la Syrie , avoit promis de n'attaquer aucune des possessions de Richard en France , que quarante jours après que ce Prince seroit revenu dans ses Etats ; il manqua , dit-on , à sa parole , & voulut profiter de l'absence de son ennemi pour attaquer la Normandie. On a vu qu'Alix , sœur de Philippe , avoit été fiancée à Richard & qu'elle avoit eu en dot Gisors & une partie du Vexin ; lorsque ces deux Princes

se brouillerent en Sicile , Richard dit au Comte de Flandres qui tâchoit de les réconcilier , qu'il étoit prêt à faire les premières démarches ; mais que pour éviter d'avance un nouveau sujet de rupture , il étoit obligé de déclarer à Philippe qu'il n'épouserait jamais sa sœur par des raisons qu'il tairait toujours ; mais que Philippe , s'il vouloit absolument les savoir , pourrait apprendre de personnes qu'il lui indiquerait. Philippe interrogea ces personnes qui ne pouvoient pas lui être suspectes , & sçut qu'Alix avoit eu un enfant de Henri ; il n'insista donc plus sur le mariage ; mais de retour en France , il envoya chercher sa sœur qui étoit toujours demeurée à Rouen. Rapin de Toiras convient que le Sénéchal de Normandie refusa de la renvoyer ; c'est au lecteur à juger si Philippe dut être indigné, & si c'étoit attaquer les Etats de Richard , en marchant à Rouen pour se faire rendre cette Princesse & en même temps sa dot. Elle épousa dans la suite le Comte de Ponthieu.

Philippe montrait des lettres où on lui marquait que Richard avoit voulu le faire assassiner par les émis-

Daniel.
T. 4. P. 58.

Rapin de Toiras. 7. 2.
page 285.

saïres (1) du *Vieux de la Montagne* ; Richard accusoit Philippe d'avoir offert des sommes considérables à l'Empereur pour le retenir en prison ; & ce lion rugissant, disent les Historiens Anglois, dès qu'il fut libre, ne respira que vengeance. Que fit ce lion rugissant ? Il remporta deux avantages sur Philippe, & fut battu dans dix autres occasions. Rapin de Toiras prétend que ces deux Princes, voyant que leurs forces étoient trop égales pour que l'un ou l'autre pût espérer de faire de grands progrès dans cette guerre, il désirerent enfin de faire la paix. Cette égalité de force méritoit une explication de la part de cet Historien ; ce qu'il y a de certain, c'est que la Provence & le Dauphiné n'étoient point encore du Royaume de Fran-

Page 287

(1) Henri, Comte de Champagne, contemporain de Philippe Auguste, passant dans les Etats du Prince des *Assassins*, ce Prince lui demanda s'il avoit des sujets aussi obéissans que les siens ; & sans attendre sa réponse, il fit signe à trois jeunes gens qui monterent aussitôt au haut d'une Tour très-élevée d'où ils se précipiterent, & se tuèrent. Tout le monde fait que les *Assassins* croyoient que la mort à laquelle ils s'exposoient en exécutant les ordres de leur chef les conduisoit tout droit en paradis.

ce,

te , & que Richard , outre l'Angleterre & l'Irlande , possédoit la Normandie , le Maine , l'Anjou , la Touraine , une partie du Berri & de l'Auvergne , le Poitou , le Limoufin , l'Angoumois , le Périgord , la Saintonge & généralement toute la Guyenne.

Rigord & Guillaume le Breton ; Historiens contemporains , rapportent que les deux armées étoient en présence près d'Issoudun en Berri ; que tout sembloit annoncer la plus sanglante bataille , lorsque Richard passa tout-à-coup dans le camp de Philippe , & paroissant touché de tant de maux que leur haine caufoit à leurs sujets , lui demanda son amitié : ces deux Monarques , ajoutent-ils , s'embrassèrent & s'affirent à l'écart au pied d'un vieil arbre ; on les vit quelques momens après se lever & mettre l'épée à la main ; on crut qu'ils venoient de s'aigrir de nouveau par quelque reproche : c'étoit un serpent d'une grosseur monstrueuse qui sortoit de l'arbre , & qu'ils avoient heureusement apperçu prêt à s'élancer sur eux ; ils le tuèrent , continuèrent leur conférence & convinrent d'un traité par lequel Philippe consentit à ne conserver des Places qu'il

avoit prises , que Vernon & Evreux , & celles du Vexin Normand.

Aimar , Vicomte de Limoges , ayant trouvé dans ses terres un trésor (1) , Richard prétendit qu'il devoit lui appartenir comme Seigneur du Limousin , & alla mettre le siege devant le Château de Chalus où Aimar s'étoit retiré ; il y fut blessé & mourut de sa blessure le 6 avril 1199. *Son courage qui approchoit , dit Rapin de Toiras , de la férocité , lui fit donner le surnom de cœur de lion.* Les lions ne sont pas traîtres ; il l'étoit avec ses alliés comme avec ses ennemis , & de la plus mauvaise foi avec ses sujets ; on l'accusa d'avoir voulu faire assassiner Philippe Auguste & d'avoir fait assassiner le Marquis de Montferrat ; le trait que je vais rapporter prouvera , je crois , qu'on pouvoit sans injustice le soupçonner de pareils crimes. Jean *sans terre* , son frere , brouillé avec lui , s'étant réfugié en France , où Philippe lui

T. 2. p. 289.

Ibidem.

(1) On prétend que ce trésor consistoit dans une table autour de laquelle étoient assis un Empereur , sa femme & plusieurs enfans ; que ces figures étoient de grandeur naturelle , & que le tout étoit d'or massif.

permettoit d'entretenir un corps de troupes pour sa garde dans la ville d'Evreux, invite un jour à dîner tous les Officiers de la garnison, les fait égorger à table lorsqu'ils ne pensoient qu'à se réjouir, fait exposer leurs têtes toutes sanglantes sur les murailles, & part ensuite pour aller offrir cette Place à son frere qui le reçut en grace; cette horrible perfidie fut le sceau de leur raccommodement; mais ils n'en recueillirent que les fruits inséparables des forfaits, l'indignation & la honte; Philippe, à la nouvelle de cette abominable action, marcha sur le champ à Evreux, reprit cette ville d'affaut & l'abandonna à toutes les horreurs de la guerre, comme complice du perfide Jean. A l'égard du cartel qu'il avoit en même-temps envoyé à Richard, il fut généralement désapprouvé; les Français pouvoient-ils permettre que leur Roi hazardât sa personne contre un Prince qui venoit de se déshonorer en s'associant à la plus noire trahison, & qui d'ailleurs étoit son vassal?

Richard étant mort sans enfants, Jean sans terre s'empara de ses trésors, les prodigua pour gagner ceux dont le crédit pouvoit appuyer ses prétentions, &

se plaça sur un trône où il ne tarda pas à tâcher de s'affermir par un crime. Les droits du jeune Artur son neveu, Comte de Bretagne & fils de Geoffroy (1) son frere aîné, lui causoient sans cesse de trop vives alarmes ; il le poignarda, dit-on, de sa propre main dans la Tour de Rouen, après l'avoir fait prisonnier dans un combat. Philippe Auguste étoit Seigneur suzerain du mort, de l'assassin, & du lieu où l'assassinat avoit été commis ; les Bretons lui demanderent justice ; il assembla la Cour des *Pairs* ; Jean fut ajourné à comparoître, & la citation lui fut signifiée à Londres. Il envoya des Ambassadeurs pour demander un sauf-conduit : *il peut venir*, leur dit Philippe ; & sur ce qu'ils demanderent s'il y auroit sûreté pour le retour, *cela dépendra*, répondit-il, *du jugement que prononcera la Cour des Pairs*. Jean n'ayant point comparu, fut déclaré rebelle & faussant la foi qu'il avoit promise à son Seigneur ;

(1) Il y avoit près de quatorze ans que Geoffroy, cadet de Richard & l'aîné de Jean, étoit mort ; il avoit épousé Constance, fille & héritière de Conan le petit, Comte de Bretagne.

de plus , coupable de félonie & de trahison pour l'attentat commis , dans la Seigneurie de France , sur la personne d'Artur son neveu , gendre * de son Souverain , & homme lige de la couronne ; qu'en conséquence , toutes les Terres & Seigneuries qu'il tenoit dans le Royaume à la charge d'hommage , étoient confisquées , & qu'on en poursuivroit la reprise de possession par la voie des armes , autant que besoin seroit.

* Artur avoit épousé une fille de Philippe Auguste & d'Agnes de Meranie.

Philippe commença donc par attaquer la Normandie , en chassa les Anglois , & portant ensuite ses armes victorieuses dans le Maine , l'Anjou , la Touraine & le Poitou , il remit ces provinces sous l'autorité immédiate de leurs anciens maîtres. Le droit de les réunir à son domaine , fondé sur celui des loix féodales , étoit légitime , au lieu que le projet qu'il forma quelques années après d'envahir l'Angleterre à la sollicitation d'Innocent III , parut très-injuste. Ce Pape avoit fait élire à Rome , en sa présence , Guillaume de Langton à l'Archevêché de Cantorberi ; Jean soutint les droits de sa couronne , protesta contre cette élection faite hors du Royaume , & d'ailleurs extorquée , di-

Le Gendre.

soit-il, en faveur d'un sujet qui ne pouvoit que lui être désagréable. Innocent III le traita de rebelle à l'Eglise, l'excommunia, délia ses sujets du serment de fidélité, déclara son trône vacant, & promit à Philippe Auguste la rémission de tous ses péchés, s'il vouloit attaquer l'Angleterre & unir ce Royaume à la France. Philippe assemble la Cour des Pairs qui lui déclara nettement que la conduite du Pape offensoit tous les Souverains; qu'il ne pouvoit ôter ni donner les couronnes, & qu'il seroit aussi honteux que dangereux d'en recevoir une de sa main. Philippe haïssoit trop le Roi d'Angleterre pour suivre de si sages conseils; d'ailleurs il étoit obsédé par le Cardinal Pandolphe, Légat du S. Siege, qui le flattoit, l'aduloit, l'appelloit *le pieux & redoutable champion de S. Pierre*, & lui présentoit sans cesse le tableau de l'Angleterre conquise, & de Jean son ennemi renversé du trône. Lorsque l'armement fut prêt, ce Cardinal, sous prétexte d'aller, par sa présence & ses discours, achever d'échauffer les esprits contre un excommunié, passa à Douvres où Jean assembloit des troupes; il lui fit demander une

audience , & l'abordant avec l'air triste & benin d'un Ministre de paix qui gémit & voudroit écarter l'orage : *vous êtes perdu* , lui dit-il , *une partie de votre noblesse traite avec Philippe ; il va mettre à la voile à la tête d'une armée formidable ; la vôtre vous abandonnera , & vos Barons seront peut-être les premiers à vous faire tomber entre les mains des Français.* Jean ne pouvoit pas ignorer qu'il avoit entièrement aliéné l'affection de son peuple , & ces avis étoient si conformes à ceux qu'il recevoit de tous côtés , qu'il ne fut pas difficile à l'artificieux Légat de s'apercevoir de son trouble & de l'amener à lui demander des conseils , en augmentant ses frayeurs. Les caracteres arrogans deviennent les plus foibles au moindre revers ; ce Prince jura & fit jurer pour lui , & *sur son ame* , seize de ses Barons , qu'il se soumettoit à tout ce qu'exigeoit le S. Siege ; & quelques semaines après , en exécution d'un des plus singuliers & des plus honteux traités qu'ait jamais fait une tête couronnée , il se rendit dans la principale Eglise de Douvres , accompagné de Seigneurs & d'Officiers de son armée , & là , en présence

32 ESSAIS HISTORIQUES

d'un peuple nombreux , il déclara que de sa franche & libre volonté , & de l'avis de ses Barons , pour expier les fautes qu'il avoit commises contre les Ministres du Seigneur (1) , il se reconnoissoit désormais vassal du S. Siege , & s'obligeoit , en cette qualité , de lui payer tous les ans une redevance de mille marcs , savoir sept cens pour l'Angleterre & trois cens pour l'Irlande ; ensuite il ôta la couronne de dessus sa tête , la mit aux pieds du Légat comme représentant le Pape , lui rendit hommage & lui présenta quelques pieces d'or pour arrhes du tribut auquel il se soumettoit ; Pandolphe foula l'or aux pieds , emporta le sceptre & la couronne , & ne les rendit qu'au bout de cinq jours à ce vil Monarque.

Cependant l'armée Française n'at-

(1) Il avoit maltraité les Ecclésiastiques qui s'étoient le plus hautement déclarés pour le Pape , entr'autres l'Archidiacre de Norwick ; il le fit mettre en prison , & l'obligeoit de porter une chape de plomb qu'il avoit fait faire exprès ; ce pauvre Archidiacre , au bout de quelques semaines , succomba sous la fatigue du poids de cet étrange vêtement.

tendoit que le retour de ce Cardinal pour mettre à la voile. Il revint, se présenta hardiment devant Philippe, lui dit qu'il falloit congédier ses troupes & ne plus penser à la conquête de l'Angleterre; que Dieu avoit changé le cœur de Jean; que ce n'étoit plus un Prince rebelle à l'Eglise, un *satan endurci*, mais *une ouaille benigne & dévot*; que le Pape, comme un pere toujours clément & miséricordieux, lui ayant tendu les bras, ne pourroit pas se dispenser de le couvrir de son aile apostolique, & de lancer ses foudres sur quiconque oseroit attaquer ce fils repentant & dont les Etats faisoient déformais partie du patrimoine de S. Pierre. Philippe, aussi surpris qu'indigné d'un pareil discours, lui répondit, qu'après l'avoir engagé, par les motifs les plus saints, dans des frais immenses pour un armement par terre & par mer, il étoit bien étrange que le Pape prétendît tout à coup lui lier les mains, & qu'il osât jouer un Roi de France & en même-temps le menacer: *il n'est pas aussi aisé*, ajouta-t-il, *de me faire la loi que de me tromper; retirez-vous.*

Il auroit sans doute poursuivi son entreprise; il y auroit eu trop de honte

34 ESSAIS HISTORIQUES

à s'en désister ; mais les avis qu'il reçut d'une ligue qui se formoit contre lui dans les Pays-Bas , l'obligèrent de porter ses armes de ce côté. L'Empereur Othon IV , plusieurs Princes d'Allemagne , les Ducs de Lorraine , de Brabant & de Limbourg , les Comtes de Hollande , de Namur , de Boulogne & de Flandres , se préparoient à l'attaquer. Le Comte de Salisburi les joignit , après avoir surpris , brûlé , coulé à fond ou dispersé presque toute notre flotte , dont les Officiers étoient allés se divertir à terre. Les confédérés , dit un Historien contemporain , fiers de leur nombre & de ce commencement de succès , avoient déjà fait entr'eux le partage de la France ; leur armée grossissoit tous les jours ; elle étoit , avec les troupes Angloises , de près de cent cinquante mille hommes ; Philippe qui n'en avoit que cinquante mille , terrassa leur orgueil à Bouvines * : jamais victoire ne fut plus complete ni plus glorieuse.

* Village entre Lille & Tournai.

Tandis que nos forces sembloient occupées en Flandres , le Roi d'Angleterre avoit fait une descente à la Rochelle. Après s'être rendu maître de plusieurs Places dans le Poitou & dans l'Anjou , il avoit assiégé la Roche

Vignier.

aux Moines ; mais à l'approche du jeune Louis, fils de Philippe, il leva ce siege avec tant de précipitation qu'il y laissa ses tentes, ses malades, toutes ses machines de guerre & ses gros bagages. On prétend qu'il fit ce jour-là dix-huit lieues tout d'une traite ; son arriere-garde (1) fut taillée en pieces. *Malgré cet échec*, dit Rapin de Toiras, *il avoit* encore assez de troupes pour espérer un heureux succès dans cette guerre, si elle eût continué ; mais la victoire que Philippe venoit de remporter à Bouvines, lui faisant craindre que tout le fardeau ne tombât sur lui, il demanda une treve par l'entremise du Pape. Quoique Mezerai assure, ajoute-t-il, que ce ne fut qu'aux pressantes instances du souverain Pontife que Philippe accorda cette treve, on peut cependant présumer qu'il n'eut pas beaucoup de peine à y consentir ; en effet il ne pouvoit rien souhaiter de plus avantageux que de voir repasser la mer aux Anglois, puisqu'il n'avoit que peu de chose à gagner sur eux, & qu'au contraire il avoit beaucoup à perdre. La partialité

Guilm.
Brito. L. 10.

T. 2. p. 344.

(1) *Infra unius mensis spatium, filius in pictoniâ de rege Angliæ & pictonibus sine conflictu, pater in flandria de Othone & flandrensibus triumphavit.* Rigord, Guilm. Brit. Liv. 1.

peut-elle séduire un Historien au point de faire de pareils raisonnemens ? Jean avoit fui devant Louis qui n'avoit que sept mille hommes d'infanterie & deux mille chevaux ; les Seigneurs, Poitevins qui avoient favorisé sa descente à la Rochelle , l'avoient abandonné ; ses troupes étoient mécontentes & découragées ; la Ligue sur laquelle il fondeoit toutes ses espérances , venoit d'être écrasée en Flandres ; n'osant paroître en campagne , il se tenoit renfermé dans Parthenay * ; Philippe alloit l'attaquer avec une armée victorieuse ; il étoit presque impossible qu'il échappât ; mais Philippe qui paroissoit quelquefois mépriser les menaces de Rome , connoissoit cependant trop bien les effets de la maladie épidémique dont les esprits de ces temps-là étoient agités à la moindre excommunication , pour n'avoir pas de très-grandes déférences pour le Pape ; il ne le prouva que trop dans la suite ; d'ailleurs il aimoit l'argent : il céda donc aux vives sollicitations de Sa Sainteté , & à l'appas des sommes considérables qu'on lui offroit ; soixante mille livres sterling qui lui furent payées comptant , le firent consentir à une treve , lorsqu'il pouvoit

* Ville du
Poitou.

Rigord.
page 66. Du-
chesne. t. 5.

très-aisément chasser les Anglois de la Guyenne & de tout ce qu'ils possédoient encore en-deçà de la mer. Il eût été bien plus prudent & bien moins chimérique de s'attacher à cette conquête, que d'accepter, comme il fit deux ans après, la couronne d'Angleterre pour son fils.

Larrey

Le regne d'un Prince foible & méprisable procure quelquefois un bien; le peuple reprend ses droits & ses franchises qui ne sont que trop souvent de nulle considération sous les regnes glorieux & pleins de succès; la Noblesse Angloise profita du mépris général où Jean étoit tombé, pour l'obliger de renouveler & de confirmer, par un nouveau serment, les privileges dont elle avoit joui sous les Rois Saxons, & dans lesquels Henri I l'avoit rétablie par la fameuse charte des *communes libertés*. A peine Jean eut-il signé cette charte, que pour se mettre en état de la révoquer, il fit enrôler, le plus secrètement qu'il lui fut possible, en Hollande, en Flandres, dans la Guyenne & dans le Poitou, toutes sortes de bandits & de scélérats dont il alla recevoir les différentes troupes à Douvres: il leur promit une partie des dépouilles de sa

Noblesse, & commença par saccager les terres des principaux Seigneurs de la façon la plus barbare. Le Pape, quelques années auparavant, parce que ce Prince ne vouloit pas recevoir de sa main un Archevêque de Cantorberi, l'avoit excommunié, l'avoit déclaré indigne du trône, & avoit délié ses sujets du serment de fidélité; ce même Pape le délia avec la même facilité de tous les sermens qu'il avoit faits à ses sujets, & les excommunia parce qu'ils vouloient défendre leurs vies, leurs biens & leurs libertés: c'étoit toujours cet Innocent III, ce Pontife si hardi, si violent, si dur, *mais qui devenoit* (1) *de cire à la vue de l'or*, dit le Moine Mathieu Paris. Lorsqu'il apprit par ses Légats que Louis * avoit accepté la couronne d'Angleterre, il monta en chaire, & tenant une épée, glaive, glaive, dit-il, *sors du fourreau, égaise-toi pour tuer & pour briller*: ce n'étoit pas ainsi que prêchoient les Apôtres; il finit ce sermon par faire jouer toute son artillerie & tuer l'ame de Louis & celle de Philippe en ricochet, s'il laissoit partir son fils. Meze-

* Depuis
Louis VIII.

Le P. Daniel.
Mezerai.

Jean de Ser-
res.

André Du-
ghesne.

(1) *Ad omnia scelera pro præmiis datis cereus.*

raï dit que ces foudres , quand elles sont
 injustes , ne sont que des foudres de Sal-
 monée ; Philippe n'osa pas se flatter que
 les Ecclesiastiques de son Royaume les
 regarderoient comme telles ; il ne don-
 na que secrètement des secours pour
 faire réussir l'entreprise ; il la blâmoit
 publiquement : *Monsieur* , lui dit Louis
 qu'il feignoit de vouloir retenir , je suis
 votre homme-lige pour les fiefs que vous
 m'avez donnés en France , mais il ne vous
 appartient pas de décider touchant le trône
 d'Angleterre , & si vous entreprenez de me
 faire quelque violence à cet égard , je me
 pourvoirai devant la Cour des Pairs ; elle
 a entendu comme vous ce qu'ont dit les
 Députés qui sont venus m'offrir ce trône
 de la part des Barons & de la Noblesse ;
 mes droits sont incontestables , & je les
 soutiendrai jusqu'à la mort. Ces Députés
 avoient dit que Jean n'avoit obtenu
 la couronne que par élection , qu'il
 l'avoit publiquement abdiquée ; qu'il
 étoit vrai que le Pape la lui avoit
 rendue au bout de cinq jours , mais
 que le Pape n'avoit pu rendre ce que
 Jean n'avoit pu donner ; que ce Prince
 à son couronnement avoit promis d'ob-
 server inviolablement la charte de leurs
 libertés ; qu'ils ne l'avoient reconnu

*Rapin de
 Toiras. T. 2.
 page 305.*

pour Roi qu'à cette condition ; que loin de tenir sa parole , il avoit fait venir des troupes étrangères pour mettre la nation dans les fers ; qu'en violant ses sermens , il les avoit déliés de ceux qu'ils lui avoient faits ; qu'un Roi , & sur-tout quand il ne l'étoit que par élection , se rendoit coupable comme un autre homme , dès qu'il devenoit traître à la patrie ; qu'il n'y avoit point de plus haute trahison que d'avoir voulu jeter une Noblesse libre dans l'esclavage , & la rendre tributaire d'un Prince * étranger ; que sous les Rois Saxons , & depuis Guillaume le Conquérant , il y avoit plusieurs exemples qu'on n'avoit pas suivi l'ordre de la succession ; que le discours de l'Archevêque de Cantorberi lors de l'élection de Jean au préjudice d'Artur , en étoit une preuve : *s'il se trouve ,* *Mathieu Paris. p. 264.* *avoir dit ce Prélat ,* *Rapin de Toiras. t. 2. p. 295, 296.* *quelqu'un de la famille du dernier Roi , qui surpasse les autres en excellence , nous ne devons pas faire difficulté de nous soumettre à sa domination ;* que le Prince Louis étoit non-seulement un des plus proches héritiers par la Princesse Blanche sa femme , fille d'Eleanor , sœur de Richard cœur de lion , mort sans enfans , mais qu'il étoit encore

le seul en état de les secourir ; qu'ils venoient donc le prier d'accepter une couronne qu'ils avoient autrefois confiée à Jean , & qui étoit vacante , indépendamment de tous leurs griefs , depuis l'abdication solennelle qu'en avoit faite cet indigne Prince. Telles étoient les raisons qu'avoient alléguées les Députés de la Noblesse d'Angleterre : tous nos Historiens les ont affoiblies & tronquées , parce qu'ils n'ont fait que copier le Moine Anglois , Mathieu Paris.

Louis aborda au port de Sandwick le 23 de mai 1216 , fut couronné dans Londres , y reçut l'hommage des Barons , & celui d'Alexandre I , Roi d'Ecosse , pour les fiefs que ce Prince possédoit en Angleterre. Jean , qui n'avoit pas osé risquer une bataille en s'opposant au débarquement des troupes Françaises , fuyoit devant elles de province en province ; il pensa périr avec son armée , en traversant un marais qui sépare le Comté de Lincoln de celui de Norfolk ; il y perdit tous ses bagages & ses trésors. Rapin de Toiras dit que cette perte , irréparable dans les circonstances où il se trouvoit , lui causa une fièvre violente dont il *T. 2. p. 359*

Larrey.

mourut au bout de quelques jours ; le 28 d'octobre 1216. D'autres Historiens rapportent qu'étant arrivé avec beaucoup de peine à l'Abbaye de Suines-Head , il y fut empoisonné par les Moines , parce qu'il n'étoit plus , disoient-ils , qu'un tyran. Quelques années auparavant , lorsqu'à la tête des troupes étrangères il ravageoit de la façon la plus barbare les terres de ses Barons , Guillaume d'Albinet , Gouverneur de Rochester , & qui s'étoit renfermé dans le Château avec sa famille , vit un Arbalétrier qui visoit à ce Prince & qui alloit le tuer : *Malheureux* , lui dit-il en détournant le coup , *songes-tu que c'est le Roi ! Je sais que nous sommes réduits aux dernières extrémités ; que nous manquons de tout ; que nous n'avons aucun espoir de secours ; qu'il va donner l'assaut ; qu'il fut toujours sans pitié ; qu'il nous fera tous massacrer , & que ma famille & moi serons les premières victimes qu'il sacrifiera à son implacable cruauté : mais c'est le Roi.*

On l'avoit surnommé *Jean sans terre* , parce que Henri II , son pere , ne lui avoit rien désigné dans un premier partage qu'il fit de ses Etats entre ses enfants ; on raconte que ce surnom

lui fut confirmé après sa mort ; les Moines de Winchester répandirent parmi le peuple qu'on entendoit un bruit continuél sur son tombeau , & qu'il en sortoit de temps en temps des cris épouvantables ; ils jetterent son corps dans un champ.

Il laissa deux fils ; Henri, le plus âgé, n'avoit que dix ans. La plupart des Barons commencerent à réfléchir qu'en le reconnoissant pour Roi , il y auroit une minorité : c'est une perspective bien flatteuse pour des esprits dont l'inquiétude flegmatique aime à se repaître de nouveaux arrangements dans l'Etat , de factions , de brigues & de cabales ; d'ailleurs , dans la situation où étoient les affaires de ce jeune Prince , chacun espéra de pouvoir se vendre au prix qu'il voudroit. Ils avoient reçu Louis comme leur libérateur , & il l'étoit ; mais dès qu'on pense à violer ses sermens , on a bientôt imaginé des prétextes pour colorer sa trahison ; il s'étoit défié d'eux , disoient-ils , & leur avoit fait l'injustice & l'affront de donner le gouvernement de quelques Places importantes à des Français. Quelques-uns furent assez lâches pour continuer de paroître dans ses inté-

Rapin de
Toiras. t. 2.
Page 384.

rêts, afin de trouver les occasions de le trahir par de perfides conseils. Le Comte du Perche le leur reprocha au combat de Lincoln où les troupes Françaises, dans la position la plus défavantageuse, se firent hacher en pieces sans pouvoir presque attaquer ni se défendre. Cette perte fut suivie d'une autre sur Mer ; un petit secours qui venoit de Calais , fut battu, & ce qui contribua le plus à notre victoire , dit un Historien Anglois , c'est que nous avions sur nos vaisseaux une très-grande quantité de chaux vive ; nous la jettions en l'air ; le vent favorable la pouffoit dans les yeux des Français & les aveugloit.

Louis se vit bloqué dans Londres ; il faut s'en défaire , crioit une populace arrogante & lâche , c'est un Prince Français. Il en eut tout le courage & la dignité ; il avoit connu les Anglais ; il parut moins irrité de s'en voir indignement abandonné , qu'empresé de les céder ; il envoya dire au Comte de Pembrock, tuteur du jeune Henri, & dont l'armée approchoit , qu'il étoit prêt de traiter ; mais en lui déclarant en même-temps , dit Rapin de Toiras, qu'il ne consentiroit jamais qu'à une paix honorable & qui mît à couvert de toute pour,

T. 2. P. 385.

suite ceux qui l'avoient appelé en Angleterre. Ce soin généreux, s'ils ne le méritoient pas, étoit digne de lui. La plupart de nos Historiens, Mezerai, le Gendre, Daniel, &c. disent que ce Prince, par un des articles du Traité, promit qu'il tâcheroit d'engager son pere à restituer toutes les provinces en-deçà de la mer, confisquées sur le Roi Jean, ou qu'il les rendroit lorsqu'il seroit sur le trône : dans ce Traité qui contient dix-huit articles, il n'y en a pas un seul qui fasse mention de cette restitution ; Rapin de Toiras & Jean le Clerc conviennent que si Louis entra dans un pareil engagement, ce ne fut apparemment que *verbalement*, ou par *des articles secrets* ; ils auroient dû convenir franchement, & comme ils le pensoient, que la prétendue promesse de cette restitution est un fait indignement & faussement avancé par le Moine (1) Mathieu Paris, & que loin d'en trouver quelque indice dans

Rymer. Acta publica. t. 1. page 74.

T. 1. p. 385. Extrait des actes publics de Reymers. page 668.

(2) Mathieu Paris étoit Anglois & Moine de S. Alban ; son histoire commence à la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant, & finit en 1259. Henri III, fils de Jean sans terre, l'honoroit de son amitié.

Acta publica.
T. 1. p. 93.

les actes d'Angleterre , on y voit des preuves du contraire , puisqu'il n'est pas douteux que Henri n'auroit pas manqué de parler souvent de cette promesse , & du manquement de parole , dans les discussions qu'il eut dans la suite avec la France , dans ses déclarations de guerre , ou de treves , & dans ses plaintes au Pape qui étoit le garant du Traité entre Louis & lui ; or (1) il n'en fait jamais mention. D'ailleurs la lecture seule de ce Traité ôte toute vraisemblance à cette promesse ; Louis n'y parle point en Prince à qui l'on fait la loi ; au contraire , il impose des conditions en faveur de ses adhérents & de ses alliés ; il exige qu'on lui payera les rançons qui lui sont dûes ,

(1) Lorsque la Reine Blanche apprit que S. Louis , son fils , étoit prisonnier des Sarrafins , elle écrivit à Henri qui avoit aussi pris la Croix , pour le solliciter d'accomplir son vœu & d'aller au secours des Chrétiens : Henri lui écrivit & à S. Louis , qu'il presseroit son départ , si on vouloit lui rendre les provinces confisquées sur Jean sans terre son pere ; il n'auroit pas manqué d'ajouter , conformément à la promesse qui m'en fut faite par le feu Roi Louis VIII ; il n'en dit jamais un mot ; donc Louis VIII ne s'étoit pas engagé à cette restitution ni par des articles secrets ni verbalement.

& on le lui promet ; on voit par tous les articles qu'il sent qu'on doit lui faire un pont d'or , & en effet , outre cinq mille marcs d'argent que la ville de Londres lui avoit prêtés , on lui en donna encore quinze mille , qu'il toucha comptant , à condition qu'il ne reviendrait plus en Angleterre à mauvais dessein. Nos Historiens toujours paresseux & qui souvent ne font que se copier les uns les autres , n'ont point cherché , ou n'ont pas connu la piece originale ; ils s'en sont rapportés imprudemment à Mathieu Paris ; le caractère seul & toute la vie de Louis VIII , s'ils avoient voulu y réfléchir ,

Mathieu Paris.
Larrey.

Littera Henrici III Regis Angliæ , Ludovico IX Regi Franciæ.

*Requisiti dudum per Litteras vestras quod ad-
ventum nostrum acceleremus in succursum Terræ
sanctæ , recolimus serenitati vestræ rescripisse quod ,
si Terras nostras per vos & progenitores vestros occu-
patas freti salubri consilio nobis redderetis , passa-
gium nostrum acceleraremus , & personam & res
nostras exponeremus in obsequium crucifixi ad ho-
noris vestri incrementum. Et licet jam passagium
nostrum sit juratum , & certo tempore statutum , idem
tamen passagium anticipabimus , potenter nos accin-
gendo ad prædictæ Terræ succursum , dum tamen oc-
cupata prædicta nobis benigne restituantis ; quod*

*Acta publica.
T. I. P. 167.*

48 ESSAIS HISTORIQUES

déposoit contre le récit du Moine Anglois ; jamais Prince n'eut plus de courage & ne fut plus éloigné de toute action indigne d'un Français. D'ailleurs , dès qu'il offrit de se retirer , dit Rapin de Toiras , le Comte de Pembrock ne balança pas à y consentir , considérant que le Roi de France n'étoit pas si épuisé de troupes & d'argent qu'il ne pût faire encore de très-grands efforts pour

vestræ Regiæ dignitati ad salutem cedit perpetuam, & laudem famæ temporalis.

La Reine Blanche paroissoit disposée à rendre la Normandie à Henri , mais les Barons Français s'y opposerent : si la Reine Régente, disoient-ils , par une affection naturelle à une merc qui désire d'arracher son fils des mains des Sarrafins , veut faire une pareille chose , elle ne doit pas s'attendre que nous y consentions jamais , & que nous approuvions qu'on regarde comme nul & frivole le jugement des Pairs , qui a condamné Jean sans terre , & qui l'a justement privé de la Normandie ; il seroit bien étonnant , ajoutoient-ils , que le Roi même présomât qu'il peut entreprendre de telles choses sans notre consentement : *absit enim ut*

Mathieu Paris. p. 558, 604 & 605.

duodecim Parium judicium quo justè abjudicatur Rex Anglorum & privatur Normandiâ , cassetur & pro frivolo habeatur... factum est murmur horribile inter Magnates francorum , quod sine consensu universalis Bernagii , talia præsumeret ; Rex Francia præmeditari.

dégager

dégager le Prince son fils. Cet Historien devoit ajouter que le Roi de France avoit à Compiègne vingt-cinq otages que les Barons Anglois lui avoient donnés, & qui sans doute étoient des plus illustres familles d'Angleterre.

*Rapin de
Toiras. t. 2.
page 353.
Daniel. t. 4.
page 235.
Larrey. t. 1.
page 469.*

Le jeune Henri, immédiatement après avoir été proclamé Roi par les Seigneurs de son parti, avoit rendu hommage de sa couronne au Pape, entre les mains du Légat, confirmant ainsi le don que son pere en avoit fait au S. Siege; voilà pourquoi Sa Sainteté s'intéressoit si vivement en sa faveur, tandis que par estime elle excommunioit pontificalement Louis tous les Dimanches, le connoissant incapable de vouloir jamais se soumettre à ce honteux hommage; & c'est ce qui mit en même-temps le comble à l'opprobre des Barons Anglois; non-seulement ils trahirent un Prince qu'ils avoient appelé, mais encore l'honneur & les droits de leur nation; puisqu'en se rangeant sous la domination de Henri, ils reconnoissoient que l'Angleterre étoit un fief, & un fief tributaire de Rome. Quelques-uns tâchoient de s'excuser en disant que Philippe, ou n'auroit pas dû leur envoyer son fils,

ou qu'en le leur envoyant , il devoit l'aider ouvertement de toutes les forces de son Royaume. Il est vrai que la conduite de ce Monarque fut très-singulière ; il n'envoya que de foibles secours en comparaison de ceux qu'il pouvoit donner ; il souffrit que les Evêques de France publiassent l'excommunication contre Louis ; il confisqua ses terres , & disoit tous les jours qu'il ne vouloit ni le voir ni lui parler , pour ne pas s'exposer à la contagion d'un excommunié : n'étoit-ce pas lui-même fournir aux Ecclésiastiques d'Angleterre des raisons très-propres à contenir le peuple dans le parti que le Pape favorisoit ?

Philippe Auguste mourut le 14 juillet 1223 ; nos Historiens , entr'autres le Pere Daniel , continuant toujours de copier Mathieu Paris , disent qu'à l'avenement de Louis VIII à la couronne , Henri lui envoya demander la restitution de la Normandie , de l'Anjou , du Maine & du Poitou , *conformément au Traité fait entr'eux à Londres* ; que Louis répondit qu'il possédoit ces provinces par le droit de la guerre , par celui du Souverain sur ses vassaux rebelles , & en

conséquence du jugement rendu contre Jean *sans terre* par la Cour des Pairs ; que d'ailleurs il ne se croyoit pas obligé à l'observation d'un Traité que Henri avoit lui-même violé le premier dans plusieurs articles. J'ai prouvé que Louis ne s'étoit jamais engagé à rendre ces provinces , & il ne tarda pas à faire connoître qu'il avoit au contraire résolu de chasser entièrement les Anglois de son Royaume. Il déclara que Henri ayant manqué à son devoir de vassal en ne comparoissant pas à son sacre comme Duc de Guyenne, il confisquoit de nouveau tous les fiefs mouvans de la couronne , qui avoient appartenu aux Rois d'Angleterre. Il rassembla son armée près de Tours , passa la Loire , battit les Anglois dans le pays d'Aulnis , se rendit maître de Niort , de Saint Jean d'Angeli , de la Rochelle , du Limosin , du Périgord , & généralement de tout ce qu'ils possédoient en-deçà de la Garonne ; il ne restoit plus qu'à les chasser de Bordeaux & de la Gascogne , lorsque malheureusement , à la priere du Pape & des Ecclesiastiques , il abandonna son objet pour tourner ses armes contre le Comte de Toulouse & les hérétiques du Languedoc ; *il accorda* , dit

T. 3. p. 270. le Gendre , une treve à Henry moyennant une somme de trente mille marcs d'argent.

Mathieu Paris fait mourir Louis VIII au siege d'Avignon , empoisonné par le Comte de Champagne : il est très-certain qu'il prit cette ville le 12 septembre 1226 , & qu'il ne mourut que deux mois après , le 8 novembre , à Montpensier en Auvergne. Si l'on en croit Guillaume de Puilaurens , Auteur contemporain , les Médecins (1) ayant déclaré à ce Prince que sa maladie venoit d'un excès de continence & de santé , ses *chambriers* introduisirent auprès de son lit , tandis qu'il dormoit , une jeune fille d'une rare beauté , à qui ils recommanderent bien de dire

(1) ... *Sentiens Arcambaldus de Borbonio posse juvari Regem amplexu fœminæ , quæsitam virginem speciosam ac generosam , atque edoctam , qualiter Regi se offerret & loqueretur , quod non libidinis desiderio , sed auditæ infirmitatis auxilio advenisset , dormiente rege , à cubiculariis ejus , de die fecit in thalamum introduci ; quam Rex evigilans , cum vidisset aspirantem , quæsit quæ esset & qualiter introisset ? Quæ sicut edocta erat , ad quid advenerat , referavit ; cui gratiatus rex ait : non ita erit , puella , non enim peccarem mortaliter ullo modo ; & convocato Dom. Arcambaldo de Borbonio , mandavit eam honorificè maritali. Guill. de Podio-laurerii. cap. 36.*

qu'elle ne venoit pas le trouver , *pressée par d'impudiques desirs , mais uniquement par le motif généreux d'une sujette qui seroit charmée de conserver une vie si précieuse à l'Etat.* Louis , en s'éveillant , demanda d'un air gracieux à cette jeune personne ce qu'elle vouloit ; elle le lui fit entendre par sa rougeur , son embarras & quelques mots foiblement articulés : *non , non ,* dit-il , *j'aime mieux mourir que de commettre un péché mortel.* Il fit éloigner le remede , mais en recommandant à Archambaud de Bourbon de récompenser la bonne volonté , & de marier honorablement la gentille pucelle.

S. Louis , son successeur , donna l'investiture du Comté de Poitou à son frere Alphonse ; Huges , Comte de la Marche , assembla des troupes , se fortifia dans ses Villes & Châteaux , osa déclarer à Alphonse qu'il ne le reconnoissoit point pour son Seigneur , & envoya demander des secours au Roi d'Angleterre. Henri ne se piquoit pas d'être fidele à ses serments ; ainsi , quoique la treve avec la France ne fût pas expirée , il se mit en Mer & vint débarquer au port de Royan. La grande

*Chron. de
S. Denis.*

la Marche , la plus belle , la plus haute & la plus méchante * femme de son siècle , alla à sa rencontre , & lui dit : *Biau cher fils , vous êtes de bonne nature d'être venu ainsi secourir vos frères* , que les fils de Blanche de Castille veulent trop mallement défourer & tenir sous pieds. Ces fils de Blanche de Castille descendoient de Robert le Fort , & les Rois d'Angleterre , de Torquat * , simple Gentilhomme Breton ; mais laissant à part l'origine des deux Maisons, cette Comtesse, quoique veuve de Jean sans terre & mere de Henri , ayant d'ailleurs quitté son rang pour épouser un Comte de la Marche , ne devoit pas s'enorgueillir au point de dire qu'elle se tueroit plutôt que de ployer le genoux devant la femme d'Alphonse , un fils de France.

* Elle voulut faire empoisonner S. Louis.

* Ils n'étoient qu'un des rieurs de Henri.

* Pere d'Ingelger , tige des Comtes d'Anjou, devenus Rois d'Angleterre.

S. Louis marcha aux Anglois , les trouva campés de l'autre côté de la Charente , mit pied à terre , & le sabre à la main , à la tête de sa garde , força toutes les barricades du pont de Taillebourg ; en même-temps une partie de son armée , passant à la nage , ou en bateau , fit abandonner à l'ennemi le bord de la riviere , & gagna assez de terrain pour se mettre

en bataille. Henri consterné des prodiges de valeur qu'il voyoit faire à Saint Louis, chargea son frere Richard de tâcher de l'amuser par des propositions de paix. Richard quitta son casque & sa cuirasse, prit un bâton blanc à la main, s'approcha des nôtres, se fit conduire au Roi, & en obtint une suspension d'armes jusqu'au lendemain. C'étoit au mois de juillet; on découvrit à la pointe du jour que les Anglois avoient décampé; on les suivit; on ne put les atteindre que vers les dix heures. Le terrain, sur une hauteur entre deux collines & coupé par des vignes, leur étoit avantageux; le Prince Richard, les Comtes de la Marche & de Leiscester, les rangerent en bataille, & tâcherent de les animer par leurs discours & leur exemple; le combat fut long & sanglant; mais enfin ils furent enfoncés de toutes parts; & Louis les poursuivit, moins pour achever leur défaite, que pour arrêter le carnage & l'emportement du soldat au sein de la victoire. Henri craignit d'être investi dans Xaintes, s'enfuit jusqu'à Blaye, & ne s'y croyant pas encore en sûreté, alla se renfermer dans Bordeaux.

56 ESSAIS HISTORIQUES

Les propositions de paix qu'il fit faire , furent d'abord rejetées : on n'étoit qu'au commencement du mois d'Août , & l'on ne vouloit pas perdre , comme avoient fait Philippe Auguste & Louis VIII , le moment d'achever de chasser les Anglois du Royaume. Malheureusement Saint Louis parut incommodé ; il mouroit beaucoup de monde dans nos troupes d'une espece de maladie pestilentielle ; on craignoit qu'il n'en fût attaqué ; on le connoissoit , on savoit que si l'on continuoit la campagne , il ne voudroit pas quitter l'armée ; ses Barons consentirent d'accorder une treve de cinq ans à Henri , à condition qu'il payeroit chaque année une somme de cinq mille livres sterlings , & que les Places conquises resteroient au vainqueur. On a pu remarquer qu'en accordant une paix ou une treve , nos Rois avoient toujours attention de se faire payer une certaine somme ; ils ne faisoient encore la guerre dans ces temps - là que sur leurs épargnes & les revenus de leurs terres & domaines ; leurs Ministres n'avoient pas encore imaginé de les engager.

Depuis le jugement rendu contre

*Rapin de
Toiras. t. 2.
page 444.*

Jean sans terre , il n'y avoit eu que des treves entre les deux couronnes ; Saint Louis , en 1259 , fit un Traité de paix par lequel laissant à Henri non-seulement ce qui lui restoit au-delà de la Garonne , il lui rendit encore des provinces entieres , le Perigord , le Limousin , le Querci , l'Agénois & la partie de la Saintonge au-delà de la Charente , à la charge d'en faire hommage-lige , & de renoncer à toutes ses prétentions sur la Normandie , l'Anjou , le Maine , la Touraine & le Poitou. Cette paix , dit Mézeray , dans un temps où rien n'étoit plus aisé que de renvoyer enfin ces anciens ennemis dans leur Isle , fit bien mal au cœur à tous les bons Français ; le scrupuleux Monarque voulut la faire malgré les remontrances de tout son conseil , & c'est la seule fois ; car il ne lui arrivoit jamais de choquer la volonté de ses Barons.

On lira toujours avec plaisir l'histoire de Rapiñ de Toiras ; son stile , quoique souvent peu châtié , est agréable ; l'ordre , la netteté de sa narration & d'heureuses transitions entraînent & attachent sans cesse le lecteur ; il égale les meilleurs Historiens de l'antiquité par la façon de préparer , d'ar-

ranger , de présenter les événemens & d'en faire voir les causes ; mais il étoit né François ; la révocation de l'Edit de Nantes l'obligea de sortir de sa patrie ; il la haïssoit , peut-être parce qu'il la regrettoit ; on remarque fréquemment son animosité contr'elle & la partialité la plus marquée pour la nation dont il écrivoit l'histoire. Tout'ce qu'il dit à l'occasion du Traité de 1259 , est de la plus insigne mauvaise foi. Je conviens avec lui que Henri *avoit apauvri* l'Angleterre , en envoyant sans cesse de l'argent en Allemagne & à Rome , pour faire nommer Roi des Romains son frere Richard , & son second fils , Roi de Sicile : que son Parlement s'en plaignit , & en même temps de plusieurs infractions à la grande Charte : que Henri consentit de nommer douze Commissaires , & que son Parlement en nommeroit aussi douze , qui travailleroient de concert à la réformation des abus : *Que ces vingt-quatre Commissaires , dans la crainte qu'une guerre étrangere ne détruisît l'ouvrage qu'ils avoient si heureusement* commencé , & que Saint Louis , pour achever de conquérir la Guyenne , ne se prévalût du mauvais état où se trouvoit

l'Angleterre , prirent la résolution de conclure une paix ferme & durable avec la France. Je conviens de ces faits , mais cet Historien entasse ensuite faussetés sur faussetés , lorsqu'il ajoute que le Comte de Leicester se chargea de venir à Paris pour faire la proposition de cette paix , & que la Cour de France trouvant des avantages considérables dans ce que les Anglois lui offroient , voulut bien regarder ce Comte comme dûement autorisé , & conclut avec lui un Traité que Henri fut obligé de signer. Je ne citerai que les Actes même d'Angleterre ; ils prouvent qu'outre la crainte de perdre la Guyenne , Henri vouloit absolument faire la paix avec la France , parce qu'elle étoit nécessaire à ses projets sur le Royaume de Sicile ; que pour négocier cette paix , il envoya à Paris , dès l'année 1257 , le Comte de Leicester & trois autres Ambassadeurs ; qu'il n'étoit point encore alors brouillé avec son Parlement ; que ces brouilleries ne commencerent qu'en 1258 ; qu'il vint à Paris , en 1259 , pour conférer & terminer avec S. Louis ; qu'ils eurent plusieurs conférences , & que puisqu'il négocia de bouche

Rymer. a8a. publica. 2. 1. pars 2. pp. 25 & 44.

Ibid. p. 27.

Ibid. p. 52.

& par lui-même , il y a donc bien de la mauvaise foi à dire que la Cour de France voulant bien regarder le Comte de Leicester comme dûement autorisé , quoiqu'elle n'ignorât pas la situation des affaires d'Angleterre , conclut un Traité que Henri fut obligé de signer.

Ibid. p. 42. Il le signa à Abbeville , & le trouvoit si avantageux , qu'il exigea qu'il fût signé par les fils de Saint Louis ; les siens , son frere Richard & les vingt-quatre Commissaires le signerent : il écrivit au Pape pour le remercier de sa médiation & lui marquer combien il étoit content d'avoir terminé cette grande affaire : d'ailleurs , lorsqu'en 1265 il eut vaincu ses Barons & le Comte de Leicester , & qu'il se vit pendant le reste de son regne aussi maître en Angleterre qu'il l'avoit jamais été , il continua toujours d'entretenir la paix avec la France , & ne pensa point à réclamer contre le Traité d'Abbeville. Ses successeurs (Edouard I & Edouard II) le confirmerent & le ratifierent encore par de nouveaux actes ; & s'ils eurent quelques démêlés avec nos Rois , ce ne fut que

pour quelques * terres qu'ils prétendoient être des dépendances de la Guyenne. Croiroit-on que malgré ces Actes & tout ce qu'il y a de plus constant dans l'histoire, Rapin de Toiras a la hardiesse d'avancer que les Rois d'Angleterre, successeurs de Henri, ne se crurent point liés par un Traité fait dans une telle conjoncture, & par lequel la France acquéroit sur la Normandie, l'Anjou le Maine, la Touraine & le Poitou, un droit qu'elle ne tiroit auparavant que de la force des armes; car, ajoute-t-il, si ces provinces avoient fait partie de la Monarchie sous la seconde race, Hugues Capet les avoit données en fiefs à des Seigneurs de qui elles étoient venues aux Rois d'Angleterre par une succession légitime, & il est plus aisé de dire que de prouver que Philippe Auguste avoit eu de justes raisons pour les confisquer. N'est-il pas singulier que cet Historien paroisse douter que les membres d'un Etat soient assujettis aux Loix qui y sont établies, & aux conventions qu'eux-mêmes ont faites & désirées? Les grands-fiefs de la couronne n'étoient que des donations que nos Rois, à la mort du feuda-

* Voyez les Traités de Paix entre les Rois de France & d'Angleterre, & les Actes de Rymer, t. 1. part. 3. pp. 14 & 15.

T. 2. p. 502.

T. 3. p. 223.

62 ESSAIS HISTORIQUES

taire , renouvelloient en faveur d'un
fils , ou du plus proche parent , en
le recevant à la foi & hommage :
ces donations étoient sujettes à ré-
vocation & confiscation pour causes
d'ingratitude , de désobéissance , de
félonie , d'injustices & de torts faits
au Souverain ou à ceux qui lui ap-
partenoient ; il étoit de droit com-
mun que les feudataires qui tom-
boient dans quelques-uns de ces cas ,
perdoient leurs fiefs à perpétuité &
sans retour , d'autant plus que ces feu-
dataires (les Ducs de Bourgogne ,
de Normandie , de Guyenne , les
Comtes de Champagne , de Toulou-
se & (1) de Flandres) n'étoient ori-
ginairement que les administrateurs

Pages 1. 2. (1) On voit dans les actes de Rymer , que
 8. les Comtes de Flandres , dans les Traités secrets
 qu'ils faisoient avec le Roi d'Angleterre , pro-
 mettoient , moyennant une certaine somme ,
 que s'il avoit guerre avec le Roi de France , ils
 ne meneroient que le moins d'hommes qu'ils
 pourroient au secours du Roi de France , leur
 Seigneur ; *mais cependant de façon qu'il ne pût pas*
être en droit de les dépouiller de leur fief : donc les
 Rois de France pouvoient confisquer les fiefs
 de leurs grands & petits vassaux dans les cas de
 félonie , de rebellion , &c.

amovibles de ces provinces dont ils avoient obtenu la propriété & l'hérédité. Jean sans terre accusé d'avoir assassiné son neveu Artur, fut cité devant la Cour des Pairs; il envoya des Ambassadeurs à Paris pour demander un sauf-conduit; la réponse que leur fit Philippe Auguste étoit simple, juste, naturelle; ils voulurent objecter que leur Maître n'étoit pas seulement Duc de Normandie, mais en même-temps Roi d'Angleterre, & que quand même il voudroit s'exposer à comparoître, les Barons de son Royaume s'y opposeroient. *Eh que m'importe*, repliqua Philippe? *Le Duc de Normandie (1) n'est-il pas mon vassal?*

(1) La Normandie étoit un fief-lige comme les autres; l'Historien contemporain de la vie de Louis le Jeune, dit : *Normaniam ... Henrico, filio Comitum Andegavorum, reddidit, & eum pro eadem terra in hominem ligium accepit.* Hist. gloriosi Regis Ludovici. Duchesne. T. 4.

Le Roi de France dans les Traités qu'il faisoit avec les Rois d'Angleterre, les appelloit *sés féaux*, & ils l'appelloient *leur Seigneur*.

Nous Henri, Roi d'Angleterre, aiderons Philippe Roi de France, notre Seigneur, de tout Anglia, c. 1. notre pouvoir : nous Philippe, Roi de France, aiderons Henri, Roi d'Angleterre, notre homme & notre fidele, de tout notre pouvoir. 1180. *Asta publica*

64 ESSAIS HISTORIQUES

N'est-il pas justiciable de ses Pairs pour un attentat commis en France sur un autre de mes vassaux & mon gendre ? S'il a jugé à propos d'acquérir un plus grand titre, je ne dois pas pour cela perdre les droits de ma souveraineté. Jean n'ayant point comparu, fut donc juridiquement condamné à mort, & les fiefs qu'il tenoit de la couronne furent très-légitimement confisqués. Dailleurs les Rois d'Angleterre, devenus possesseurs de plus de la moitié du Royaume, avoient toujours tenté d'envahir le reste; ils excitoient sans cesse les autres vassaux à la révolte, les soutenoient dans leur

Ibid. p. 20. ann. 1189. Voici ce que nous Philippe, Roi de France, avons promis à Richard, Roi d'Angleterre, notre féal ami: voici ce que nous Richard, Roi d'Angleterre, avons promis à Philippe Roi de France, notre Seigneur & ami.

Ibidem. ann. 1200. Voici la forme de paix conclue entre nous & notre cher & féal Jean, Roi d'Angleterre: voici la forme de paix conclue entre Philippe, illustre Roi de France, notre Seigneur, & nous Jean Roi d'Angleterre.

Ibidem. ann. 1259. A l'illustre Roi de France, notre parent & notre Seigneur, Henri Roi d'Angleterre, &c.

Ibidem. ann. 1272. A Philippe Roi de France, notre cousin & notre Seigneur, Edouard Roi d'Angleterre, &c.

Ibidem. ann. 1329. Pareilles Lettres d'Edouard II & d'Edouard III.

rebellion & étoient le refuge de tous les mécontents : c'étoit une félonie continuelle de leur part , & je demande si , indépendamment de toutes raisons politiques , l'amour seul que les Princes doivent à leur peuple , n'exigeoit pas de nos Rois qu'ils usassent du droit que leur donnoient les loix féodales , pour chasser des vassaux toujours inquiets & rebelles , souvent perfides , & qui de pere en fils causoient depuis si long-temps le malheur & la désolation de la France.

Nos Historiens , après avoir faussement avancé , sur la parole de Mathieu Paris , que Louis VIII bloqué dans Londres , avoit promis de rendre les provinces confisquées sur Jean *sans terre* , disent que Saint Louis , par délicatesse de conscience & pour le repos de l'ame de son pere , fit le Traité de 1259 ; il y en a même qui adoptent une autre imposture de ce Moine ; il dit que Louis VIII avoit recommandé à sa mort de restituer ces provinces ; nous avons le Testament de ce Prince , dans lequel , loin d'ordonner cette restitution , il donne à son troisième fils , l'Anjou & le Maine ,

& au quatrieme , l'Auvergne & le Poitou.

Joinville.

Tout ce que je viens de dire prouve que S. Louis ne pouvoit avoir aucun scrupule sur la confiscation faite par son aïeul & renouvelée par son pere , il déclara lui-même à ses Barons qu'il la croyoit juste. Pourquoi donc rendit-il quatre provinces ? Par l'impatience de retourner dans l'Orient accomplir le vœu qu'il avoit fait de délivrer le S. Sépulcre ; parce qu'il avoit horreur de répandre le sang chrétien , & que son héroïsme ne le portoit qu'à combattre les infideles ; d'ailleurs , Henri venoit le voir à Paris , étoit son courtisan , s'en étoit fait aimer : *nous sommes beaux-freres , disoit le saint Roi ; ses enfants sont cousins-germains des miens ; je veux établir la paix entr'eux & les deux Royaumes.* La suite ne prouva pas que le Ciel eût béni ses bonnes intentions.

Mathieu
Paris.

Son fils , Philippe le Hardi , & Edouard I , fils de Henri III , commencerent à régner à peu-près en même-temps. Il est bon de connoître Edouard I , dont la mémoire est aussi chere aux Anglois que l'est aux Français celle de Charles V , ou de Louis

XII : je ne prétends pas en conclure que son caractère est en général celui de la nation Angloise ; mais il est malheureux pour elle que l'on remarque toujours un fond de férocité , même dans ceux de ses Rois qu'elle admire le plus.

Edouard , après avoir obligé Leolyn , Prince de Galles , à se soumettre à l'hommage , lui rendit le joug de la vassalité si pesant , qu'il le força à reprendre les armes. Leolyn fut tué dans une bataille ; Edouard lui fit couper la tête , & par une dérision indigne & barbare , la fit exposer , couronnée de lierre , sur la porte de la Tour de Londres. Le pays de Galles n'étoit point un démembrement de la Monarchie Angloise ; il n'en avoit jamais fait partie , & n'étoit donc pas sujet à confiscation ; David , (1) frère & héritier de Leolyn , voulut revendiquer ses droits ; des traîtres le vendirent à Edouard , qui le fit condam-

Larrey.

*Rapin de
Toiras. t. 2.
page 427.*

(1) C'est ainsi qu'un Monarque Anglois punissoit la rebellion de ses vassaux , en supposant que Leolyn & David le fussent : Jean *sans terre* étoit certainement de Philippe Auguste , & son crime étoit bien différent.

ner par son Parlement à être écartelé , & l'on n'épargna aucune des horreurs du plus injuste & du plus affreux supplice , à un Prince qui descendoit de Roderic le Grand , & d'une des plus anciennes Maisons Souveraines de l'Europe.

Quelques années après , Edouard fut choisi pour arbitre entre les prétendans au trône d'Ecosse ; il décida en faveur de Jean Bailleul , & profita de la circonstance pour soutenir que ce Royaume étoit un fief dépendant de la couronne d'Angleterre. Jean Bailleul lui rendit hommage , & ne tarda pas à en effuyer les hauteurs les plus mortifiantes : *je prétends* , lui disoit le Monarque Anglois , *vous faire venir à Londres , vous faire comparoître devant moi , & vous tenir même à la barre de mon tribunal , quand bon me semblera.* Une suzeraineté exercée avec tant d'orgueil , & dont les droits étoient si peu légitimes , indigna les Ecossois ; ils se souleverent ; Edouard entra trois fois dans leur pays , & pour les soumettre , tacha trois fois de le dévaster ; timide & cruel , il faisoit couler le sang Royal * sur des échafauds , il inventoit des supplices mê-

* Les freres
de Robett
Brus.

me contre des femmes , * tandis que <sup>* La Com-
tesse de Bög-
ham & sa
sœur.</sup> dans la crainte de désobliger le Pape , il n'osoit punir des Evêques pris les armes à la main & avec des cuirasses sous leurs habits.

Voyons à présent de quelle façon ce Prince si fier & si terrible avec ses prétendus vassaux , se conduisit avec le Roi de France son Seigneur. Deux Matelots , l'un Anglois & l'autre Normand , se battoient à coups de poing sur le port de Bayonne ; l'Anglois tira son couteau & tua le Normand. Cette querelle en occasionna plusieurs autres entre les Mariniers de ces deux nations ; une flotte marchande sortie des ports de Normandie , rencontra une pareille flotte Angloise ; on s'injuria , on en vint aux mains ; les Anglois furent très-maltraités. Ce n'étoit jusques-là qu'une petite guerre privée & de particuliers à particuliers ; mais des vaisseaux de guerre Anglois s'en mêlerent , prirent ou coulerent à fond près de deux cens barques Normandes , s'approcherent ensuite de la Rochelle , & tâcherent de surprendre cette ville , tandis que des armateurs de Bayonne faisoient le dégât aux environs.

Philippe le Bel envoya des Ambassadeurs à Edouard pour demander raison de ces hostilités , & lui déclarer qu'il le citeroit à la Cour des Pairs , s'il n'en recevoit pas une prompte satisfaction. Edouard répondit qu'il seroit toujours charmé d'entretenir la paix qui subsistoit entre les deux Royaumes depuis le Traité d'Abbeville ; mais que d'ailleurs il n'étoit soumis à personne ; que si quelques-uns des sujets du Roi de France se plaignoient d'avoir été lésés par les siens , ils pouvoient venir à Londres en toute confiance , qu'il y tenoit son tribunal , & qu'il leur rendroit une prompte justice. Cette réponse , qui étoit une déclaration de toute indépendance , acheva d'irriter Philippe ; Edouard , comme Duc de Guyenne , fut cité à la Cour des Pairs pour y répondre de la conduite des armateurs de Bayonne & autres de ses vassaux. Il paroît qu'il étoit de ces hommes avantageux dont l'air d'audace se démonte , & qui commencent à plier dès qu'on les traite fierement ; ce vassal qui n'étoit soumis à personne , envoya le Prince Edmond , son frère , pour l'excuser & répondre en son nom ,

disant que sa santé ne lui permettoit pas de se commettre à l'air de la Mer. *Mexera.*
Philippe s'obstina à vouloir qu'il comparût lui-même , & dès que les délais de la citation furent expirés , il confisqua la Guyenne , & y fit marcher des troupes sous le commandement du Connétable Raoul de Nefle.

Les Historiens Anglois prétendent que la Reine , belle-mere de Philippe , & la Reine , sa femme , signerent avec le Prince Edmond un Traité par lequel , pour appaiser le Roi de France sur ses plaintes contre certains Commandans , Juges & Armateurs du Duché de Guyenne , & pour lui faire une réparation publique , le Roi d'Angleterre lui livreroit les personnes dont il se plaignoit & toutes les villes de ce Duché ; que Philippe au bout de quelques jours , à la priere des deux Reines , rendroit le tout , révoqueroit la citation prononcée contre Edouard à la Cour de Pairs , & lui donneroit un sauf-conduit pour venir à Amiens , où il le recevrait de nouveau à la foi & hommage. Ces Historiens ajoutent qu'en exécution de ce Ttaité , les villes de Guyenne

ayant été remises au Connétable de Nesle, Philippe manqua de parole & les garda. La vérité de ce fait est que par ce Traité on ne devoit lui remettre & qu'on ne lui remit que six places, & qu'il prétendit n'avoir promis de les rendre qu'après qu'on l'auroit indemnisé des frais de la guerre, & des déprédations faites sur ses sujets.

Edouard envoya à Paris un Jacobin & un Cordelier pour faire des reproches à Philippe, & lui déclarer qu'il ne le reconnoissoit plus pour son Seigneur; il fit une ligue avec l'Empereur Adolphe de Nassau, le Duc d'Autriche, plusieurs autres Princes d'Allemagne, l'Archevêque de Cologne, le Comte de Flandres, le Duc de Brabant, les Comtes de Hollande, de Juliers, de Luxembourg & de Bar; mais cette nuée de Confédérés, après bien des menaces, des bravades, & avoir coûté beaucoup d'argent aux Anglois, fut dissipée en moins de temps qu'il n'en avoit fallu pour la former; quelques-uns manquèrent à leurs engagements; les troupes qu'envoyoit l'Empereur, furent rencontrées & taillées en pièces près de Comines par le Comte de

de S. Pol & le Connétable de Nesle ; le Comte de Bar qui avoit fait une irruption en Champagne , fut battu & fait prisonnier par la Reine * qui commanda elle-même , disent quelques Historiens , & donna tous les ordres pendant le combat ; un gros détachement que conduisoit le Comte d'Artois , attaqué par les Flamands près de Furnes , les repoussa & les chargea ensuite si vigoureusement qu'il en resta seize mille sur le champ de bataille ; Philippe prit Lille , Courtray , Douay , Cassel & Furnes. Sur la nouvelle que le Roi d'Angleterre étoit enfin arrivé au secours de ses alliés avec quelques renforts , & qu'il étoit à Bruges avec le Comte de Flandres , il marcha vers cette ville ; ils n'osèrent l'attendre , & se retirèrent à Gand. Les Anglois n'avoient pas été plus heureux en Guyenne où il ne leur restoit que Bayonne ; ils y avoient perdu deux batailles ; le Comte de Valois avoit gagné la première contre le Prince Edmond qui y fut blessé & qui mourut de sa blessure ; le Comte d'Artois gagna la seconde contre le Comte de Lincoln.

* Jeanne de Navarre, femme de Philippe le Bel. *Mezerai. t. 2. p. 350.*

Edonard voyant que notre armée.

Tome III.

D

s'avançoit vers Gand, demanda une suspension d'armes : *Je l'accorde*, répondit Philippe à son Envoyé, & *malgré mes victoires & mes conquêtes, je ne serai jamais éloigné de la paix, quand je remarquerai de la sincérité dans le procédé de mes ennemis, & de la soumission dans mes vassaux.* La suspension d'armes fut suivie d'une treve que l'Anglois humilié *n'obtint*, avoue Rabin de Toiras, *qu'à la considération du Roi de Sicile & du Comte de Savoye qui s'employèrent pour lui.* Cette treve, par laquelle Philippe demouroit en possession de tout ce qu'il avoit conquis, n'étoit que pour quelques mois; elle fut prolongée pour deux ans, & aboutit enfin à un Traité de Paix; Edouard épousa la sœur & son fils fut fiancé avec la fille * de Philippe; il promit d'abandonner le malheureux Comte de Frandres qu'il avoit engagé à se révolter; on lui rendit la Guyenne, *qu'il n'espéroit plus de recouvrer par la voie des armes*, à condition qu'il viendrait en faire hommage-lige & sans restriction dans la ville d'Amiens.

* Elle n'avoit que sept ans.

Ibidem.
74 & 80.

La guerre entre les deux couronnes recommença sous les regnes de Char-

les le Bel & d'Edouard II , à l'occasion d'un Château que le Seigneur de Montpesat faisoit bâtir à trois lieues d'Agen , dans une terre qui dépendoit incontestablement du domaine de France. L'Officier qui commandoit sur cette frontiere , reçut ordre de Charles le Bel de saisir cette forteresse. Le Seigneur de Montpesat imagina de déclarer que sa terre relevoit du Duché de Guyenne , & malgré l'Arrêt qui le condamna sur les aveux même qu'il avoit rendus , le Commandant Anglois de la garnison d'Agen se joignit à lui , l'aida à reprendre son Château , passa tous les soldats au fil de l'épée , & fit pendre les Officiers. Charles le Bel à la nouvelle de cette insolente férocité , conserva assez de modération pour envoyer demander justice au Roi d'Angleterre : apparemment que dans ces temps-là le crime cessoit de l'être à la Cour de Londres quand il n'avoit versé que du sang François ; Edouard eut l'iniquité de vouloir protéger cet horrible attentat. Tandis qu'il levoit secrètement des troupes en Guyenne- & qu'il fortifioit & munissoit ses Places , le Comte de Kent , son fre-

re, étoit à Paris où il tâchoit d'amuser le Roi par de belles promesses. Mezeray rapporte que Charles ayant enfin déclaré qu'il étoit surpris qu'on tardât si long-temps à lui faire la satisfaction & la réparation qu'il avoit demandées, le Comte de Kent partit emmenant avec lui le Chevalier Pierre d'Arrablay, à qui l'on devoit remettre les coupables; mais qu'à la moitié du chemin il renvoya ce Chevalier se moquant de lui, & menaçant de le tuer s'il passoit outre. Le Comte de Valois entra dans la Guyenne, & se rendit maître en moins de quatre mois de tout le pays entre la Garonne & la Dordogne. Isabelle de France, femme d'Edouard & sœur de Charles, vint à Paris demander la paix & l'obtint; Charles garda l'Aginois pour s'indemniser des frais de la guerre, & ne le rendit que trois ans après, moyennant une somme de cinquante mille livres sterling. Il mourut le 1 Février 1328, & sous le regne de Philippe de Valois son successeur, nous allons voir l'ambition de l'Anglois prendre une nouvelle forme.

*Du Tillet.
Recueil des
Traités, &c.*

Le fond du caractère d'une nation ne change point; tous les Historiens

qui ont parlé des commencements de notre Monarchie , peignent le Français vif , fier , colere , fondant avec impétuosité sur tout ce qui lui résiste , mais généreux , confiant , magnanime : dès qu'il a vaincu , il fait asseoir , disent-ils , son prisonnier à sa table ; il lui donne place dans sa tente ; souvent il lui rend ses armes , & dort à côté de lui d'un sommeil tranquille ; il a désarmé le bras , il croit avoir dompté le cœur & la haine. Nous avons rendu la Guyenne & le Ponthieu aux Anglois ; nous les laissions parmi nous ; nous dormions sur la foi des Alliances & des Traités ; le réveil fut terrible ; nos Rois avoient toujours fermé les yeux sur la nécessité d'assurer le repos de leur peuple ; ils avoient épargné trop de fois un ennemi arrogant & inquiet ; le Ciel permit enfin qu'il ébranlât leur trône.

Avant que de rapporter les événements de la guerre qu'Edouard III déclara à Philippe de Valois , il faut examiner si ses prétentions à la couronne de France étoient bien fondées.

Les femmes , chez les anciens peuples de la Germanie , n'apportoient

Tacit. de Morib. Germ.
c. 18.

point de dot à leurs maris ; elles n'héritotent point de leurs peres , & la succession de leurs freres , s'ils mouroient sans enfans mâles , passoit à l'oncle paternel ou à ses fils. Il n'est pas douteux que les Loix Saliques furent rédigées (sous le regne de Pharamond ou de Clovis) sur les usages & coutumes des Germains. L'article 62 de ces Loix, rappellées dans les capitulaires de Charlemagne , porte , *qu'à l'égard de la ter-*

Lex Salica
Caroli Mag.
tit. 62. par. 6.

re Salique , il n'en peut venir aucune portion aux filles , mais que toute l'hérédité doit aller au sexe viril. Marculphe qui écrivoit vers l'an 660 , fait parler un pere qui dit à sa fille , *nous observons*

Marculp.
L. 2. fol. 12.

une loi barbare qui ne souffre pas que les sœurs partagent avec leurs freres. L'objet de cette loi étoit d'empêcher que le bien ne sortît des familles Françaises , c'est-à-dire , des familles nobles , des familles des conquérans , & ne passât à des étrangers. On voit au même article 62 , que les filles étoient admises à partager dans les terres (1) que les vainqueurs n'avoient point retenues

(1) Il y avoit deux sortes d'*aleuds* , ou terres héréditaires ; les *aleuds* saliques & les *aleuds* non saliques ; les premiers ne pouvoient être possédés que par les conquérans & même par les

pour eux, & qu'ils avoient laissées aux Gaulois.

Childebert, fils de Clovis, n'eut que des filles; son frere Clotaire I lui succéda. Après la mort de Caribert, qui ne laissa point d'enfants mâles, Berthe, sa fille ainée, mariée à Ethelbert Roi de Kent, ne prétendit point au trône. Grégoire de Tours rapporte que Chilpéric I, Roi de Soissons, répondit aux Ambassadeurs de son neveu Childebert II, Roi d'Austrasie, *L. 6. c. 4.*

la mort m'a enlevé mes fils; je n'ai plus que des filles; Childebert, fils de mon frere, est donc présentement mon héritier.

Quelque temps après, Chilpéric ayant arrêté le mariage de Rigonthe, sa fille, avec Recarede, Roi des Visigots,

mâles; les *aleuds* non saliques étoient les terres qu'on avoit laissées aux naturels du pays en toute propriété & indépendantes de toute mouvance particuliere: les filles y partageoient avec leurs freres. La succession d'un Gaulois ou d'un Romain pouvoit passer à un Français qui épousoit sa fille, au lieu qu'un Gaulois, ou un Romain, qui épousoit une Française, n'avoit rien à espérer dans la succession du pere, des freres & des parens Français de sa femme, du moins à l'égard des terres saliques. L'Abbé du Bos, pour soutenir son abominable systême, tâche toujours de confondre les terres saliques avec les bénéfices militaires.

Ibid. c. 45. Childebert lui envoya encore des Ambassadeurs pour le sommer de ne rien démembler de la Monarchie en faveur de ce mariage ; Chilpéric le promit , & Frédegonde , sa femme , ajoute Grégoire de Tours , en montrant aux Seigneurs Français ce qu'elle donnoit à Rigonthe , les assura que toutes ces richesses ne venoient que de ses épargnes , & qu'elle n'avoit rien pris sur le trésor Royal. Gontran , Roi d'Orléans & de Bourgogne , n'ayant point aussi d'enfants mâles , se contenta de recommander sa fille Clotilde à ce même

Ibidem.
L. 9. c. 20. Childebert son neveu , qu'il reconnoissoit pour son héritier , & de lui faire promettre qu'elle ne seroit point troublée dans la jouissance des biens qu'il lui laisseroit par son testament. La Reine

Vita S. Elig. Spicil. t. 1.
page 110. Batilde , femme de Clovis II , craignoit pendant sa grossesse de n'accoucher que d'une fille , & que cela ne dégoûtât son mari , voyant qu'elle ne lui donnoit pas un enfant mâle qui pût lui succéder. Tous nos Historiens ont oublié de citer l'exemple de Judith , fille de Charles le Chauve : ni elle , ni son fils Baudouin , Comte de Flandres , ne réclamèrent point la couronne , lorsque les Grands du Royaume y

appellerent Charles le Gros , son cousin. Enfin dans toute notre histoire , sous la premiere , la seconde , & la troisieme races , pendant près de neuf cens ans jusqu'en 1316 , on ne voit aucune Princesse qui ait prétendu succéder à son pere.

Louis Hutin mourut le 3 de juin 1316 , & ne laissa qu'une fille ; mais la Reine sa veuve étoit enceinte ; le Prince dont elle accoucha le 14 de novembre , n'ayant vécu que huit jours , Philippe le Long , qui avoit été déclaré Régent à la mort de son frere Louis *Nangii cont.* Hutin & pendant la grossesse de la Reine , passa de la Régence à la Royauté , & fut sacré à Rheims le 9 de janvier 1317. Le Duc de Bourgogne & le Comte de la Marche protesterent contre son sacre , disant qu'il falloit auparavant examiner si la fille de Louis Hutin n'avoit pas de justes prétentions à la couronne : *on peut inférer , dit Ra. T. 3. p. 269.* pin de Toiras, *de la résistance de ces Princes du Sang , & contre leurs propres intérêts , que la Loi Salique ne passoit pas alors pour incontestable.* Un Historien impartial & de bonne foi auroit dit qu'on pouvoit inférer de la conduite singuliere de ces Princes , que de petits inté- *Nangii cont.*

rêts particuliers & des inimitiés personnelles les animoient contre Philippe le Long ; il auroit ajouté que ce n'étoit pas certainement l'esprit de justice qui guidoit leurs démarches , puisque cinq mois auparavant le 17 juillet 1316 , de leur consentement , de l'avis de tout le Conseil , de celui des autres Princes du Sang & des Barons , il avoit été arrêté & signé que si la Reine n'accouchoit que (1) d'une fille , la couronne de France iroit de droit à Philippe le Long ; mais que celle de Navarre appartiendrait à la fille de Louis Hutin , parce que les filles ne sont point exclues de cette couronne.

Papire Masson.

Philippe le Long , pour ôter tous prétextes aux mécontents , convoqua une assemblée des Grands de l'Etat ; elle se tint le 2 de fevrier 1317 ; presque tous les Evêques du Royaume s'y trouverent ; l'Université y fut appelée ; on décida unanimement que les loix & la coutume inviolablement observée parmi les Français , excluient les filles de la couronne. Le Comte de la Mar-

Vita Joann.
XXII. vita
Pap. avenio-
nens. t. 1.

(1) Si autem fœmina oriatur , Comes ex tunc pro rege ab omnibus haberetur.

che & le Duc de Bourgogne souſcrivirent à cette déciſion.

Philippe le Long n'ayant point laiſſé d'enfants mâles , Charles le Bel, ſon frere , lui ſuccéda ſans nulle oppoſition , & ce fut une nouvelle confirmation de la Loi Salique. Charles le Bel ne laiſſa auſſi qu'une fille , & la Reine ſa veuve enceinte ; il fut donc queſtion , comme à la mort de Louis Hutin , de nommer un Régent , & de choiſir , ſelon l'uſage , celui des Princes du Sang que la loi appelloit à la couronne , ſi la Reine n'accouchoit pas d'un garçon ; Edouard III prétendit qu'il étoit ce Prince , & qu'on devoit par conſéquent lui déſérer la Régence. Il envoya des Ambaſſadeurs à Paris , qui plaiderent ſa cauſe à *la Cour des Pairs & devant tout le Baronnage de France aſſemblé* ; ils n'avoient pas négligé , diſent les chroniques , de tâcher d'appuyer leurs raiſons par de magnifiques préſens & de belles promeſſes , faiſant d'ailleurs entendre aux Seigneurs que plus le Souverain eſt éloigné , moins le vaffal eſt dans la dépendance. Malgré leur éloquence & leurs intrigues , malgré tout l'or qu'ils répandirent , la Régence fut ad-

84 ESSAIS HISTORIQUES

jugée à Philippe de Valois comme présomptif héritier du trône. Edouard se plaignit amèrement de cet Arrêt dans une assemblée du Parlement d'Angleterre ; il y exposa fort au long son prétendu droit à la couronne de France ; il paroît , à la façon dont s'expliquent les Historiens Anglois , que son Parlement même n'eut pas la complaisance de trouver ses raisons valables. Je vais les rapporter & les réponses de Philippe de Valois , en exposant l'état de la question.

Rapin
Toiras. t. 3.
Page 158.

Philippe le Bel & Charles , Comte de Valois , étoient fils de Philippe le Hardi. Philippe le Bel eut trois fils & une fille (Louis Hutin , Philippe le Long , Charles le Bel & Isabelle , mariée à Edouard II & mere d'Edouard III.) Louis Hutin , Philippe le Long & Charles le Bel ne laisserent que des filles ; ainsi Philippe de Valois , leur cousin-germain , fils de Charles de Valois , étoit l'héritier le plus proche en ligne masculine. *Il ne s'agissoit pas , dit Rapin de Toiras , entre Edouard III & Philippe de Valois , de savoir s'il y avoit une loi , qu'on appelloit salique , qui excluoit les femmes de la succession à la couronne : soit que cette*

loi fût réelle , ou que ce ne fût qu'une chimere , Edouard & Philippe avoient également intérêt à la faire valoir , puisqu'elle étoit l'unique fondement des prétentions de l'un & de l'autre : sans cette loi , la couronne auroit incontestablement appartenu à Jeanne fille de Louis Hutin..... Philippe le Long & Charles le Bel n'y auroient pas eu de droit , & par conséquent Isabelle , leur sœur , n'auroit pas pu y prétendre ; d'ailleurs si la Loi salique n'avoit pas eu lieu , Edouard n'auroit eu lui-même aucun droit à la couronne , puisqu'il auroit été précédé par les filles de Philippe le Long & de Charles le Bel ; il n'avoit donc garde de contester l'autorité de cette loi.

Elle porte , disoit Edouard , que le plus prochain hoir mâle doit succéder ; elle exclut les femmes à cause de la foiblesse de leur sexe ; mais son intention n'a pas été d'exclure les mâles issus des femmes ; je conviens , ajoutoit-il , que ma mere n'a aucun droit à la couronne en qualité de femme , mais je soutiens qu'elle me rend habile à succéder en qualité de mâle ; je suis plus proche des derniers Rois morts , étant leur neveu , que Philippe de Valois qui n'est que leur

Leibnitz.
cod. dipl.
T. 2. p. 66.

Rob. de
Avesbury.

PHILIPPE le Hardi , Roi de France.

PHILIPPE le Bel , Roi de France ,

CHARLES ,
Comte de Valois ,

son frere.

LOUIS HUI- PHILIPPE le long , Roi de CHARLES ISABELLE , PHILIPPE de
TIN , Roi de France , mourut en 1321. le Bel , Roi mere d'E- Valois , Roi de
France , mou- de France , douard III. France.
rut en 1316. mourut en
1328 , & ne

JEANNE , JEANNE qui MARGUE- laissa que des
qui épousa Phi- épousa Eudes RITTE , qui filles qui
lippe , Comte IV , Duc de épousa Louis , n'eurent
d'Evreux. Bourgne. Comte de Flan- point de pos-
des. térité.

CHARLES PHILIPPE , LOUIS le
le Mauvais , Comte d'Ar- Mâle.
Roi de Navar- tois , né en
1323. 1323.

cousin-germain ; c'est donc à moi que la couronne appartient.

La réponse de Philippe consistoit à faire voir que depuis le commencement de la Monarchie , il y avoit plusieurs exemples de Reines à qui l'on avoit déferé la Régence ; que ce n'étoit donc pas à cause de la prétendue foiblesse de leur sexe que les filles n'étoient point admises à succéder ; que l'intention de la loi avoit été d'empêcher que le sceptre ne passât à un Prince d'une autre (1) nation , ou même d'une autre maison que celle à laquelle on s'étoit soumis , la Noblesse Française n'ayant point entendu se dépouiller de son droit originaire à la couronne , ou à l'élection d'un Roi , en cas d'extinction de la famille régnante ; que les fils des Monarques étrangers & des filles de nos Rois , n'avoient jamais été qualifiés Princes du Sang de France , & qu'enfin une mere ne pouvoit transmettre à son fils un droit qu'elle n'avoit pas & qu'elle ne pouvoit jamais avoir.

Baldus.

Je ne suis pas étonné que Rapin

(1) Lisez les pages 61 & 62 du second Volume de ces Essais.

de Toiras n'ait point cité une raison que l'on ne manqua pas sans doute d'opposer encore aux chimériques prétentions d'Edouard ; mais il est bien singulier que Mezeray , le Gendre , Daniel , Choisi , & autres de nos Historiens , ne l'aient pas rapportée ; elle acheve de mettre dans tout son jour l'extravagante injustice du Monarque Anglois. Lorsque Charles le Bel mourut en 1328 , les filles de Philippe le Long avoient des enfans mâles * ; les petits-fils de Philippe le Long n'excluoient-ils pas son neveu Edouard , en supposant qu'on eût admis l'interprétation que ce neveu vouloit donner à la loi salique ? D'ailleurs Charles le Bel avoit laissé des filles qui pouvoient être mariées & avoir des fils.

Philippe de Valois , six mois après son sacre , envoya sommer Edouard de venir lui rendre hommage pour le Duché de Guyenne & le Comté de Ponthieu ; Edouard lui écrivit , le 14 d'avril 1329 , qu'il avoit dessein depuis long-temps de s'acquitter de ce devoir , mais que diverses affaires qui lui étoient survenues , l'en avoient empêché. Il rendit solennellement cet hommage dans

Acta publica.
t. 2. pars 4.
page 70.

* Philippe
né en 1323 ,
fils de Jean-
ne , fille de
Philippe le
Long, & d'Eu-
des IV , Duc
de Bourgo-
gne.

*Rymer. Acta
publica , t. 2.
pars 3. p. 23.*

la ville d'Amiens le 6 juin ; il le ratifia *homage-lige* par ses Lettres Patentes du 30 mars 1331. La même an-

Ibid. p. 27.

Ibid. p. 61.

née il revint en France, fit un nouveau traité au sujet des affaires de Guyenne, parut très-sensible au procédé de Philippe qui voulut bien lui accorder une diminution de trente mille livres Tournois sur la somme dont on étoit convenu dans le traité précédent.

Au commencement de l'année 1332, il fit proposer le double mariage

Ibid. pars 4. page 63.

de son fils avec la fille, & celui de sa sœur avec le fils de Philippe ; cette proposition prouve qu'il avoit renoncé à ses vaines idées sur la couronne de France, ou qu'il étoit le plus perfide & le plus méchant de tous les hommes. Il employa les années

Rapin de Toiras. t. 3. page 166.

1333, 34, 35 & 36, à dépouiller du Royaume d'Ecosse, par les manœuvres les plus fourbes & les plus noires, David Brus, un enfant & qui étoit son beau-frere. En 1337, excité par Robert d'Artois qui s'étoit réfugié en Angleterre, il feignit de nouveau d'être persuadé (1) qu'il avoit eu raison

(1) Il en étoit si peu persuadé que dans sa lettre au Pape, en date du 30 de janvier 1340,

de réclamer la couronne de France, Il fit des alliances avec l'Empereur & plusieurs Princes d'Allemagne : il soudoya des troupes de tous pays , & lorsqu'il se crut en état de commencer la guerre , il écrivit au Pape qu'après la mort de Charles le Bel son oncle, la couronne de France lui étoit dévolue , comme au plus proche héritier ; qu'il en avoit été privé par un jugement injuste & précipité ; que les Ambassadeurs qu'il avoit envoyés à Paris , n'avoient pas été écoutés ; qu'en ôtant à un mineur une couronne qui lui appartenoit légitimement , les Grands du Royaume avoient agi moins en juges qu'en scélérats & en brigands , & qu'il protestoit contre tout ce qui s'étoit fait pendant sa minorité. Qu'auroit dit Guillaume le Bâtard , le Conquérant de l'Angleterre, si du fond de son tombeau il avoit pu entendre un de ses descendans traiter ainsi la Noblesse de France !

Rymer. Aſſa il dit , que si Philippe de Valois lui avoit fait les
publica , t. 2. moindres offres , il s'en seroit contenté : & revera,
Pars 4. p. 64. si nobis oblationem , etiam mediocrem , tunc
 fecisset , ad vitandum guerrarum discrimina &
 expensarum profluvia , super ea responsionem
 rationabilem fecissemus.

Il étoit de notoriété publique que les Ambassadeurs (1) d'Edouard avoient plaidé sa cause devant la Cour des Pairs , quand il envoya demander la Régence après la mort de Charles le Bel ; il le dit lui-même dans l'assemblée de son Parlement à Northampton , à la fin de fevrier 1328. Les Historiens Anglois ajoutent que la veuve de Charles le Bel n'ayant accouché que d'une fille , il donna à d'autres Ambassadeurs un plein pouvoir , en date du 16 mai 1328 , pour demander la couronne en son nom : il ne s'étoit pas pressé , puisqu'il y avoit un mois & demi que la Reine * étoit accouchée ; ces Ambassadeurs , s'ils passèrent en France , n'arriverent vraisemblablement qu'après le sacre * de Philippe de Valois ; d'ailleurs s'ils demanderent à être

Rapin de Toiras. t. 3. page 158.

Acta publica. t. 2. pars 3. page 13.

* Elle accoucha le premier d'avril.

* Il fut sacré à Rheims le 28 mai.

(1) Le Pape dans sa réponse à Edouard , après lui avoir prouvé dans tous les points que ses raisons sont fausses & que ses prétentions ne sont pas soutenables , finit par lui conseiller de quitter au plutôt le titre de Roi de France , titre qui ne pourroit que le faire passer pour un Prince très-injuste , & lui attirer à jamais & à sa postérité la haine implacable de tous les Français.

Acta publica. t. 2. pars 4. page 70.

écoutés , ils ne dûrent pas l'être ; puisque le jugement de la Cour des Pairs portoit , comme celui qui avoit été rendu à l'égard de Philippe le Long , *que si la Reine n'accouchoit que d'une fille , dès l'instant Philippe seroit reconnu Roi.*

Philippe ayant eu communication de la Lettre d'Edouard au Pape , répondit : ni moi , ni le Roi d'Angleterre ne pouvions être juges dans notre propre cause ; elle fut plaidée à la Cour des Pairs & devant tous les Barons assemblés : ils décidèrent unanimement que mon droit étoit incontestable ; jamais Edouard , même dans son Parlement , n'a fait de protestations contre cette décision ; il y a acquiescé pendant plus de neuf ans , comme tous les autres Potentats de l'Europe ; l'allégation de sa minorité est ridicule & frivole ; mais en supposant qu'elle fût admissible , son Parlement l'avoit déclaré majeur , & il gouvernoit par lui-même en 1331 , lorsqu'il m'envoya ses Lettres Patentes par lesquelles il déclaroit & faisoit serment qu'il étoit mon homme-lige , & qu'il me serviroit envers & contre tous ; cet acte a été suivi de plusieurs

autres , & nommément d'un plein pouvoir que ses Ambassadeurs m'ont présenté cette année 1337 , par lequel il les autorise à *transiger sur toutes* *Acta publica.*
sortes de demandes , procès , débats , *t. 2. pars 3.*
questions & contestations entre nos Sujets *page 190.*
& les siens , & entre lui & nous Roi
de France & son Seigneur , par rapport
à ses Terres dans le Duché d'Aquitaine
& autres dans notre Royaume , & sur
sous ajournemens pendant en notre Cour.

Croiroit-on qu'Edouard n'eut pas honte de répliquer que s'il n'avoit point fait de protestations publiques , il en avoit fait de secretes dans son Conseil privé , par lesquelles il avoit déclaré que par l'hommage qu'il alloit rendre , *Rapin de*
il ne prétendoit pas porter préjudice à ses *Toiras. t. 3.*
droits sur la couronne de France , quand *P. 159.*
même il viendrait à ratifier cet homma-
ge par ses Lettres patentes , & que ce n'é-
toit que la crainte de perdre ses terres en
France qui l'obligeoit à faire cette démar-
che. Ainsi aucune Puissance ne peut
compter sur les sermens d'un Roi d'An-
gleterre & sur les traités qu'elle fait
avec lui ; il aura toujours protesté se-
cretement , dans son Conseil privé ,
contre la paix qu'il signoit , dès qu'il
croira voir quelque avantage à recom-
mencer la guerre.

Il seroit naturel de croire qu'Edouard ayant pris la qualité de *Roi de France* , quelqu'un de nos Rois a exigé par un traité que les successeurs de ce Prince inique continueroient de la prendre , comme une note perpétuelle de sa mauvaise foi , & de la honte des Anglois chassés du Royaume , quoique secondés par tant de Villes & de Provinces mécontentes & rebelles : voici à quelle occasion il prit ce titre dont ses successeurs ont continué de se décorer , *uniquement* , disoit le satyrique Comte de Rochester, *pour se conserver le privilege (1) de guérir des écrouelles*. Les Flamands s'étoient de nouveau révoltés ; leur Comte s'étoit réfugié en France ; ils avoient pour chef Jacques Artevelle , Brasseur de biere ; Edouard & ce Brasseur avoient besoin l'un de l'autre ; ils furent bientôt amis , mais les Flamands refusoient de se déclarer contre Philippe , parce qu'ils avoient promis avec serment , par le dernier traité , de ne point porter les armes contre le Roi de Fran-

(1) Collier , écrivain Anglois , dit que ce don vient de S. Edouard le Confesseur.

ce, leur Seigneur souverain, & qu'ils s'étoient même soumis à remettre deux millions de florins à la Chambre Apostolique, s'ils contrevenoient à leur promesse.

Artevelle leur persuada qu'il étoit aisé de lever le scrupule qui les retenoit, en engageant Edouard à prendre le titre (1) de Roi de France ;

(1) Il avoit pris ce titre dans une commission adressée au Duc de Brabant, en date du 7 octobre 1337 ; mais il l'avoit aussi-tôt quitté, voyant qu'aucun Prince de l'Europe, même de ses alliés, ne vouloit le lui donner. Il paroît par une Lettre qu'il écrivit à l'Archevêque de Cantorberi, le 21 fevrier 1340, qu'il sentoît le ridicule d'avoir pris cette qualité, & qu'il craignoit que son Parlement n'approuvât pas cette usurpation : *qu'on ne soit point surpris, dit-il, que nous ayons changé notre style ordinaire & que nous nous fassions nommer Roi de France ; des raisons essentielles nous ont nécessairement obligés à cette démarche ; nous vous les exposerons, aux autres Prélats, aux Seigneurs & aux Communes dans le prochain Parlement.* Non mirantes ex hoc quod stilum nostrum consuetum mutavimus, & Regem Franciæ nos facimus nominari ; nam diversæ subsunt causæ per quas hoc facere necessario nos oportet, & quas vobis & aliis Frælatibus & Magnatibus, necnon communitatibus ejusdem regni Angliæ, ad dictum Parlamentum, plenius exponemus, &c.

Rymer. Acta publica. t. 2. pars 3. p. 192.

Ibid. pars 4. page 69.

ils s'applaudirent d'avoir choisi un chef qui avoit tant d'esprit & proposerent cet expédient au Roi d'Angleterre qui le trouva d'abord ridicule ;

P. 180 & 495. *mais son Conseil , dit Rapin de Thoiras , après y avoir bien réfléchi , approuva ce moyen de faire entrer les Flamands dans la ligue. On voit qu'Edouard , s'il avoit eu besoin des Juifs , auroit pris de même le titre de Messie. Il fit publier un Manifeste par lequel il déclaroit à tous bons Français , que pour ne pas sembler négliger les faveurs du Ciel & s'opposer à la volonté de Dieu , il s'étoit déterminé à prendre le gouvernement du Royaume de France qui lui étoit dévolu par la mort de Charles le Bel son oncle , promettant sa protection à tous ceux qui , à l'exemple des Flamands , le reconnoïtroient pour leur Souverain.*

Voilà l'époque de la jonction des fleurs de lys & des léopards ; il faut remarquer qu'Edouard se qualifioit *Roi de France , d'Angleterre & d'Irlande* , & qu'il mettoit les fleurs de lys aux 1 & 4 quartiers qui sont les plus honorables , & que tous (1) ses succeſ-

(1) La Reine Anne continua toujours de
fleurs

seurs ont continué d'écarteler de même jusqu'à Georges I, Electeur d'Hanovre : je ne fais pas si ce Prince, a son avènement au trône d'Angleterre , déclara qu'il ne demeureroit point à Paris ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est le premier qui a commencé à écarteler au I & IV parti, au I d'Angleterre ; au 2 d'Ecosse ; au II de France ; au III d'Irlande.

Plusieurs Princes d'Allemagne , le Duc de Brabant , les Comtes de Hollande , de Zélande , de Gueldre , de Hainaut , de Juliers , de Limbourg , & généralement tous les Seigneurs des Pays-Bas , amenerent des troupes à Edouard ; son argent & la qualité de Vicaire de l'Empire qu'il avoit obtenue de l'Empereur Louis de Baviere , les avoient mis dans son parti. Il commença la guerre par le siege de Cambray qu'il fut obligé de lever. Il s'avança vers S. Quentin ; le Continuateur de Nangis dit que les deux armées se trouverent vis-à-vis l'une de l'autre le vendredi 22 octobre 1339 ; que la nôtre ayant fait

porter les mêmes armes jusqu'à sa mort , quoi qu'on eût résolu, dit-on, de changer le grand sceau d'Angleterre, en 1706 , lors de l'union de ce Royaume & de celui d'Ecosse.

une marche de cinq lieues , on jugea à propos de la laisser reposer ; qu'Edouard profita de la nuit pour décamper , & se retira dans le Hainaut. Froissart (1) prétend qu'on se défia réciproquement & que l'on convint d'un jour pour se livrer bataille ; que ce jour venu , Philippe ne voulut point sortir de son camp , parce que son Conseil lui représenta que le Roi d'Angleterre , en perdant une bataille en Picardie , ne risquoit que des hommes & que d'être obligé de se retirer sous les places de Flandres , au lieu que s'il la gagnoit , il pourroit porter le fer & le feu dans le sein du Royaume. De quelque façon que la chose se soit passée , il est certain qu'Edouard entra dans le pays de ses alliés ; que la campagne fut finie en Flandres ; qu'en Gascogne , on lui avoit enlevé Bourg , Blaye & quelques autres places ; que notre flotte battit la sien-

(1) Il étoit de Valenciennes ; la Reine d'Angleterre , fille du Comte de Hainaut , & Edouard son mari , l'honoroient de leur bienveillance ; il n'en étoit pas ingrat ; son inclination pour les Anglois se manifeste en toute occasion.

ne , prit deux de ses plus gros vaisseaux & plusieurs autres moins considérables ; que l'on fit des descentes sur les côtes d'Angleterre , & qu'on pillâ Hamptoncourt , Portsmouth & l'Isle de Gernezay.

La fortune lui fut plus favorable au commencement de la campagne suivante ; notre flotte l'attendoit vis-à-vis de l'Ecluse pour l'empêcher de repasser en Flandres ; nous avions plus de vaisseaux , mais les siens étoient chargés de ses meilleures troupes ; d'ailleurs la jalousie qui régnoit entre Kieret & Bahuchet , nos deux Amiraux , les portoit à se contrarier sans cesse sur toutes les manœuvres ; Edouard gagna l'avantage du vent , & leur mit le soleil dans les yeux ; on jetta les grapins : on s'accrocha ; on se battoit comme si l'on eût été sur terre ; le carnage étoit affreux ; Kieret fut tué : Edouard eut la cuisse percée d'une fleche ; il étoit cinq heures du soir ; l'action duroit depuis huit heures du matin ; la victoire commençoit à se déclarer pour nous , lorsqu'une escadre Flamande parut , se rangea du côté d'Edouard & lui fit gagner la bataille. Il ordonna , pour insulter à Philippe , dit le Continuateur de Nangis ,

1340.

*Nangii
continuas.*

100 ESSAIS HISTORIQUES

que l'on pendît l'Amiral Bahuchet au grand mâit de son vaisseau. Faut-il donc que les Fastes d'Angleterre ne puissent étaler un triomphe qu'il ne soit en même-temps souillé par quelque action féroce !

Vainqueur sur la Mer & à la tête de cent cinquante mille hommes en Flandres, Edouard se livroit à l'espoir de la plus glorieuse campagne. Il détacha un tiers de son armée sous les ordres de Robert d'Artois, qui pénétra jusqu'à S. Omer, & ravagea la frontiere pendant près d'un mois. Eudes IV, Duc de Bourgogne, ayant enfin rassemblé des troupes, quoiqu'elles fussent bien inférieures en nombre, attaqua Robert d'Artois, le battit, lui tua neuf ou dix mille hommes, & le poursuivit jusqu'à Montcassel. Cet échec augmenta l'embarras du Monarque Anglois ; il avoit entrepris le siege de Tournay ; aucune de ses attaques n'avoit réussi : les assiégés faisoient la plus vigoureuse résistance ; notre armée campée à deux lieues de la sienne, la harceloit sans cesse, battoit tous ses détachemens & lui coupoit les vivres. Il envoya proposer à Philippe de vuidier leur querelle par un combat seul à seul, ou de

(1)
répond
dans le
T. 2. p.

cent contre cent, ou par une bataille générale : la suscription de la lettre étoit à *Philippe de Valois*, sans autre titre. Philippe lui récrivit, *on a apporté* Rymer. A2a publica. t. 2. pars 4. p. 80. à notre camp une Lettre adressée à *Philippe de Valois* ; comme elle n'est pas pour nous, nous n'y répondons point ; mais nous servons de l'occasion de votre Héraulte pour vous dire que vous êtes notre homme-lige ; qu'en nous attaquant & en soulevant les villes de Flandres contre leur Comte & contre nous leur Souverain & le vôtre, vous vous êtes rendu coupable de rébellion, de parjure & de félonie, & qu'avec l'aide de Dieu, nous espérons de vous soumettre & de vous punir. Quelques Historiens, entr'autres Daniel & Choisi, ont voulu ridiculement enjoliver cette réponse : *Philippe*, disent-ils, ajouta que dans le duel proposé, il falloit que le risque fût égal de part & d'autre, & qu'il acceptoit le défi, si Edouard (1) vouloit mettre au jeu le Royaume d'Angleterre contre le Royaume de France. Voici mes réflexions sur ce

(1) Il n'en est pas dit un seul mot dans la réponse de Philippe : elle est toute entière dans le Recueil des Actes publics d'Angleterre, T. 2. part. 4. p. 80.

*Rapin de
Toiras. t. 3.
Page 183.*

cartel d'Edouard : il n'avoit pas encore conquis un pouce de terre dans le Royaume ; il se voyoit dans le cas de lever honteusement le siege de Tournay ; les convois n'arrivoient que difficilement à son camp ; il manquoit d'argent pour payer ses troupes ; elles murmuroient ; d'ailleurs il n'ignoroit pas que quelques-uns de ses alliés, commençant à mal augurer de cette guerre, pensoient à se détacher de la Ligue, & traitoient secrètement avec Philippe : c'est dans ces circonstances qu'il envoie le défi : il savoit que ce Prince étoit trop sensé pour exposer à l'incertitude d'un duel une couronne qu'il possédoit depuis douze ans ; or quel nom donne-t-on à un homme qui envoie un cartel quand il est intimement persuadé que celui à qui il l'adresse ne peut pas être assez extravagant pour l'accepter ? Ajoutons que ce défi est de 1340 ; qu'en 1347, lorsque la malheureuse bataille de Creci, la prise presque certaine de Calais & le feu de la révolte dans plusieurs provinces, sembloient promettre à Edouard des conquêtes aisées dans le Royaume, Philippe lui fit proposer de se battre six contre six pour décider à qui

Ibid. p. 203.

le tout appartiendrait ; qu'il refusa : il étoit un fanfaron en 1340 : qu'étoit-il en 1347 ?

*Recueil des
Cartels, &c.*

Revenons à sa position devant Tournay , & voyons comment il s'en tira. Jeanne de Valois , Comtesse douairière de Hainaut , sa belle-mère & sœur de Philippe , avoit pris le voile , après la mort de son mari , dans l'Abbaye de Fontenelles ; il lui fit insinuer adroitement qu'il n'étoit point éloigné de la paix , & qu'il seroit bien glorieux pour elle de l'avoir procurée entre deux Princes qui devoient lui être si chers. La bonne Princesse sortit de son Couvent , vint d'abord au camp de son frère , passa le lendemain à celui de son gendre , & leur fit à l'un & à l'autre des représentations très-chrétiennes ; Philippe à qui l'occasion d'écraser son ennemi se présenta toujours , & qui ne fut jamais en profiter , consentit à une trêve de dix mois ; elle fut ensuite prolongée pour deux ans : l'Anglois ne manqua pas de la rompre dès que les conjonctures lui parurent favorables pour recommencer la guerre.

Jean III , Duc de Bretagne , mourut sans enfans en 1341 ; le Duché appartenoit à Jeanne de Penthievre , femme

de Charles de Blois ; Jean , Comte de Montfort , le lui disputa , & passa secrètement à Londres pour s'appuyer d'un protecteur dans son injuste prétention. Robert (1) d'Artois ne respirant toujours que haine & que vengeance , après avoir conféré avec lui , alla trouver Edouard. Enfin , lui dit-il , le moment d'arracher la couronne à Philippe est venu ; le Comte de Montfort est ici ; il peut vous livrer des ports & des villes en Bretagne ; ces ports & ces villes vous serviront de places d'armes & vous ouvriront l'entrée du Maine & de l'Anjou ; vous possédez la Guyenne & le Ponthieu qui vous ont toujours fourni de bons sol-

(1) Robert d'Artois étoit Prince du Sang & beau-frere de Philippe de Valois , à qui il avoit rendu des services signalés. Ils se brouillèrent au sujet du procès pour le Comté d'Artois. Robert se déshonora en faisant fabriquer & en produisant de faux titres ; malgré cela , sa valeur , son esprit , la figure la plus prévenante , ses malheurs intéressoient pour lui , & l'on ne pardonnoit point à Philippe de le poursuivre par-tout & de ne vouloir pas qu'il eût un asyle en aucun pays. Le Comte de Montfort étoit aussi de la Maison de France ; Philippe protégeoit Charles de Blois.

tats ; Geoffroy d'Harcourt , si puissant
 en Normandie par ses terres , ses pa-
 rens & ses amis , vous a promis de faire
 soulever cette province , dès que vous
 y paroîtrez ; l'esprit de révolte ne tar-
 dera pas à se communiquer aux autres
 parties d'un Royaume où le peuple gé-
 mit sous le poids des impôts : Philippe
 a mécontenté sa Noblesse en négligeant
 les remontrances qu'elle lui faisoit sur
 les usurpations du Clergé ; il a voulu
 ménager les Evêques , & n'a fait que
 des orgueilleux & des (1) ingrats ; le
 moindre échec peut ébranler son trône.
 Tout ce que disoit Robert d'Artois
 n'étoit malheureusement que trop vrai ;
 Edouard promit des secours au Comte
 de Montfort , qui le reconnut pour Roi
 de France , & lui rendit hommage.

Les troupes Angloises qui débar-
 querent en Bretagne , n'y cueillirent
 pas de lauriers ; quelques Seigneurs
 Bretons à la tête de leurs paysans qu'ils
 armerent , reprirent d'assaut la ville
 de Vannes dont Robert d'Artois s'étoit

(1) Robert d'Artois se trompoit ; il est vrai
 qu'ils ne voulurent pas payer de Décimes ,
 mais ils donnerent à Philippe le surnom de
 bon Catholique.

Daniel.

Le Gendre.

emparé ; la garnison Angloise fut taillée en pieces ; Robert d'Artois , dangereusement blessé , s'enfuit à Hennebont où il s'embarqua pour repasser en Angleterre : il mourut sur Mer de ses blessures.

• Proche
de Vannes.

Edouard jura de venger sa mort d'une façon terrible & dont les Bretons se souviendroient à jamais. Il descendit lui-même au Morbion * , & crut jeter l'épouvante dans le pays en s'annonçant en conquérant dont les troupes étoient assez nombreuses pour attaquer trois villes à la fois ; il assiégea Vannes , Nantes & Rennes. Le pays ne s'épouvanta point ; on n'y avoit de temps immémorial qu'une estime assez légère pour la valeur Angloise ; Edouard fut obligé de lever le siege de Rennes & de Nantes ; il espéra que du moins il réussiroit à celui de Vannes , en y rassemblant toutes ses forces ; il se trompa ; le Duc de Normandie * arriva avec cinquante mille hommes , & se campa vis-à-vis de lui : les deux armées , dit Rapin de Toiras , demurerent pendant une grande partie de l'hiver à une petite distance l'une de l'autre , mais bien retranchées ,

Larrey.

• Depuis le
Roi Jean.

Page 188.

sans qu'il parût qu'aucun des deux chefs eût envie de combattre ; Edouard n'étoit pas disposé à risquer une bataille contre une armée bien plus forte que la sienne , & le Duc de Normandie ne vouloit rien hazarder , espérant d'affamer son ennemi. Il l'auroit en effet affamé ; il l'auroit obligé de se rendre à discrétion ; notre flotte après avoir chassé la flotte Angloise du Morbion , tenoit la Mer & prenoit ou couloit à fond tous les convois qui venoient d'Angleterre ; Edouard étoit encore plus embarrassé qu'il ne l'avoit été devant Tournay ; deux Légats du S. Siege , au commencement du mois de janvier , arrivèrent au camp du Duc de Normandie , & négocièrent une treve de trois ans ; toute la Nation ne fut pas moins surprise qu'indignée à la nouvelle de cette treve ; les murmures contre le gouvernement éclatèrent de toutes parts , & le dépit & le mépris commencerent à succéder dans le cœur de la Noblesse à cette ardeur avec laquelle elle avoit jusqu'alors prodigué son sang & ses biens pour terminer cette guerre.

1343.

Philippe fit publier un Tournoi à l'occasion du mariage de son se-

1344.

cond fils ; toute la Noblesse de France & des Royaumes voisins y fut invitée selon l'usage & avec les cérémonies ordinaires : cette invitation étoit un sauf-conduit général. Au milieu de la fête il ordonna qu'on arrêtât Olivier

• Pere du
Connétable.

Froissart.
D'Argentré.

Larrey.

* de Clifson & treize autres Seigneurs Bretons ; ils furent décapités quelques jours après aux Halles à Paris. Il est certain qu'ils avoient toujours tenu & qu'ils paroissoient tenir encore le parti de Charles de Blois ; on prétend qu'ils avoient traité secrètement depuis quelques mois avec Edouard & le Comte de Montfort, & que le mari de la belle Comtesse de Salisburi, cherchant à se venger du Roi d'Angleterre, & sachant les mesures qu'il prenoit avec ces Gentilshommes & plusieurs autres de Normandie, en avertit le Roi de France & lui donna même les moyens d'intercepter quelques-unes de leurs lettres. J'avoue que Philippe en les envoyant au supplice sans leur avoir fait faire leur procès, se conduisit moins en Roi qu'en tyran ; mais ne falloit-il pas qu'Edouard fût de la mauvaise foi la plus féroce pour vouloir, par représailles, *disoit-il*, faire

couper le cou aux prisonniers Français qui étoient encore détenus en Angleterre depuis la treve , n'ayant pas achevé de payer leur rançon. Les Historiens Anglois , en avouant qu'il alloit commettre cette barbarie *Rapin de Toiras, page 194.* si Henri de Lancaſtre ne l'en eût empêché à force de remontrances & de prières , tâchent de l'excuser & font des raisonnemens auxquels il est important de répondre pour faire connoître lequel des deux Rois fut l'infracteur de la treve. Ces Historiens conviennent qu'Edouard n'auroit eu aucune raison de faire tant de bruit à l'occasion du supplice des Seigneurs Bre- *Ibid. p. 193.* tons , s'ils n'avoient été que ses parti- & 104. sans secrets ; mais , disent-ils , il marque positivement , dans ses plaintes au Pape , qu'ils étoient ses adhérens , & qu'ils avoient été enlevés en Bretagne ; or les alliés & les adhérens de part & d'autre étoient compris dans la treve ; Philippe l'avoit donc violée le premier , en faisant enlever ces Seigneurs en Bretagne , ou au milieu d'un Tournoi. Je pourrois d'abord répondre que ces Historiens conviennent qu'Edouard *Ibid. p. 456.* avoit souvent avancé des faussetés dans ses manifestes contre les Ecoſ.

110 ESSAIS HISTORIQUES

fois ; qu'il en usoit sans doute de même dans ses déclamations contre Philippe , & que d'ailleurs , dans ses plaintes au Pape , il ne dit pas si les Seigneurs Bretons étoient ses adhérens *secrets* ou *déclarés* ; mais je vais prouver qu'ils ne pouvoient pas être ses adhérens (1) *déclarés* : il est certain qu'ils suivoient le parti de Charles de Blois lors de la treve , & qu'un des articles de cette treve portoit *que les*

Larrey.

*Du Tillet. deux Rois ne pourroient traiter par pa-
Recueil des
Traités &c. roles , ou par écrit , avec les sujets l'un
de l'autre , & ne tâcheroient point de les
suborner : Edouard n'avoit donc pas
pu traiter ouvertement avec les Sei-
gneurs Bretons : en traitant secréte-
ment avec eux , & avec quelques Gen-
tilshommes Normands , il avoit donc
enfreint la treve : ses prétendues re-
présailles sur les prisonniers Fran-
çais auroient donc été autant d'as-
sassinats , & il étoit donc enfin le
plus inique de tous les hommes en*

Histoire de (1) Henri de Malestroit, un de ces Gen-
Paris , t. 1. tilshommes Bretons , étoit alors Maître des
page 597. Requêtes de l'Hôtel : pouvoit-il posséder cet
office auprès de Philippe & être en même-
tems ouvertement un des adhérens d'Edouard ?

SUR PARIS. III

envoyant déclarer la guerre à Philippe sur le prétexte qu'il avoit violé la treve par son indigne action envers les Seigneurs Bretons. *Rapin de
Toiras. t. 3.
p. 193, 194.*

Geoffroy (1) d'Harcourt , soupçon-
nant qu'on avoit découvert les per-
fides complots qu'il tramoit depuis
quelques années en Normandie , s'é-
toit réfugié à Londres ; il conseilla
au Monarque Anglois de paroître
vouloir porter tout l'effort de ses ar-
mes du côté de la Guyenne : j'ai été ,
lui dit-il , en faveur auprès de Phi-
lippe ; je dois le connoître ; il ne pré-
voit jamais & n'agit qu'au moment ;
il regarde uniquement où son enne-
mi paroît aller , & n'apperçoit point
où il pourroit venir ; menacez les
provinces voisines de la Gascogne ,
& que vos coups tombent sur la
Normandie ; elle vous offre de gros-
ses villes , la plupart démantelées ,

(1) Quand il vit sur le champ de bataille
de Creci le corps du Comte d'Harcourt son
frere & ceux de tant d'autres Seigneurs Fran-
çais ses parens & ses amis , il fut saisi de re-
mords , & quittant seul & sans rien dire l'ar-
mée victorieuse d'Edouard , il vint se jeter ,
la corde au cou , aux pieds de Philippe qui
lui pardonna.

un pays riche , abondant , tout ouvert , & où l'on n'a point vu de guerre depuis plus d'un siècle ; vous aurez chargé vos vaisseaux d'un butin immense ; vous aurez répandu la terreur jusqu'aux portes de Paris , avant que Philippe ait pu rassembler des forces assez considérables pour entreprendre de vous combattre.

* Henri de
Lancastre.

Edouard suivit ce conseil ; le Comte de Derby * qu'il envoya en Guyenne , attira toute l'attention de Philippe de ce côté par la prise de Bergerac , d'Angoulême & de quelques autres places. Le Prince Jean assembla notre armée entre Orléans & Tours ; il invitoit toute la Noblesse à le suivre ; la France , disoit-il , ne sera jamais tranquille tandis que l'Anglois y conservera des possessions ; héritier du trône , je ne saurois mieux m'annoncer aux peuples que je dois un jour gouverner , qu'en chassant enfin du Royaume un ennemi dont le fougueux orgueil entretient l'opiniâtreté. On n'auroit pu qu'applaudir aux mesures qu'il prenoit , si les circonstances avoient été différentes ; il auroit dû penser qu'il y avoit eu des révoltes dans plusieurs provinces ; que

parmi la Noblesse , ceux qui étoient véritablement affectionnés à la gloire de l'Etat , le suivroient ; mais que les mécontents resteroient dans leurs terres , & que la punition de quelques Gentilshommes , sur-tout en Normandie , avoit moins épouvanté qu'irrité leurs parens & leurs amis.

A l'approche de notre armée , le Comte de Derby se renferma dans Bordeaux ; la plupart des forteresses & des places dont il s'étoit emparé furent reprises , & l'on forma le siege d'Aiguillon. Plusieurs Chevaliers Anglois & Gascons , distingués par leur expérience & leur valeur , s'étoient jettés dans ce Château ; il étoit abondamment pourvu de toutes sortes de provisions , & son assiete au confluent de la Garonne & du Lot , le rendoit très-fort. Edouard bien persuadé que le siege en seroit long , continuoit son armement , & n'omettoit rien de tout ce qui pouvoit aider à faire croire que son objet étoit de secourir la Gascogne , ou de faire une diversion sur les côtes du Poitou. Il partit de Southampton le deux de juillet 1346 , paroissant diriger sa route vers Bordeaux ; on apprit bientôt qu'il

étoit descendu à la Hogue dans le Côtentin ; il pillâ , brûla , saccagea Valognes , S. Lo , Carentan , Harfleur , Cherbourg , Caen , passa sous les murailles de Rouen , remonta la Seine jusqu'à Poissi , envoya un Hérault pour offrir la bataille à Philippe ; *mais de même que le loup* , dit Mezeray , *après avoir fait un grand carnage dans une bergerie , entendant aboyer les mâties , ne tâche qu'à se retirer dans le bois* , il décampa bien vite & ne pensa qu'à se sauver dès que Philippe eut enfin assemblé assez de troupes pour paroître en campagne. Le plaisir que ressentent les Historiens Anglois à retracer les maux que souffrit alors la France , les engage dans un récit très-circonstancié de la course de leur fameux Edouard. Etoit-ce un Héros ? N'étoit-ce qu'un Tartare avide de carnage & de butin ? Le lecteur peut en juger ; après avoir pillé Caen , il chargea promptement , disent-ils , son plus gros vaisseau de toutes les marchandises & des richesses qu'il avoit trouvées dans cette ville & dans quelques autres , & le fit partir pour l'Angleterre ; il ne s'arrêtoit point devant les places qui pouvoient se défendre ; il conti-

nuoit sa route à travers les Villes ou-
 vertes & les Villages , les abandon-
 nant à la fureur du soldat & les ré-
 duisant en cendres ; du haut des
 Tours de Notre-Dame , on pouvoit
 voir , ajoutent-ils , l'embrasement du
 Château Royal de Poissi , de celui
 de S. Germain-en-Laye & des villa-
 ges de Ruel , de Nanterre & de Neuilli.
 Il faut remarquer que ces Historiens
 continuent toujours de dire *que c'étoit*
pour venger la mort des Gentilshommes
Bretons : quel prétexte de guerre !
 quelle vengeance !

Edouard fuyoit à grandes journées ;
 son dessein étoit de traverser la Pi-
 cardie & d'aller se mettre à couvert
 sous quelque place de Flandres ; il se
 trouva fort embarrassé sur les bords de
 la Somme ; il tenta le passage à Pé-
 quigni & à Pontderemi ; il fut vigoureu-
 sement repoussé à ces deux endroits :
heureusement on lui enseigna, dit Rapin
de Toiras, *le gué de Blanquetaque* ; l'au-
 tre bord étoit défendu par Godemar du
 Fay , à la tête de douze mille hommes ;
 dans la nécessité ou de forcer ce gué ou
 de combattre avec un grand désavantage
 Philippe qui le talonnoit de fort près ,
 Edouard fit avancer ses troupes , qui se

Acta publica.
T. 1. pars 4^a
page 203.

Page 197.

trouvant animées par la présence de leur Roi , se jetterent dans l'eau avec tant d'intrépidité qu'elles commencerent de vaincre leurs ennemis avant que d'en venir à la charge ; les Français , ajoute-t-il , après avoir fait quelques vains efforts , se virent obligés d'abandonner ce passage important.

Ce récit mérite quelques réflexions, d'autant plus qu'il est copié d'après Daniel & Choisi. Pourquoi les Anglois, animés par la présence de leur Roi , furent-ils repoussés à Péquigni & à Pontderemi où nous étions moins en force qu'à Blanquetaque ? D'ailleurs ce gué de Blanquetaque n'en étoit un que pendant deux heures, en basse marée ; on n'y pouvoit défilér au plus que quinze hommes de front ; comment Edouard put-il espérer que douze mille Français prendroient d'abord la fuite ? Pourquoi ne craignit-il point que notre armée, qui le talonnoit de près, n'arrivât & ne taillât en pieces tout ce qui n'auroit pas encore passé ? Rapin de Toiras n'a pas jugé à propos de faire ces réflexions , mais n'est-il pas honteux que nos Historiens ne les aient pas faites , & qu'ils aient négligé de rapporter que Philippe s'écria , *que depuis*

quelque temps on le trahissoit sans cesse & par-tout. Le Continuateur de Nangis, Historien contemporain, dit expressement que Godemar du Fay ne fit aucune résistance & qu'il s'enfuit à l'approche des Anglois : il étoit parent de Geoffroy d'Harcourt, & personne ne douta, même parmi les ennemis, qu'il ne se fût vendu à Edouard.

La marée commençoit à remonter quand notre avant-garde arriva à Blanquetaque ; elle y trouva plusieurs chariots, & trois ou quatre cens hommes qui n'avoient pas pu défiler ; il eût été naturel de ne voir en eux que des meurtriers & des incendiaires ; on n'y vit qu'un ennemi qui jettoit ses armes & qui demandoit la vie ; on la lui accorda. Le lendemain, 26 d'août, nous passâmes la Somme sur le Pont d'Abbeville ; la chaleur fut excessive ; il survint ensuite un orage ; il étoit trois heures après midi quand nous arrivâmes à la vue du camp d'Edouard. Il avoit pris son parti dès la veille ; ne pouvant plus espérer de nous échapper & d'éviter le combat, il avoit cherché un terrain avantageux & s'étoit posté sur une colline proche du village de * Creci ; * Bataille de Creci, une épaisse forêt qui couvroit la gau-

che & la queue de son camp, formoit ; avec les retranchemens qu'il fit faire sur la droite , une espece de croissant ; sa gendarmerie en occupoit le centre ; son infanterie & ses arbalétriers étoient en avant sur les ailes. On représenta à Philippe qu'après une marche de cinq lieues que l'ardeur du Soleil & l'orage avoient rendue très-fatigante , nos troupes devoient être lasses & harassées , qu'il falloit les laisser reposer jusqu'au lendemain , & ne pas engager précipitamment une bataille contre un ennemi frais , bien posté & à qui le désespoir & la nécessité de vaincre donneroient encore du courage. L'impé-

• Frere de
Philippe de
Valois.

Froissart.

tueux Comte * d'Alençon fronda cet avis avec mépris ; on ordonna l'attaque ; douze mille Archers Génois formoient notre premiere ligne : on prétend qu'ayant négligé pendant la marche de couvrir les cordes de leurs arbalètes, elles étoient si mouillées qu'ils ne purent s'en servir , & que meurtris & déconfits par les fleches que les Archers Anglois leur tiroient si vivement que ce sembloit neige , ils lâcherent le pied , & se renverserent sur notre seconde ligne. Il n'y avoit qu'à s'ouvrir pour les laisser passer ; mais les mouvements n'é-

toient pas faciles sur un terrain très-étroit , & où tous ces Seigneurs , * Rois , ^{* Le Roi de Bohême & son fils , Roi des Romains.} Comtes , Ducs & Barons Français , avec leurs bannières , ne venoient mie ensemble , mais en confusion & désordre , l'un devant , & l'autre derriere. Philippe crut sans doute qu'il y avoit de la trahison de la part des Génois : or tôt , s'écria-t-il , tuez cette ribaudaille qui nous empêche la voye. Le Comte d'Alençon , en voulant leur passer sur le ventre , déranger sa ligne & fut tué en faisant de vains efforts pour la rétablir : le Prince de Galles avoit profité du moment , & il ne lui avoit pas été difficile d'achever de la rompre. Dans l'instant que Philippe s'avançoit pour la soutenir , six pieces de canon qu'Edouard avoit placées au haut de la colline , commencerent à tirer : ces foudres dont les Anglois , dit Rapin de Toiras , se servoient pour la premiere fois , & dont l'usage étoit inconnu en France , firent ^{Page 108.} une si grande exécution parmi les troupes Françaises , & leur inspirerent tant de frayeur qu'on attribue en partie le succès de cette journée à la surprise qu'elles causerent. Les Comtes de Nortampton & d'Arondel qui commandoient la seconde ligne des ennemis , voyant que

nous enfoncions la gauche de leur première ligne, & que nous commencions à la poursuivre avec impétuosité, firent un mouvement que la nuit favorisoit & qui les mit en état de nous prendre en flanc. Philippe, mauvais Général, se battoit en soldat ; il reçut deux blessures, l'une à la gorge & l'autre à la cuisse ; son cheval fut tué sous lui ; on entendit crier *sauvez le Roi* ; ces cris, des ordres confus ou mal donnés, la flamme & le bruit du canon que les ténèbres rendoient encore plus terribles à des imaginations qui n'y étoient pas préparées, tout aidait au carnage ; chacun fuyoit, croyant que les autres fuyoient : Philippe fut emmené malgré lui hors du champ de bataille par le Comte de Hainaut ; il vouloit s'y faire tuer.

Tant d'horreurs commises par les Anglois dans le sein du Royaume, lui avoient inspiré une ardeur de vengeance qui l'aveugla ; les fautes qu'il fit dans cette journée sont inconcevables ; il pouvoit resserrer Edouard dans son camp, l'affamer, & l'obliger de se rendre à discrétion au bout de quelques jours ; il voulut une victoire sanglante ; elle lui échappa par son imprudence ;

dence ; il fit attaquer par des troupes fatiguées un ennemi bien retranché , bien persuadé qu'il ne méritoit aucun quartier , & qu'il ne pouvoit éviter la mort & sauver son butin qu'en se défendant courageusement. Le Prince Jean avoit emmené l'élite de nos forces en Guyenne ; l'armée qui combattit à Creci , rassemblée à la hâte , étoit nombreuse en hommes & foible en soldats ; nous avions à notre tête trois (1) Rois , beaucoup de Princes & de Seigneurs ; & pas un Général ; d'ailleurs le seul endroit par où l'on pouvoit aller aux Anglois n'offroit qu'un terrain très-étroit , & qu'il étoit aisé de disputer sur un front de peu d'étendue ; ainsi la supériorité (2) du nombre nous devenoit inutile.

(1) Philippe, Jean Roi de Bohême, & Charles, son fils, Roi des Romains : Philippe & Charles furent blessés ; le Roi de Bohême âgé de quatre-vingt ans & aveugle, ayant fait attacher la bride de son cheval à celle des chevaux de deux de ses Chevaliers, se fit conduire dans la mêlée où combattant moult vigoureusement, il fut tué & aussi ses Chevaliers : on trouva le lendemain leurs corps auprès de celui de leur Roi, & leurs chevaux encore attachés ensemble.

(2) On prétend que notre armée étoit de

Froissart rapporte qu'un Officier vint dire à Edouard que le Prince de Galles étoit très-pressé par les nôtres, & qu'il avoit besoin de secours ; qu'Edouard demanda s'il étoit pris ou blessé ; que cet Officier ayant répondu que non, il repliqua, *or retournez vers lui & vers ceux qui vous ont envoyé, & dites leur qu'ils ne m'envoient désormais querir ni requerre pour aventure qui leur advienne, tant que mon fils sera en vie, & que je leur mande de laisser gagner à l'enfant (1) ses éperons. Je veux, si Dieu l'a ordonné, que la journée soit sienne, & que l'honneur lui en demeure, & à ceux à qui je l'ai baillé en garde.*

Rapin de
Toiras. T. 3.
page 489.

* Un des
Panégyristes
d'Edouard.

Les Historiens Anglois disent que si leur armée avoit eu du pire, tout auroit été perdu sans ressource, parce que Philippe avoit résolu de la faire passer sans miséricorde au fil de l'épée ; * Barnes, ajoutent-ils, profite judicieusement de cette circonstance pour justifier la con-

plus de quatre-vingt mille hommes, & qu'Edouard n'en avoit que quarante mille.

(1) C'est-à-dire, mériter d'être fait Chevalier ; on faisoit des Chevaliers avant & après les batailles. Le Prince de Galles n'avoit que seize ans.

duite d'Edouard, qui se tint à l'écart pendant toute l'action. Plaçons-nous dans ces temps-là; considérons que les Rois s'envoyoient des cartels; qu'Edouard en avoit envoyé à Philippe, & que son propos ordinaire étoit qu'il ne sou-
haitoit rien tant que de le combattre seul
à seul, ou de le rencontrer dans la mêlée;
 peut-être trouverons-nous que Philippe, chargeant à la tête de ses troupes, blessé, & ayant eu deux chevaux tués sous lui, avoit aussi bonne grace, même dans son malheur, que le Monarque Anglois sur le haut d'une colline, éloigné du danger, se reposant du succès de ses armes sur la surprise que nous causeroit son canon, (1) & n'arrivant sur le champ de bataille que pour recevoir les compliments sur la victoire.

*Rapin de
Toiras, page
199.*

(1) En 1330, un Religieux Augustin, grand Alchimiste, ayant dans son mortier une mixtion de souphre & de salpêtre, il y tomba par hazard une étincelle de feu qui l'alluma & emporta subitement toute la matiere: chose qui lui causant une grande admiration, il en chercha la raison qu'il trouva naturelle, comme provenant de la chaude & seche qualité du souphre, & de la froide humidité du salpêtre: à quoi ajoutant quelque peu de charbon pilé propre à s'enflammer, il produisit cette invention si

On a vu qu'en descendant à la Ho-
gue, il n'avoit pour objet que de fai-
re une course, d'emporter du butin, &
de saccager le pays ; sa victoire lui fit
naître l'idée d'une conquête. Il confi-
déra que Calais, sur la côte la plus
voisine de l'Angleterre, lui assureroit
à l'avenir, s'il pouvoit s'en rendre mai-
tre, une entrée prompte & facile dans
le cœur de la France ; il l'assiégea le
8 de septembre. Ses premières atta-
ques furent repoussées avec tant de
courage, & l'on fit de si vigoureuses
sorties qu'il perdit bientôt l'espérance
de réduire cette Place par la force,
malgré le secours de trente mille Al-
lemands & Flamands que venoient de
lui amener le Marquis de Juliers & le
Comte de Namur. Il prit le parti de

1346.

*dommageable aux hommes : puis voyant cet effet
du feu si véhément qu'enfermé il se délivre avec vio-
lence, il en fit l'épreuve dans un petit tuyau char-
gé de sa poudre, & communiqua ensuite son secret.
Traité de l'artillerie par Diego Velasco.*

En 1338 on commença de se servir de deux
ou trois canons à l'attaque de quelques Châ-
teaux* : c'étoit uniquement pour détruire les
donjons. Les Chevaliers Français auroient regardé
comme une lâcheté de s'en servir contre des hommes à
découvert & rangés devant eux en bataille.

* De celui
de Puyguil-
laume en Au-
vergne.

faire autour de son camp des lignes de contrevallation & de circonvallation , avec des redoutes & des Places d'armes de distance en distance ; sa flotte bloqua le port , & il ne pensa plus qu'à attendre patiemment que la disette de vivres obligeât le Gouverneur à capituler.

Quelques jours après la bataille de Creci , Philippe avoit écrit au Prince Jean d'abandonner le siege d'Aiguillon , & de venir le joindre avec son armée ; le Comte de Derby se vit donc le maître de la campagne en Guyenne ; il ravagea la Saintonge , l'Angoumois , le Poitou , prit Xaintes , Poitiers , Niort & Saint Jean d'Angeli. Les villes de Flandres continuoient dans leur révolte , & fournissoient des soldats à Edouard. Plusieurs Gentilshommes en Bretagne , parents ou amis de ceux qui avoient été décapités à Paris , s'étoient jettés dans le parti du Comte de Montfort , & par conséquent dans celui des Anglois. Charles de Blois fut vaincu & fait prisonnier à la bataille de la Rochederien. Il ne se passoit point de semaines que l'on n'apprit la nouvelle de quelque sédition dans les autres provinces : le Français , toujours prêt

à sacrifier ses biens pour la gloire de l'Etat , ne commence à se mutiner contre les impôts que lorsqu'il est le plus nécessaire d'en lever ; les mauvais succès lui en rendent le poids insupportable. Tandis que nos meilleurs Officiers se découragoient , il sembloit que le Ciel se plaisoit à produire contre nous des héroïnes. La Reine d'Angleterre se mit à la tête d'un corps de troupes , & battit le Roi d'Ecosse notre allié. On vit plus d'une fois la Comtesse de Montfort se présenter sur la breche , ranimer ses soldats , repousser les assiégeans , & leur faire trouver la mort dans ces mêmes fossés qu'ils venoient de franchir. La veuve de Clifson , une des plus belles femmes de l'Europe , vendit ses pierreries , engagea ses terres , acheta des vaisseaux , courut la mer , alloit à l'abordage le sabre à la main , & vengeoit la mort de son mari sur tous les Navires français qu'elle rencontroit.

La fidélité des habitans de Calais luttoit contre toutes les horreurs de la plus affreuse famine ; ils étoient bloqués depuis plus de neuf mois ; notre armée s'approcha pour les secourir. On examina de tous côtés les retranchemens

d'Edouard ; ils étoient inattaquables. C'est alors que Philippe lui envoya différens cartels ; son unique réponse fut toujours , *qu'il étoit là pour prendre Calais , & non pas pour * se battre.* Cette prudence ne me feroit point suspecte , s'il n'étoit pas vrai que l'homme cruel est rarement * brave. Philippe décampa au bout de six semaines , voyant qu'il ne pouvoit attirer son ennemi à aucune sorte de combat , & qu'il étoit absolument impossible de le forcer dans ses lignes. Les assiégés n'ayant plus aucune espérance de secours , demanderent à capituler. C'étoient certainement de braves gens , & dont la résistance & la fidélité devoient être admirées & respectées de tout homme généreux. Edouard déclara qu'il ne les recevrait à aucune composition , & qu'il vouloit être le maître de leurs vies. Son intention étoit d'en faire pendre un grand nombre , & de faire passer les autres au fil de l'épée : son caractère étoit trop connu pour qu'on pût en douter. Deux Légats du Saint Siege , auxquels se joignit Gautier de Mauny , lui représenterent qu'il se rendroit odieux à toute l'Europe : que les Français seroient en droit d'user à l'avenir de représailles sur

Rapin de Toiras.

* Voyez les pages 100 & 102 de ce troisième Volume

* On verra bientôt qu'il refusa encore le défi que lui fit le Roi Jean de se battre tous les deux corps à corps en champ-clos.

tous les prisonniers qu'ils feroient ; que s'il étoit incapable de pitié pour un ennemi suppliant , il devoit du moins avoir de la considération pour ceux qui le servoient , & ne pas les exposer à périr peut-être un jour sous la main d'un bourreau. Il fut long-tems inflexible ; enfin il consentit à recevoir la garnison prisonniere de guerre , & à promettre la vie aux habitans , à condition qu'ils sortiroient de la Ville sans emporter aucun de leurs effets , & qu'ils choisiroient préalablement fix de leurs Bourgeois , & les lui livreroient pour être pendus : on voit qu'il ne pouvoit les traiter avec plus d'inhumanité , à moins que de les faire tous égorger , & que c'étoit donc son premier dessein. Lorsque le Gouverneur eut assemblé la Ville & qu'il eut annoncé ces barbares conditions , le cri général fut qu'il falloit périr les armes à la main plutôt que de les accepter. Eustache de S. Pierre , un des plus riches & des plus notables Bourgeois , demanda qu'on l'écoutât : s'il nous étoit possible , dit-il , de combattre notre ennemi , il n'oseroit pas se montrer si cruel ; de larges retranchemens nous en séparent ; avant que nous pussions les avoir franchis , ses

Soldats , à couvert dans les forts qu'ils ont élevés , nous auroient percés de leurs fleches ; nous tomberions écrasés par ces foudres inconnues dont il a la lâcheté de se servir : le Francais n'a-t-il donc que de la valeur ? Une ame tendre , généreuse , compatissante , le distingua toujours ; après que nous aurions tenté de vains efforts , que deviendroient nos femmes & nos enfants ? Voulons-nous les abandonner à la fureur d'Edouard ? Il demande six victimes , je m'offre pour être la première : est-il une mort plus digne de nous que celle qui sauvera la vie à nos parens , à nos amis , à nos compatriotes ? A peine eut-il achevé de parler que cinq autres s'offrirent avec la magnanimité la plus empressée. Ils se présentèrent devant Edouard dans une contenance ferme & modeste ; l'Anglois les regarda , l'Anglois fit signe aux bourreaux de les saisir : il repoussa trois fois la Reine son épouse qui se jettoit à ses genoux pour demander leur grace ; enfin elle l'obtint.

La prise de Calais fut suivie d'une treve ; un fléau plus terrible que celui de la guerre , en suspendit les calamités ; les Historiens rapportent que dans

le Royaume de Catay en Asie, on vit pendant quelques heures dans le ciel un globe de différentes couleurs; qu'en tombant sur la terre, il s'ouvrit & répandit une puanteur dont la malignité sema dans l'instant la mort dans tout le pays; que cette vapeur en remontant & se condensant dans l'air, retomboit en insectes venimeux, & que l'horrible peste dont elle renfermoit le germe, après avoir ravagé l'Asie & l'Afrique, dépeupla l'Europe des deux tiers de ses habitans, en moins de dix-huit mois. Ce fléau avoit été précédé par d'affreux tremblemens de terre qui se firent sentir du Midi jusqu'au Septentrion, engloutissant des villes entieres dans les abymes qu'ils entr'ouvroient.

Philippe de Valois ne vit pas l'expiration de la treve: il mourut à Nogent-le-Roi le 22 août 1350, âgé de cinquante-sept ans; il venoit de se remarier à une jeune Princesse d'une rare beauté: on prétend que les transports de sa nouvelle passion creuserent son tombeau dans les bras de l'hymen.

Jean II, son fils, lui succéda; la treve entre les deux couronnes fut prolongée à diverses reprises jusqu'en

1355 ; la peste & la famine n'avoient pas plus épargné l'Angleterre que la France. Pendant cette treve , l'ancien esprit de Chevalerie se renouvella ; on n'entendoit parler que de défis & de combats particuliers où les Anglois , de l'aveu de tous leurs Historiens , étoient rarement heureux. Un des plus célèbres fut celui de trente des leurs , contre trente Bretons ; on se rendit de part & d'autre sur le lieu de l'assignation , près d'un gros arbre entre Ploërmel & Josselin ; il y avoit un mois que les paroles étoient données & qu'on avoit pris jour ; les Anglois commencerent à réfléchir qu'un pareil combat ne devoit pas se donner sans la permission des deux Rois , & proposerent de différer jusqu'à ce qu'on l'eût obtenue ; les Bretons trouverent que la réflexion venoit un peu tard , & les assurèrent qu'il ne seroit pas dit qu'ils étoient venus sur le champ de bataille *sans mener des mains & savoir qui avoit la plus belle amie* ; on se battit donc , & le succès du combat décida que les amies des Bretons étoient les plus belles ; plus de la moitié des Anglois furent tués , les autres s'enfuirent lâche-

ment , ou demandèrent la vie. Ces petits combats produisoient un bien ; ils réveilloient dans l'ame du Français l'estime pour lui-même , pour sa nation , & l'idée de supériorité sur ses ennemis ; ils l'animoient à réparer des pertes qu'il n'avoit essuyées que par la trahison , ou l'imprudence de ses Généraux. On traitoit toujours de la paix à Avignon : le Pape en étoit le médiateur ; il paroît qu'Edouard ne s'aveugloit point sur ses succès : en effet il eût été difficile qu'il pût se diffimuler qu'au siege de Tournay , qu'à celui de Vannes , & qu'ensuite à Creci , nous avions été les maîtres de l'affamer dans son camp & de l'obliger de se rendre à discrétion : on voit dans les actes publics d'Angleterre qu'il donne plein pouvoir à ses Ambassadeurs de (1) renoncer pour lui , & pour les siens , à tous ses droits sur le Royaume de France : il y avoit bien de la honte à renoncer à une si belle couronne , s'il croyoit y avoir quelque droit , mais il ne

Acta publica.
T. 3. pars 1.
P. 94. & 100.

(1) *Necnon renunciandi omni juri quod habemus in & ad regnum sive coronam Franciæ.*

l'avoit jamais cru : il avoit donc entrepris une guerre injuste , & qui d'ailleurs devoit le rendre exécration à toute l'Europe par la façon barbare dont il l'avoit faite. Les Historiens Anglois disent *que le Roi Jean , après lui avoir offert la Guyenne & les Comtés d'Artois & de Guisnes pour les posséder en toute souveraineté , rompit brusquement la négociation & précipita son peuple dans de nouveaux malheurs.* Il n'y a aucune preuve de cette offre dans les actes publics d'Angleterre ; elle est faussement imaginée ; le Roi Jean consentoit , il est vrai , de laisser la Guyenne à Edouard & de lui céder de plus les Comtés d'Artois & de Guisnes , mais toujours à condition de l'hommage-lige envers la France , hommage qu'Edouard lui-même avoit rendu pendant neuf ans , & qu'avoient fait tous les Rois ses prédécesseurs pour leurs possessions dans le Royaume : à l'égard des nouveaux malheurs que nous éprouvâmes , on va voir que la valeur des Anglois eut bien peu de part aux avantages qu'ils remportèrent , & qu'ils ne les dûrent qu'aux troubles qu'excitèrent parmi nous Charles le Mauvais , Roi

*Rapin de
Toiras, t. 3.
page 210.*

de Navarre. Il étoit fils de Philippe Comte d'Evreux , Prince du Sang , & de Jeanne fille unique de Louis Hutin ; il sortoit donc des deux côtés de la Maison de France ; jamais il n'exista un plus méchant homme ; quelques mois après avoir épousé la fille du Roi Jean , il tenta de le faire assassiner ; il fit poignarder le Connétable de France dans son lit ; son ame noire, inquiète & turbulente n'entantoit que des projets de désordre & de bouleversement ; une carrière brillante ne l'auroit point flatté ; il ne se plaisoit que dans les détours ténébreux de la perfidie & des conspirations ; d'autant plus propre à fomenter des révoltes , qu'il étoit affable , caressant , libéral , & qu'à beaucoup de valeur & d'esprit & à la figure la plus aimable , il joignoit une éloquence à laquelle il étoit presque impossible de résister. Il possédoit en apanage , ou en échange de successions , plusieurs villes en Normandie ; il y demouroit plus souvent que dans son Royaume ; il les avoit fait fortifier sous différens prétextes , & y avoit mis des garnisons Navarroises ; c'étoit de-là qu'il montrait sans cesse un éten-

dard aux mécontents , tandis qu'il faisoit insinuer dans le peuple , dont il étoit aimé malgré ses crimes , qu'étant le fils de la fille unique de Louis Hutin , la Couronne lui appartenoit : il n'est pas douteux que si les femmes avoient pu y donner quelque droit , il auroit eu plus de raison d'y prétendre qu'Edouard ; leur intelligence secrète qu'on soupçonnoit depuis quelques temps , faisoit craindre qu'ils ne voulussent s'accorder & s'unir pour tâcher de dépouiller l'héritier légitime & partager entr'eux le Royaume. Telle étoit la crise où nous nous trouvions ; Edouard dont elle favorisoit les espérances , rompit la treve , descendit à Calais , ravagea l'Artois & s'avança jusqu'à Hedin ; le Roi Jean ayant rassemblé des troupes , lui envoya offrir la bataille , ou le duel *corps à corps* en champ-clos ; il n'accepta ni l'un ni l'autre : *c'est ce que les Historiens Français assurent*, dit Rapin de Toiras ; *mais les Anglois au contraire prétendent que ce fut Edouard qui fit le défi , & que le Roi le refusa.* Voilà encore un trait de la mauvaise foi continuelle de cet Historien ; Froissart , Auteur contem-

porain , étoit & devoit être très-attaché au Monarque Anglois ; il dit positivement qu'il refusa le défi & qu'il se retira bien vite à Calais d'où il repassa en Angleterre.

Les États-Généraux accorderent un subside pour augmenter notre armée de trente mille hommes ; le Roi de Navarre , par les émissaires qu'il avoit dans toutes les villes , tâcha de révolter le peuple contre cet impôt & d'en empêcher la levée ; le Roi Jean , informé qu'il étoit à Rouen peu accompagné , s'y rendit secrètement , le surprit à table , l'arrêta , fit couper le cou en sa présence à quatre de ses plus zélés partisans , l'emmena à Paris & l'enferma dans la grosse tour du Louvre. A la nouvelle de la détention de son frère , Philippe de Navarre qui possédoit aussi des terres considérables en Normandie , rassembla ses amis , souleva une partie de cette province , envoya à Londres , fit un traité avec Edouard , le reconnut pour légitime Roi de France , & ne tarda pas à voir arriver à son secours le Duc de Lancastre , avec six mille Anglois. Ils entrèrent dans le Perche , pri-

rent Verneuil & saccagerent le plat pays ; mais à l'approche de notre armée , ils se retirèrent vers la forêt de l'Aigle , dans des bois & des marécages où il n'étoit pas possible de les forcer ; le Roi Jean laissa quelques troupes pour les contenir , & marcha contre le Prince de Galles qui s'étoit avancé jusques dans le Berri , & qui commença à fuir à grandes journées ; on le suivit de même & de façon que toute retraite lui étant coupée , il prit le parti de se retrancher à Maupertuis , à deux lieues de Poitiers , sur un terrain inégal , embarrassé de vignes , de haies , de buissons , & par conséquent de l'abord le plus difficile à la Gendarmerie qui faisoit alors toute la force des armées ; mais s'il pouvoit s'y défendre avec ses douze mille hommes contre cinquante mille , sa perte n'en étoit pas moins inévitable par le défaut de vivres ; il offrit donc de payer tout le dommage qu'il avoit fait dans sa course , de délivrer tous les prisonniers , & de ne point porter les armes contre la France , ni lui ni les siens , pendant sept ans ; il étoit naturel de rejeter ces offres

Bataille de
Poitiers.

& d'exiger qu'il se rendît prisonnier avec toute son armée ; mais il y avoit de la folie à vouloir le forcer dans un poste bien retranché , & lorsqu'on pouvoit l'obliger , en l'afamant , à se soumettre dans trois jours à toutes les conditions qu'on voudroit lui imposer ; c'est ce qu'en vain on représenta au Roi Jean ; sa malheureuse destinée l'entraîna , il traita ces sages remontrances de conseils timides , ajoutant avec tout le dédain d'une fastueuse & ridicule bravoure , qu'il étoit honteux de vouloir vaincre sans combattre. Il fit mettre pied à terre à toute la Gendarmerie , excepté à trois cens hommes choisis qui devoient commencer l'attaque ; il falloit pour arriver à l'ennemi , qu'ils montassent un défilé où ils ne pouvoient entrer que quatre de front ; ce défilé étoit bordé de haies vives très-épaisses & derrière lesquelles étoient postés mille archers qui les accablèrent d'une grêle de fleches tirées de près ; ceux qui ne furent point tués , blessés ou démontés , & qui purent arriver jusqu'au bout du défilé , furent aisément culbutés & mirent le désordre dans

notre Gendarmerie qui devoit les soutenir , mais qui étant à pied avec ses armures pesantes , ne put pas se rallier assez vite pour résister au choc de la Gendarmerie Angloise qui les poursuivoit ; le Prince de Galles voyant ce commencement de déroute dans notre avant-garde , fit promptement couler le long de la colline six cents Gendarmes qui tomberent par derriere , sans avoir été apperçus , sur le corps que commandoit le Dauphin ; l'alarme qu'ils y jetterent , se communiqua bientôt au reste de l'armée ; le murmure y devint général ; on n'y répondoit plus à la voix des chefs que par des reproches : ont-ils voulu , disoit-on , en nous mettant à pied , nous livrer à l'ennemi ? Les uns fuyoient , les autres alloient reprendre leurs chevaux & revenoient combattre , mais avec si peu d'ordre que tous leurs efforts ne servoient qu'à prouver que le courage seul & la supériorité du nombre ne décident pas du gain d'une bataille ; le Roi Jean reçut deux blessures au visage , eut son cheval tué sous lui , & fut fait prisonnier.

Les Historiens Anglois égalent cet-

te victoire à la plus glorieuse qu'ayent jamais remporté les Romains ; ils comparent le Prince de Galles à Scipion & à César ; c'est au lecteur à juger si ce Prince mérite ces éloges : il part de Bordeaux pour faire , à l'exemple de son pere , une course de Tartare ; Rapin de Toiras convient qu'on ne s'attendoit pas à cette interruption soudaine ; il pille , brûle , saccage un pays ouvert & dégarni de troupes ; dès qu'il apprend qu'on marche à lui , il s'enfuit ; sa retraite est coupée ; il se retranche dans un poste avantageux ; il est prêt à se soumettre à des conditions honteuses ; il offre de ne point porter les armes contre la France pendant sept ans & de rendre tout le butin qu'il a fait ; il est perdu si nous ne cherchons point à combattre ; l'esprit de vertige semble saisir le Roi Jean ; il veut absolument attaquer & dispose son attaque de la façon la plus mal conçue : nous sommes battus. D'ailleurs quel honneur singulier les Anglois prétendent-ils tirer de cette victoire , lorsqu'ils sont obligés d'avouer que dans l'armée du Prince de Galles , composée de douze mille hom-

Froissart.

Larrey.

Rapin de Toiras.

mes, il n'y en avoit au plus que trois mille de leur nation & neuf mille Gascons ?

On avoit conduit le Roi Jean à Bordeaux ; Edouard vouloit l'avoir à Londres ; les Gascons s'y opposoient : nous avons eu la gloire de le vaincre , disoient-ils , il doit rester parmi nous. Leurs esprits s'échauffoient ; il y avoit à craindre qu'ils n'entreprissent de le mettre en liberté , & qu'ils n'écrivissent secrètement au Comte d'Armagnac , qui commandoit dans le Languedoc , de s'approcher pour les seconder : c'est ce qui déterminâ le Prince de Galles à se rendre aux sollicitations du Pape , & à consentir à une treve de deux ans ; elle lioit la France , elle lioit le Roi Jean ; il n'étoit plus permis , tandis qu'elle dureroit , de former aucune entreprise pour le délivrer : on voit *Acta publica* dans les actes publics d'Angleterre que *t. 3. pars 1.* cette treve fut signée à Bordeaux le *page 133.* 24 mars 1357 , & qu'au commencement d'avril le Prince de Galles s'embarqua avec son prisonnier , après avoir apaisé les Gascons en donnant aux uns de l'argent , & en faisant aux autres de magnifiques promesses. *A son entrée*

142 ESSAIS HISTORIQUES

dans Londres , dit Rapin de Toiras , il étoit sur une petite haquenée noire , marchant à côté du Roi Jean qui montoit un beau cheval blanc superbement harnaché : il y avoit bien de l'orgueil dans cette modestie du vainqueur ; il y avoit bien de la cruauté à exposer un Roi malheureux à la vue d'une populace.

Jamais l'union & la concorde n'avoient été si nécessaires qu'après la funeste bataille de Poitiers ; jamais les esprits ne furent si divisés ; jamais il n'y eut dans l'État tant de confusion , de trouble & de désordre ; Charles le Mauvais s'échappe de sa prison & secoue le flambeau de la guerre civile ; Paris se révolte ; le Dauphin y court risque de la vie ; son autorité est méconnue ; la plupart des grandes villes , à l'exemple de la Capitale , se livrent à l'esprit d'indépendance ; le bourgeois tranche du républicain ; l'Écclésiastique imagine des confréries pour associer les factieux ; les payfans réduits au désespoir par toutes les violences que la Noblesse exerce avec impunité dans les campagnes , s'assemblent par milliers pour l'assommer

(1) & la détruire ; le perfide Edouard viole les conventions de la treve , fournit des troupes à Charles *le Mauvais* , afin que la France , après s'être elle-même déchirée , après s'être couverte de nouvelles plaies , ne soit plus en état de lui opposer que des efforts languissants , lorsqu'il recommencera la guerre. Tel est le tableau de la Monarchie Française pendant les années 1357 & 1358 ; elle étoit expirante ; il se fit tout-à-coup une heureuse révolution dans les esprits à la nouvelle d'un Traité par lequel le Roi Jean , pour obtenir la paix & sa liberté, donnoit à l'Anglois quatre millions d'écus d'or & lui cédoit en toute souveraineté la Guyenne , la Saintonge , le Limousin , le Perigord , le Rouargue , le Querci , l'Angoumois , le Poitou , le pays d'Aunis , la Touraine , l'Anjou , le Maine , la Normandie , le Boulonnois , le Ponthieu , les Comtés de Montreuil , de

(1) Ils ne violaient , disent-ils , les filles & les femmes de la Noblesse , qu'afin qu'il n'y eût plus de Nobles ; & les Moines mendiants de leur parti , vu l'intention , leur en donnoient l'absolution.

Guînes , la ville de Calais , & la mouvance de la Bretagne.

On refusa unanimement d'acquiescer à une paix si honteuse ; l'honneur & l'amour du nom Français se réveillèrent dans le cœur de la nation ; Charles *le Mauvais* lui même sembla se dépouiller de son caractère factieux & turbulent , il se reconcilia avec le Dauphin ; le feu de la discorde s'éteignit , les divisions cessèrent ; l'esprit de parti , qui n'avoit que trop régné dans l'assemblée des États-Généraux , disparut , & les Députés des trois Ordres , après avoir délibéré sur les mesures qu'il falloit prendre pour soutenir la guerre ; accorderent au Dauphin des subsides considérables , mais qu'il étoit presque impossible de lever dans un État que ses dissensions n'avoient pas moins épuisé d'hommes & d'argent , que les incursions de l'Anglois.

Les prospérités d'Edouard l'avoient énorgueilli au point qu'il fut très-indigné de ce que la France refusoit de souscrire aux conditions qu'il avoit imposées au Roi Jean ; il jura de la réduire à le reconnoître pour maître ; il renouvella ses alliances avec les Princes

Princes de la basse Allemagne & avec les villes de Flandres , y leva des troupes , & se vit bientôt à la tête d'une armée de cent mille hommes , composée d'Allemands , de Flamands , d'Anglois & de Gascons. Il partit de Calais au mois de novembre 1359 , pilla l'Artois & la Picardie , entra en Champagne & s'arrêta devant Rheims ; son intention étoit de s'y faire sacrer ; mais cette ville , quoiqu'assez mal fortifiée , se défendit avec tant de courage qu'il fut obligé d'en lever le siege ; il se consola en rançonnant la Bourgogne & le Nivernois , en saccageant la Brie & la Champagne , & en se donnant le barbare plaisir de brûler les environs de Paris. Il continuoit les mêmes ravages dans la Beauce , lorsqu'un jour , disent les Historiens , le ciel se couvre tout à coup de nuages épais ; en moins d'un quart d'heure tout son camp est inondé ; tentes , bagages , munitions , tout est entraîné par les torrens ; une grêle d'une grosseur prodigieuse tue (1) les hommes &

Larreg.

(1) Il y eut mille hommes tués & six mille chevaux , disent les Historiens Anglois.

les chevaux ; les arbres que les vents déracinent , les éclairs & la foudre , achevent d'imprimer la terreur dans l'ame la plus intrépide ; le soldat crie que c'est Dieu qui veut venger la France ; Edouard en paroît persuadé ; il se tourne vers l'Eglise de Chartres dont on appercevoit les clochers , & fait vœu , s'il échappe à ce danger , de consentir à la paix ; dans l'instant , ajoutent les Historiens , l'orage cesse , le soleil paroît & le ciel devient serein.

Il faut observer que le Dauphin n'étant pas assez fort pour tenir la campagne , en avoit retiré , autant qu'il avoit pu , tous les grains & les fourages ; qu'il les avoit fait transporter dans les Villes & les Châteaux qui pouvoient résister , & où il avoit jetté une partie de ses forces , tandis que l'autre , en petits corps séparés , voltigeant autour de l'ennemi , harcelloit sans cesse son arriere - garde ; qu'Edouard s'étoit opiniâtré au siege de Rheims pendant sept semaines ; qu'il y avoit perdu beaucoup de monde ; qu'ensuite la difficulté de trouver des vires & la fatigue des marches & des

contremarches pendant un hiver très-pluvieux , avoient causé des maladies dans ses troupes ; qu'elles étoient diminuées de moitié & dépérissoient tous les jours ; qu'il avoit pillé , brûlé , saccagé le plat pays & n'avoit fait aucune conquête ; que l'on peut donc présumer que le vœu qu'il fit de donner la paix à la France , n'étoit qu'un trait d'ostentation & d'hypocrisie pour couvrir la honte de n'avoir pu rien exécuter de considérable avec une armée si nombreuse ; & qu'enfin il n'auroit pas été en état d'imposer des conditions aussi dures que le furent celles du Traité de Bretigni , si Charles *le Mauvais* , toujours le même , toujours traître à la patrie & au sang dont il sortoit , n'avoit pas rompu de nouveau avec le Dauphin , & allumé le feu de la guerre civile en Normandie.

On a vu que par le Traité auquel les Etats Généraux refuserent d'acquiescer , le Roi Jean promettoit pour sa rançon quatre millions d'écus d'or , & cédoit , en toute souveraineté , la Guyenne , la Gascogne , la Saintonge , le Limousin , le Périgord , le Rouargue , le Querci , l'Angoumois , le Poitou , le pays d'Aulnis , la Tourraine , l'Anjou ,

*Rapin de
Toiras , t. 3.
page 220.*

148 ESSAIS HISTORIQUES

le Maine , la Normandie , le Boulonois , le Ponthieu , les Comtés de Montreuil , de Guisnes , la ville de Calais , & la mouvance de la Bretagne : par le Traité (1) de Bretigni , la rançon fut mise à trois millions d'écus d'or , & l'on céda les mêmes provinces , à l'exception de la Normandie , de la Touraine , de l'Anjou , du Maine , & de la suzeraineté sur la Bretagne & sur la Flandre : Edouard de son côté promit de renoncer à toutes ses prétentions sur la couronne de France. Le Roi Jean revint dans son Royaume le 28 d'octobre 1360 ; il retourna en Angleterre vers les fêtes de Noël 1363 , sans qu'on ait jamais su le véritable motif de ce voyage ; il mourut à Londres le 28 d'avril 1364. C'étoit certainement un preux Chevalier ; mais d'ailleurs un Prince sans génie , sans conduite , sans discernement ; n'ayant que des idées

Attapublica.
t. 3. pars 2.
page 14.

(1) Ce Traité commence ainsi :
Comme par les guerres sont souvent advenues batailles mortelles ,
Occisions de gens ,
Périls des ames ,
Déflorations de pucelles & de vierges ,
Deshonestations de femmes mariées & de veuves , &c.

fausses ou chimériques ; outrant la probité comme la bravoure , d'une facilité téonnante avec un ennemi qui le flattoit , & d'un entêtement le plus orgueilleux avec des Ministres affectionnés , 'qui osoient lui donner des conseils ; impatient , fantasque & ne parlant que trop souvent avec humeur au soldat : un jour qu'on chantoit la chanson de Roland , comme c'étoit l'usage dans les marches , *il y a longtemps* , dit-il , *qu'on ne voit plus de Ro-* *Boethius. Hist. scoto-*
lands parmi les Français. On y verroit *rum.*
encore des Rolands , lui répondit un vieux Capitaine , *s'ils avoient un Charlemagne à leur tête.*

Avant que de rapporter les événemens de la guerre qui se ralluma entre les deux couronnes en 1368 , il faut examiner si Charles V. eut de justes raisons pour la déclarer. Je ne rappellerai point ici qu'Edouard , après avoir reconnu Philippe de Valois pour Roi de France & pour son Seigneur , viola des sermens renouvelés pendant huit années entières , & ne s'excusa qu'en disant *qu'il avoit protesté d'avance dans son Conseil secret contre tous les Traités qu'il feroit avec Philippe , & qu'il ne les avoit faits que par la crainte de perdre*

ses possessions en France , & que parce qu'il n'étoit pas en état de commencer la guerre.

Je ne dirai point que le Roi Jean avoit aussi protesté dans son Conseil secret contre les Traités qu'il signeroit ; il étoit incapable de cette restriction mentale , & d'ailleurs cette excuse dont Edouard s'étoit servi , apparemment parce qu'il savoit que sa nation la trouveroit bonne , ne paroîtroit pas telle à la nôtre. Je m'attacherai donc uniquement aux articles du Traité , & à faire voir lequel des deux Rois y manqua ; je n'insisterai pas même sur ce qu'un contrat n'est valide qu'autant que les parties contractantes sont en pleine liberté , & que le Roi Jean n'y fut jamais , puisqu'avant de sortir de prison il fut obligé de donner en ôtage deux de ses fils , son frere , deux autres Princes du Sang , & plusieurs Seigneurs : on fait que les otages d'une paix répondoient sur leur tête de l'accomplissement des conventions. J'annonce au Lecteur que je ne puis pas être succinct , & qu'il s'agit d'un point des plus importans dans l'histoire de nos guerres avec les Anglois.

Le XII^e article du Traité signé à Bretigni le 8 mai 1360 , portoit , comme je l'ai dit , que le Roi Jean renon-

*Grotius de
jure belli &
pacis.*

ceroit à la souveraineté sur les provinces qu'on cédoit à Edouard : que de son côté Edouard renonceroit à toutes ses prétentions sur la couronne de France, sur la Normandie, la Touraine, l'Anjou, le Maine & à la suzeraineté sur la Bretagne & sur la Flandre : que les deux Rois conviendroient à Calais du temps & du lieu où se feroient lesdites renonciations. *Acta publica. t. 3. pars 1. page 104.*

Lorsqu'ils furent à Calais, ils corrigèrent quelques articles de ce Traité de Bretigni, & en firent & signèrent un, par lequel il fut dit que lesdites renonciations ne se feroient point quant à présent : que les provinces, villes & terres cédées à Edouard, lui seroient délivrées dans le terme du 24 octobre 1360, jusqu'à la Toussaint 1361 : que cette délivrance faite, les Députés des deux Rois se trouveroient dans l'Eglise des Augustins de Bruges, le jour de la S. André de cette même année 1361, pour s'y donner & y recevoir lesdites renonciations réciproques, c'est-à-dire, la renonciation du Roi Jean à la souveraineté sur les provinces cédées à Edouard, & celle d'Edouard à ses prétentions sur la couronne de France, &c : que cependant le Roi Jean

Acta publica.
T. 3. pars 2.
p. 15. & 17. surseoirait d'user de ladite souveraineté sur les provinces cédées jusqu'au terme marqué pour lesdites renonciations, de même qu'Edouard surseoirait de son côté de s'appeller & faire appeller Roi de France, jusqu'audit terme : *sauf toutes voies & réserves pour nous Roi Jean, nos hoirs & successeurs, que lesdites Lettres ci-dessus incorporées n'aient aucun effet ni ne nous puissent porter aucun préjudice ou dommage, jusqu'à ce que notredit frere Edouard, & notredit neveu le Prince de Galles, auront fait envoyer & bailler leursdites renonciations en la maniere susdite, & qu'ils ne puissent s'aider desdites présentes Lettres contre nous, nos hoirs & successeurs, en aucune maniere, sinon aux cas susdits.*

Ibid. p. 5. L'article XXVIII portoit qu'Edouard, à ses dépens, mettroit le Roi Jean en possession de tout ce que lui Edouard, ou ses alliés, tenoient dans les provinces non-cédées ; de même que le Roi Jean feroit livrer, à ses dépens, tout ce qui devoit être livré à Edouard ; que s'il se trouvoit des sujets rebelles & désobéissans, le Roi Jean les contraindrait d'obéir, à ses dépens, & qu'Edouard s'obligeoit aussi à la même chose de son côté.

Rapin de Toiras convient que le Roi Jean fut très-exact à remplir ses engagements ; que les Commissaires Anglois furent mis en possession des Provinces cédées , & qu'il n'y eut de difficulté que sur le Comté de Gaure en Gascogne & sur la terre de Belleville en Poitou , objets de peu de conséquence & qu'on mit en arbitrage.

Edouard au contraire , dit du Tillet , ne pensoit qu'à sapper & ruiner la part du Royaume restante au Roi Jean , afin de s'en emparer ensuite. Au lieu de délivrer à ses dépens les villes & forteresses tenues par ses garnisons , comme il y étoit expressément obligé par les Traités de Bretigni & de Calais , il les pouffoit sous-main , non-seulement à les garder & retenir en leur nom sous prétexte de soldes à eux dues , mais encore à s'assembler & à en occuper d'autres , & à courir & à rançonner de tous côtés le-dit Royaume , qui par conséquent n'étoit pas moins grevé qu'il l'avoit été par la guerre des Anglois , laquelle duroit en effet ; car ceux qui la continuoient avoient tenu leur parti , se faisoient appeller gens de compagnies ; ainsi il n'y avoit que le nom de changé. Edouard , pour sauver les apparences , envoyoit aux Commandans des Places des ordres pour les rendre ,

T. 3. P. 229.
& 243.

Recueil des
Traités.

154 ESSAIS HISTORIQUES

mais il ne se mettoit nullement en état de les y contraindre.

Acta publica.
t. 3. pars 2.
page 49.

Ibid. p. 52.

*Mss. Biblioth.
du Roi.*

Il devoit envoyer ses Députés à Bruges , & l'on voit dans les actes d'Angleterre une (1) commission , en date du 15 novembre 1361 , par laquelle il nomme Jean Wedale & Thomas Dunclet pour se rendre dans cette ville ; mais il changea d'avis & ne les envoya point ; il paroît que le Pape lui en fait des reproches dans une Lettre du mois de janvier 1362. Jean de Montreuil & Jean Juvenal des Ursins disent que nos Députés se trouverent à Bruges le jour de S. André 1361, avec les Lettres Patentes qui

Histoire de l'Acad. des Inscriptions.
t. 17. p. 381.

(1) M. Bonamy, s'il avoit lu attentivement cette commission , y auroit vu que l'objet d'Edouard étoit de faire des chicanes pour ne pas donner ses renonciations : il auroit aussi vu que dans le Traité avec les Princes du Sang , il n'avoit que le même objet ; & le nouvel Editeur de l'Histoire du P. Daniel se seroit épargné la note qui est au bas de la page 66 du sixieme volume , puisqu'il est certain que M. Bonamy se trompe lorsqu'il dit qu'Edouard , dans la commission du 15 novembre 1361 , chargea ses Députés de faire en son nom les renonciations auxquelles il étoit obligé. Edouard n'en dit pas un mot dans cette commission.

contenoient les renonciations du Roi Jean & du Dauphin à la souveraineté sur les provinces cédées ; mais qu'Edouard n'y envoya ni les Lettres Patentes , ni les renonciations qu'il devoit y envoyer de son côté.

Il se voyoit en possession des provinces cédées ; il avoit pris le parti de gagner du temps par des chicanes & de nouvelles propositions , & il ne cherchoit plus qu'à éluder les articles du Traité , en paroissant cependant toujours prêt à les exécuter. Il offrit , en 1362 , aux Princes du Sang & à quelques-uns des principaux Seigneurs qu'il avoit en otage , de les laisser retourner en France , à condition qu'ils signeroient & feroient signer par le Roi Jean , le Dauphin & les États Généraux , un nouveau Traité où il consentoit de donner les renonciations promises de sa part , de même que le Roi Jean donneroit les siennes ; mais à cet article il en ajoutoit un autre auquel il étoit sûr que le Dauphin & les États Généraux ne voudroient pas souscrire : il portoit que lui Edouard ne seroit point tenu à des dédommagemens pour les pillages que ses Capitaines , soldats , adhérens ou alliés avoient

*Acta publica.
t. 3. pars 2.
page 71.*

faits ou continuoient de faire , depuis la paix signée , dans la partie du Royaume restante au Roi Jean , & qu'il ne feroit point obligé de les contraindre , à ses dépens , de rendre les villes & forteresses qu'ils y retenoient. On vit le danger & toute la perfidie de cet article ; on reprocha au Roi Jean la foiblesse qu'il avoit eue d'approuver ce nouveau Traité ; on le rejetta unanimement ; les choses demeurèrent dans l'état où elles étoient , & il ne fut plus parlé des renonciations réciproques.

Le Prince de Galles , quoique redevable d'une partie de sa gloire aux Gascons , les traitoit avec beaucoup de hauteur & de dureté ; son gouvernement ne tarda pas à leur paroître un joug ; il acheva de les indispôser par une taxe qu'il voulut mettre sur chaque feu dans toutes les provinces de sa nouvelle domination ; la plupart des Seigneurs Laïques & Ecclésiastiques & presque tous les Députés des principales villes , lassés de voir qu'il violoit sans cesse leurs privilèges & qu'il n'avoit nul égard à leurs remontrances , signèrent une requête dans laquelle , après avoir exposé ses usurpations , ses injustices ,

les violences & les vexations de les Officiers , ils en interjettoient appel à la Cour des Pairs de France. Le Sire d'Albret , les Comtes d'Armagnac , de Comminges , de Carmaing & de Perigord , vinrent présenter cette requête à Charles V ; il les reçut avec bonté , les traita avec distinction : mais quoiqu'ils le pressassent , il différa pendant près d'un an à leur donner une réponse positive ; il étoit bien sûr de son droit de souveraineté sur la Guyenne ; mais afin que toute l'Europe en fût instruite , il affectoit de vouloir en être encore mieux éclairci , en consultant les Universités les plus célèbres d'Espagne , d'Allemagne & d'Italie. Enfin il tint son Lit de Justice au mois de janvier 1368 ; on y examina les Traités de Bretigni & de Calais ; les prévarications d'Edouard étoient manifestes , il avoit donné des secours à Charles *le Mauvais* ; il avoit continué ses intrigues & ses intelligences avec les Flamands , ses garnisons n'avoient point évacué les places & les forteresses qu'il devoit rendre & livrer à ses dépens ; elles avoient pillé & ravagé la partie du Royaume restante au Roi Jean ; il avoit fallu leur faire la guerre , & cette

guerre avoit coûté beaucoup de sang & d'argent; Edouard, quand même il ne les auroit pas excités secrètement, étoit responsable des maux qu'elles avoient faits, puisqu'il étoit dit (articles XXVIII & XXIX) *que s'il se trouvoit de ses sujets rebelles & désobéissans, le Roi d'Angleterre s'obligeoit à les contraindre d'obéir à ses propres dépens.* A l'égard des articles qui regardoient les renonciations, ils portoient que la souveraineté du Roi Jean sur les provinces cédées, demeureroit dans le même état : que cependant il surseeroit d'user de ladite souveraineté jusqu'à la S. André 1361, jour marqué pour se donner les renonciations réciproques : que les Lettres de renonciation à la souveraineté sur les provinces cédées, qu'il feroit & qu'il enverroit audit jour de la S. André, n'auroient aucun effet & ne pourroient lui porter préjudice, ni à ses hoirs & successeurs, si Edouard ne lui faisoit pas en même-temps donner ses Lettres de renonciation à ses prétentions sur la couronne de France : or Edouard avoit toujours éludé de donner ses Lettres de renonciation à ses prétentions sur la couronne de

Acta publica.
t. 3. pars 2.
pp. 11 & 17.

France ; donc le Roi Jean avoit conservé la souveraineté sur les provinces cédées , & par conséquent Charles V , son fils & son successeur , étoit en droit de recevoir l'appel des peuples du Duché de Guyenne. Il le reçut ; le Prince de Galles , comme vassal de la couronne , fut ajourné à comparoître à la Cour des Pairs ; il répondit qu'il comparoîtroit à la tête de soixante mille hommes , & pour premier exploit , il fit emprisonner & maltraiter cruellement Bernard Palot & Jean Chapponal qui lui avoient notifié cet ajournement ; quelques Historiens disent même qu'il les fit mourir en prison : c'étoit violer le droit des gens ; mais de tout temps , & nous en avons des preuves récentes , l'Anglois s'est peu soucié de l'estime des nations , & son orgueil regarde cette indifférence comme une noble liberté de penser.

Dans les Traités de Bretigni & de Calais , il étoit dit que s'il naïssoit des contestations sur quelques articles , les deux Rois se soumettroient à l'arbitrage de la Cour de Rome ; Edouard acheva de contrevenir à ces Traités en refusant l'offre que lui fit Charles V. de

Juvenal des Ursins.

*Acta publica.
T. 3. pars 2.
page 7.*

Jean de
Monstreuil.

Acta publica.
t. 3. pars 2.
page 166.

remettre leurs différens à la décision du Pape & des Cardinaux ; l'unique réponse de ses Ministres à nos Ambassadeurs , fut toujours *que si le Roi de France commençoit par abandonner la cause des peuples du Duché de Guyenne , & par renoncer à la souveraineté sur les provinces cédées , ils présumoient que leur Roi feroit de son côté les renonciations qu'il devoit faire.* Il ne les avoit donc pas faites , & quelque temps après il ne balançoit plus à déclarer *qu'il n'avoit jamais renoncé expressément ni tacitement à ses prétentions sur la couronne de France.*

J'ai tiré tout ce que j'ai dit des actes mêmes d'Angleterre ; c'est à présent au lecteur à juger de toute la mauvaise foi de Rapin de Toiras ; il avoit sous les yeux le Traité de Calais qui corrige & interprete quelques-uns des articles de celui de Bretigni ; il affecte de ne point parler de ces articles ; il feint de les ignorer ; a-t-il cru qu'aucun Historien François n'auroit recours aux actes publics d'Angleterre ? Comment n'a-t-il pas craint de décrier son Histoire & de se déshonorer lui-même par cette indigne prévarication ? Comment ose-t-il avancer que le Roi Jean,

en mettant Edouard en possession des Provinces cédées , ne s'étoit point réservé la souveraineté sur ces Provinces , ni dans le Traité même , ni dans aucune des ratifications particulieres de chacun des articles , & que s'il s'étoit réservé ladite souveraineté , il n'auroit pas négligé de faire une protestation quand Edouard (au mois de juillet 1362) érigea la Guyenne en Principauté en faveur de son fils , sans la participation de la France. Le Traité de Calais (on me pardonnera cette fréquente répétition) portoit expressément que la souveraineté du Roi Jean sur les provinces cédées demeurerait dans le même état jusqu'à ce que les deux Rois se fussent envoyé réciproquement les renonciations qu'ils devoient faire : que si Edouard n'envoyoit pas ses renonciations à ses prétentions sur la couronne de France , les renonciations du Roi Jean à la souveraineté sur les provinces cédées , n'auroient aucun effet. Edouard n'envoya pas ses renonciations ; par conséquent l'acte par lequel il s'attribuoit la souveraineté sur la Guyenne en l'érigéant en principauté en faveur du Prince de Galles , étoit un acte nul ; c'étoit une contravention au Traité ,

Acta publica.
t. 3. pars 2.
page 31.

*Jean de
Monstreuil.*

*Acta publica.
t. 3. pars 2.
page 166.*

remettre leurs différens à la décision du Pape & des Cardinaux ; l'unique réponse de ses Ministres à nos Ambassadeurs , fut toujours *que si le Roi de France commençoit par abandonner la cause des peuples du Duché de Guyenne , & par renoncer à la souveraineté sur les provinces cédées , ils présumoient que leur Roi feroit de son côté les renonciations qu'il devoit faire.* Il ne les avoit donc pas faites , & quelque temps après il ne balançoit plus à déclarer *qu'il n'avoit jamais renoncé expressément ni tacitement à ses prétentions sur la couronne de France.*

J'ai tiré tout ce que j'ai dit des actes mêmes d'Angleterre ; c'est à présent au lecteur à juger de toute la mauvaise foi de Rapin de Toiras ; il avoit sous les yeux le Traité de Calais qui corrige & interprète quelques-uns des articles de celui de Bretigni ; il affecte de ne point parler de ces articles ; il feint de les ignorer ; a-t-il cru qu'aucun Historien François n'auroit recours aux actes publics d'Angleterre ? Comment n'a-t-il pas craint de décrier son Histoire & de se déshonorer lui-même par cette indigne prévarication ? Comment ose-t-il avancer que le Roi Jean,

en mettant Edouard en possession des Provinces cédées , ne s'étoit point réservé la souveraineté sur ces Provinces , ni dans le Traité même , ni dans aucune des ratifications particulieres de chacun des articles , & que s'il s'étoit réservé ladite souveraineté , il n'auroit pas négligé de faire une protestation quand Edouard (au mois de juillet 1362) érigea la Guyenne en Principauté en faveur de son fils , sans la participation de la France. Le Traité de Calais (on me pardonnera cette fréquente répétition) portoit expressement que la souveraineté du Roi Jean sur les provinces cédées demeurerait dans le même état jusqu'à ce que les deux Rois se fussent envoyé réciproquement les renonciations qu'ils devoient faire : que si Edouard n'envoyoit pas ses renonciations à ses prétentions sur la couronne de France , les renonciations du Roi Jean à la souveraineté sur les provinces cédées , n'auroient aucun effet. Edouard n'envoya pas ses renonciations ; par conséquent l'acte par lequel il s'attribuoit la souveraineté sur la Guyenne en l'érigant en principauté en faveur du Prince de Galles , étoit un acte nul ; c'étoit une contravention au Traité ,

Acta publica.
t. 3. pars 2.
page 31.

& contre laquelle le Roi Jean avoit protesté d'avance.

Je ne dois pas oublier un grief dont le Monarque Anglois se plaignoit comme d'une lésion énorme : *quelques-uns des prisonniers*, disoit-il, *qui étoient détenus dans nos états faute d'avoir payé leur rançon*, & *quelques-uns des otages*, *se sont échappés & ne sont point revenus*, *quelques sommations que nous leur ayons fait faire*, & au Roi Charles. Je demande s'il n'étoit pas naturel que les otages d'une paix qu'il violoit, se crussent libres, sur-tout quand leurs apages & leurs domaines étoient sacagés par ses Capitaines & ses soldats qu'il excitoit sous main ; je demande s'il n'étoit pas le plus inique de tous les hommes en exigeant de ses prisonniers des sommes exorbitantes pour leur rançon, malgré les représentations qu'ils lui faisoient sur l'état de leurs terres que ses troupes n'avoient pas moins ruinées depuis la paix que pendant la guerre.

Comme l'Angleterre & l'Ecosse ne forment plus qu'un même Etat, Rapin de Toiras parle avec impartialité sur les guerres & les traités entre ces deux Royaumes avant leur union ;

il convient qu'Edouard employa les moyens les plus lâches & les plus perfides pour détrôner le Roi d'Ecosse, Tl. 2. pp. 164
& 166. un enfant & son beau-frere ; mais dès que ce même Edouard a affaire avec la France , il en fait un Prince juste , magnanime , plein de candeur , de droiture , & d'une modération étonnante dans ses succès ; *d'ailleurs* , dit-il , *il est peu vraisemblable que le traité de Bretigni lui étant si avantageux , il eût voulu fournir aux Français des prétextes de le rompre.* Pour moi je dis que ce traité si avantageux pour lui & si dur pour nous , étoit précisément ce qui le portoit à se persuader qu'il falloit achever d'envahir la France , ou craindre sans cesse , si elle avoit le temps de respirer , qu'elle ne se vengeât de tous les maux qu'il lui avoit faits ; voilà pourquoi il tâchoit d'y entretenir des troubles en fournissant des secours à Charles *le Mauvais* ; voilà pourquoi il continuoit de la faire ravager par une partie de ses troupes qu'il avoit licentiées exprès sans les payer ; il éludoit d'envoyer ses renonciations , parce qu'il se flattoit toujours que nos provinces , excédées de misere , se donneroient enfin à lui de dé-

se espoir , & s'accoutumeroient ensuite peu à peu à se faire illusion sur ses prétendus droits à un Royaume dont il pouvoit finir ou prolonger longtemps les malheurs. Ses espérances furent trompées , & il éprouva qu'un long regne n'est souvent pour les Rois injustes qu'un don que le Ciel tire du trésor de ses vengeances , afin qu'ils voyent avant leur mort la chute de cet édifice qu'avoit élevé , & cimenté de sang , leur superbe & fougueuse ambition.

Du Guesclin après avoir battu , en 1364 , l'armée de Charles *le Mauvais* , à Cocherel , & l'avoir obligé par cette victoire à demander la paix , avoit rendu l'année suivante un service encore plus important à la France ; il avoit engagé ces compagnies de Brigands qui la désoloient , à le suivre en Espagne contre D. Pedre *le Cruel* , Roi de Cas-

* Elle étoit
belle-sœur
de Charles V.

tille , qui venoit d'empoisonner * Blanche de Bourbon , sa femme. Charles V , délivré de ce fléau & des hostilités de Charles *le Mauvais* , s'étoit appliqué à soulager son peuple , à mettre de l'ordre & de l'économie dans ses finances & à faire refleurir l'agriculture & le commerce : les ressources d'un

Royaume comme la France , à moins qu'elles ne soient étouffées par une administration tyrannique , sont si grandes & si naturelles qu'il lui faut peu de temps pour se rétablir & redevenir florissant. Charles V , en moins de cinq années , se vit en état de ne plus user de ménagemens avec Edouard , & de faire briller le glaive de la justice & du Souverain contre ce vassal dont l'ambition n'avoit point eu de bornes ; il lui envoya déclarer la guerre par un simple valet , après que sur ses attentats , ses infractions aux traités , sur la réponse audacieuse du Prince de Galles son fils , & les violences exercées contre deux (1) personnes revêtues d'un caractère public , la Cour des Pairs , par son Arrêt du mois de novembre 1369 , eut confisqué le Duché de Guyenne & toutes ses autres possessions dans le Royaume.

Je n'entrerai point dans le détail de cette guerre ; il suffit de dire qu'Edouard se vit enlever , en moins de six campagnes , ces mêmes provinces dont la conquête lui avoit coûté plus de vingt

(1) Bernard Pallot & Jean Chapponal.

années , quoique favorisé par nos dissensions , nos guerres civiles , & par tous les efforts de la méchanceté de Charles *le Mauvais*. Quelques-uns de nos Historiens , toujours fideles copistes des Historiens Anglois , font entendre au lecteur que la vieillesse d'Edouard & la maladie du Prince de Galles , contribuerent beaucoup à la rapidité de nos succès ; il est certain que le Prince de Galles , quoiqu'il continuât de commander & d'agir , ne jouissoit pas depuis quelque temps d'une bonne santé ; mais celle de Charles V n'étoit pas meilleure ; à l'égard d'Edouard , il mourut à l'âge de soixante-cinq ans ; il n'en avoit que cinquante-huit quand la guerre recommença , & il fut jusqu'à la mort du tempérament le plus robuste. Disons que dans les guerres précédentes , les deux tiers de ses armées étoient composés de Capitaines & de soldats Gascons , & des provinces au-delà de la Loire , au lieu que dans cette dernière , la plupart des Seigneurs de ces provinces ne tenant plus son parti , les deux tiers de ses troupes étoient composés d'Anglois. Il auroit pu tirer de grands secours de la Bretagne , si

les Bretons ne s'étoient pas opposés avec la plus grande fermeté aux mauvaises intentions & aux entreprises de leur * Duc contre la France.

*Voyez pp.
84 & 85 du
premier Vo-
lume de ces
Essais.

Charles V mourut le 16 de septembre 1380 : à sa mort il ne restoit aux Anglois dans le Royaume que Calais, Cherbourg, Brest, Bordeaux & Bayonne. La jeunesse de Charles VI, qui n'étoit que dans sa douzième année lorsqu'il parvint à la Couronne, livra la France à l'avarice & à l'ambition de ses trois oncles, les Ducs d'Anjou, de Berri & de Bourgogne; appelés par leur naissance au gouvernement de l'Etat, ils en furent les tyrans, & ne penserent qu'à leurs seuls intérêts. Le Duc d'Anjou, que Jeanne Reine de Naples avoit adopté, partit pour l'Italie, après s'être emparé du trésor que le feu Roi avoit amassé & caché dans le Château de Melun; le Duc de Berri alla piller le Languedoc & la Guyenne dont il s'étoit fait donner le gouvernement; & le Duc de Bourgogne, qui restoit le maître dans le Conseil, y fit résoudre la guerre contre les Flamands qui s'étoient révoltés contre le Comte de Flandres dont il avoit épousé la fille & l'unique héritière. Le

Roi n'avoit pas quatorze ans , mais son humeur guerriere s'étoit manifestée dès l'enfance ; il voulut absolument marcher à cette expédition. C'étoit au commencement de novembre ; la Lys étoit fort enflée ; cinq ou six cens des nôtres ayant trouvé quelques bateaux , passèrent cette riviere sans être aperçus , attaquèrent brusquement & chassèrent un corps de six mille ennemis qui gardoit la tête du pont de Comines ; on trouva parmi leurs morts une vieille femme qui leur avoit promis qu'ils seroient invincibles , s'ils lui laissoient porter l'étendard de Saint Georges. Nous avançâmes dans le pays , & le dix-sept novembre 1382 est mémorable dans notre histoire par le gain de la bataille de Rosebeque ; les révoltés fiers de leur nombre & pleins de la plus imprudente confiance , avoient délibéré la veille , dans leur Conseil , *de ne faire quartier à personne qu'au petit Roi Charles , dont Philippe Artevelle , leur chef , vouloit faire présent au Roi d'Angleterre.* Ils furent entièrement défaits ; il y en eut plus de vingt mille de tués ; Artevelle fut du nombre ; cette victoire jetta l'épouvante dans les villes rebelles ; toutes se soumirent

soumirent , excepté Gand ; la saison étoit trop avancée pour en faire le siege ; le Roi revint à Paris.

L'année suivante , la guerre fut encore plus vive en Flandres ; la religion s'en mêla : il y avoit deux Papes , Clément VII & Urbain VI ; ils s'anathématisoient réciproquement depuis cinq ans ; Urbain voyant que les foudres spirituelles n'avançoient pas beaucoup ses affaires , eut recours aux armes temporelles , & publia contre son Compétiteur & ses adhérens , une croisade à laquelle il attacha toutes les indulgences imaginables. Les Anglois s'empresserent à les gagner ; rien ne leur paroissoit si méritoire que de marcher à une guerre qui menaçoit principalement la France , où l'on reconnoissoit Clément pour le véritable successeur de S. Pierre. Les croisés débarquerent à Calais ; ils avoient pour Général Henri Spencer , Evêque de Norwich ; ce Gendarme imité , dit un Historien , soit qu'il trouvât notre frontiere trop bien gardée , soit que les Gantois l'eussent engagé dans leurs intérêts , marcha contre le Comte de Flandres qui reconnoissoit Urbain , mais qui étoit vassal de la France , où l'on

tenoit pour Clément ; il prit Gravelines , Bourbourg , Mardick , Dunquerque , Cassel , Nieuport , Furnes & Ostende ; mais à l'approche du Connétable de Clifson & de notre armée , le crédit des bénédictions d'Urbain tomba ; Spencer leva le siege d'Ypres & abandonna toutes ses conquêtes , excepté Bergues , Gravelines & Bourbourg : ses troupes qu'il avoit distribuées dans ces trois places , s'enfuirent des deux premières , dès que nous en approchâmes ; on forma le siege de Bourbourg où elles s'étoient toutes retirées , & aucun Anglois n'auroit échappé si le Duc de Bretagne , qui étoit à notre armée , n'avoit pas intercédé pour ses anciens amis : on leur permit de se retirer à Calais.

Le Comte de Flandres mourut le 23 janvier 1384 ; le Duc de Bourgogne , qui avoit épousé sa fille & son unique héritière , en unissant cette riche succession aux autres grands fiefs de la couronne que le Roi Jean son pere lui avoit donnés , forma cette excessive puissance qui fut dans la suite si funeste à l'Etat : la malheureuse politique de ce Prince & du Duc de Bretagne , fut toujours que pour obli-

ger la France à les ménager & à fermer les yeux sur leurs airs d'indépendance , il étoit nécessaire qu'elle les craignît , & qu'elle cesseroit de les craindre si les Anglois étoient entièrement chassés du Royaume. Le lecteur ne verra désormais qu'un enchaînement de crimes & de trahisons.

On avoit fait les plus grands préparatifs au port de l'Ecluse ; on y avoit assemblé près de neuf cens vaisseaux de transport ; Charles VI , par le conseil du Connétable de Clifson & conduit par ce grand homme , alloit fondre en Angleterre ; le moment étoit favorable , elle s'étoit dégarnie de ses meilleures troupes pour une expédition en Portugal ; tout sembloit nous promettre une conquête aisée : l'Anglois que sa présomption naturelle abandonne toujours dès qu'on l'attaque sur ses foyers , désertoit déjà ses villes maritimes ; & loin de penser à défendre ses côtes , fuyoit avec ses richesses au fond des forêts : Richard II , dans cette consternation générale , suivit le conseil du Duc de Suffolck ; il fit tenter l'avarice du Duc de Berri , & réussit. Cet in-

digne Prince étoit chargé d'assembler une partie de notre armée & de l'amener en Flandres ; Charles VI eut beau lui envoyer courriers sur courriers pour le presser , il n'arriva qu'à la moitié de septembre ; le vent qui avoit été des plus favorables pendant deux mois , commençoit à changer ; la Mer devint orageuse , & la plupart de nos vaisseaux , fracassés par une tempête de deux jours & de deux nuits , furent hors d'état de servir.

On fit de nouveaux préparatifs pendant l'hiver : Clifton ne cessoit point de représenter dans le Conseil qu'il y avoit beaucoup de troubles & de divisions en Angleterre , & qu'il falloit en profiter ; il se rendit à Treguyer vers la fin de juin ; il y pressoit l'armement ; Richard II , pour détourner ce nouvel orage , eut recours au Duc de Bretagne ; il ne pouvoit pas mieux s'adresser : le Duc qui croyoit avoir des sujets tout récents de se plaindre de Clifton , imagina qu'il pourroit servir les Anglois , & paroître n'avoir voulu que se venger d'un homme qui , né son sujet , sembloit affecter de le braver en toute

occasion ; il lui envoya faire compliment sur son arrivée en Bretagne, & l'invita à venir aux Etats qu'il avoit convoqués à Vannes : Clifson s'y rendit, persuadé que la dignité de Connétable le mettroit à l'abri de toute insulte ; d'ailleurs il étoit, dit-on, amoureux (1) de la Duchesse. Le Duc l'accabla de caresses, le consulta sur plusieurs affaires, & l'ayant un jour engagé à une promenade au Château de l'Hermine, le fit arrêter, & ordonna à Bavalan, Capitaine de ce Château, de le coudre dans un sac dès qu'il seroit nuit, & de le jeter à la Mer. Bavalan connoissoit son Maître ; il compra sur ses remords : en effet le Duc étoit le lendemain dans des sentimens bien différens de ceux de la veille, & lorsque Bavalan lui avoua que son ordre n'étoit pas encore exécuté,

(1) On prétend que la Duchesse & Clifson se donnoient un jour des baisers très-tendres ; que le Roi de Navarre, Charles le Mauvais, les vit par-dessus un paravent, & qu'il dit au Duc ce qu'il avoit vu. Clifson étoit borgne, & cette anecdote, si elle est vraie, prouve qu'un borgne peut être aimé tout comme un autre.

il l'embrassa avec transport & l'assura qu'il n'oublieroit jamais le service qu'il lui avoit rendu en lui désobéissant; cependant comme il prétendoit avoir des griefs contre Clifson, il déclara qu'il ne le relâcheroit qu'à certaines conditions, & qu'après qu'il lui auroit payé la somme de cent mille livres. Le Roi fut aussi irrité qu'il devoit l'être de cet attentat sur le premier Officier de la Couronne; mais sa jeunesse le tenoit encore dans la dépendance de ses Oncles: ils haïssoient Clifson, & le Duc de Bretagne en fut quitte en promettant de rendre les cent mille livres, & en renonçant aux autres conditions qu'il avoit exigées de son prisonnier. C'est ainsi que manqua ce second armement contre l'Angleterre: Clifson étoit l'ame de cette expédition; il en avoit médité & raisonné le projet, il n'y avoit que lui qui pût l'exécuter: il avoit la confiance des troupes; dès que le bruit de sa détention se répandit à Treguyer, elles désertèrent.

Les Ducs de Berri & de Bourgogne continuoient de sacrifier l'État à leurs intérêts, toute la France

crioit contre eux ; Charles VI , ayant atteint sa vingtieme année , leur déclara qu'il vouloit désormais gouverner par lui-même : ils se retirèrent très-mécontents , l'un dans son gouvernement de Languedoc , & l'autre dans ses États de Flandres. Les nouveaux Ministres que le Roi se choisit avoient de la capacité & de bonnes intentions ; ils supprimerent une partie des impôts , ils réformèrent plusieurs abus onéreux aux peuples , contraires à l'administration de la Justice & des Finances , & très-préjudiciables au commerce ; on se livroit à l'espérance d'un regne glorieux & fortuné : on savoit que Clisson , persuadé de la nécessité d'achever de chasser entièrement les Anglois du Royaume , n'attendoit que l'expiration d'une treve de trois ans qu'on leur avoit accordée , pour aller les attaquer dans leur Isle , y faire sentir une partie des maux qu'ils nous avoient faits , & les obliger d'accepter la paix aux conditions qu'on voudroit leur imposer. La nuit du 13 au 14 juin 1392 , retournant * à son Hôtel peu accompagné , il fut attaqué , dans la rue Coulture Sainte Ca-

* A présent
l'Hôtel de
Soubise.

therine , par Pierre de Craon , à la tête d'une vingtaine de scélérats ; ils crurent l'avoir tué , le voyant tomber de son cheval , il n'étoit que blessé , & guérit. On fut que Craon s'étoit réfugié en Bretagne ; le Duc , sommé de le livrer , répondit qu'il avoit passé dans ses États , mais qu'il n'y étoit plus. Sur cette réponse , le Roi résolut de marcher en Bretagne ; les Ducs de Berri & de Bourgogne , à qui il envoya ordre de venir le joindre avec les troupes qu'ils devoient fournir , obéirent , mais en disant hautement que cette guerre étoit très-injuste. Le cinq d'août l'armée partit du Mans & prit la route de Nantes : on prétend qu'on remarquoit depuis trois ou quatre jours quelque égarement dans les yeux & dans l'esprit du Roi : il faisoit très-chaud ; il fut frappé d'un coup de soleil qui lui tourna la tête & le rendit furieux ; il tira son épée & tua trois ou quatre personnes. Je veux croire que cet accident , qui ne lui laissa pendant le reste d'une vie très-longue que quelques foibles intervalles de raison , ne fut point l'effet d'un breuvage ; mais pourquoi

Ce grand homme noir , cette espece de fantôme , qui quelques momens auparavant étoit sorti d'un buisson , & qui ayant saisi la bride de son cheval , lui avoit crié d'une voix effrayante , *arrête, Prince, tu es trahi, où vas-tu ?* Pourquoi cet homme ne fut-il point arrêté ? Pourquoi depuis plus de quinze jours le bruit couroit-il dans Paris que l'expédition contre la Bretagne seroit fatale ?

Il ne fut plus question de cette guerre ; les troupes furent congédiées ; on ramena le Roi à Paris ; les Ministres qu'il s'étoit choisis furent chassés du Conseil , & indignement persécutés par les Ducs de Berri & de Bourgogne , qui s'emparèrent de nouveau du gouvernement de l'État ; on ne pensa plus à profiter des troubles dont l'Angleterre étoit agitée ; on signa une treve de vingt-huit ans avec Richard II : il demanda la grace de Craon , & cet assassin revint à la Cour , tandis que Clisson en étoit banni , & se voyoit dépouillé de toutes ses charges.

En 1399 , Henri (1) de Lancastre

(1) Il disoit que Richard étoit un bâtard

détrôna Richard II, & le fit ensuite affommer à coups de massue dans la Tour de Pontfract. Richard avoit épousé la fille ainée de Charles VI ; il sembloit donc que la France ne pouvoit pas honnêtement reconnoître le meurtrier de ce Prince pour son successeur ; mais le Duc de Bourgogne dominoit dans le Conseil ; son avis l'emporta ; Henri fut reconnu , & la treve entre les deux couronnes fut renouvelée , malgré tout ce que put dire le Duc d'Orléans : il avoit toujours refusé de voir les Ambassadeurs de Henri ; il continua de le traiter d'Usurpateur , & il lui envoya même un défi très-injurieux. Charles VI , quand il revenoit en santé , approuvoit la conduite de son frere , adoptoit ses sentimens , ordonnoit d'envoyer des secours aux mécontents d'Angleterre & de faire marcher des troupes en Guyenne ; on y prit plusieurs forteresses aux Anglois , & il n'est pas douteux que si le Duc de Bourgogne l'eût voulu , on auroit aisément achevé de leur enlever le peu de Pla-

né des amours de la Princesse de Galles & d'un Chanoine de Bordeaux.

tes & de Châteaux qui leur restoient encore dans le Royaume.

Nous touchons à ces temps d'horreurs où il n'y eut plus ni patrie , ni Roi , ni nation. Le Duc de Bourgogne mourut le 27 d'avril 1404 : Jean dit *sans peur* , son fils aîné , après avoir pris possession du Duché & du Comté de Bourgogne , de l'Artois & de la Flandre , vint à la Cour pour y exciter des troubles & s'emparer du gouvernement ; ce n'avoit été déjà qu'avec beaucoup d'impatience & de chagrin que le Duc d'Orléans s'étoit vu obligé de le céder si longtemps à l'âge & à l'expérience du pere ; il fut donc très-indigné des cabales & des prétentions du fils. Ce furent chaque jour des contestations , des raccommodemens , des ruptures & de nouveaux sujets de haine & de jalousie entre ces deux Princes. Le Duc * de Bourgogne , né scélérat , caressoit au fond de son cœur toutes les passions cruelles ; il étoit de la nature de son ame de produire des crimes , comme une plante vénéneuse produit le poison : le 23 de novembre 1407 , entre les sept & huit heures du soir , il fit assassiner le

* Voyez pp. 243 & 244. du premier Volume de ces Essais.

* Rues
Mauconseil
& Comtesse
d'Artois.

Duc (1) d'Orléans dans la vieille rue du Temple ; le lendemain il assista à ses funérailles, le plaignit & le pleura ; mais voyant qu'on alloit faire des perquisitions très-exactes, même chez les Princes du Sang, & qu'on trouveroit les assassins à son * Hôtel d'Artois, il sortit brusquement de Paris & s'enfuit avec eux en Flandres. Il revint ensuite avec mille hommes d'armes, & loin de marquer du repentir de son crime, il demanda fièrement à être entendu ; & dans une audience qu'on fut obligé de lui accorder, un Cordelier, son orateur, nommé Jean Petit, soutint en présence du Dauphin, qui présidoit, que le Duc d'Orléans, par diverses actions, s'étoit montré un impie & un tyran ; qu'il étoit permis de tuer les tyrans, & que par conséquent on n'avoit fait, en le tuant, qu'une action juste & légitime, utile & nécessaire à l'État.

La révolte des Liégeois contre leur Evêque, obligea le Duc de Bour-

(1) Il étoit frere unique du Roi ; il laissa trois fils ; l'aîné n'avoit que quatorze ans ; ils continuerent de ne porter que des habits lugubres pendant plusieurs années.

gogne de retourner en Flandres ; la Reine qui craignoit tout de sa part & qui s'étoit retirée à Melun , revint à Paris : la Duchesse d'Orléans à qui elle écrivit , ne tarda pas à s'y rendre , accompagnée de ses enfants ; elle se jeta aux pieds du Roi & lui demanda Justice de la mort de son mari & des affreuses calomnies dont on avoit tâché de flétrir sa mémoire , après l'avoir assassiné. Sa plainte fut reçue ; les lettres d'abolition que le Duc de Bourgogne avoit obtenues furent annullées ; il fut déclaré traître , assassin , calomniateur & ennemi de l'Etat. Tandis qu'on lui faisoit son procès à la Cour , la fortune le favorisoit en Flandres ; on apprit bientôt qu'il avoit remporté une victoire complète sur les Liégeois , & qu'il s'approchoit de Paris ; la Reine qui ne s'y crut pas en sureté , emmena le Roi à Tours. La Duchesse d'Orléans étoit d'un caractère vif , passionné : elle avoit aimé tendrement son mari ; lorsqu'elle vit que son assassin alloit triompher , & que la Cour étoit obligée de négocier avec lui , elle succomba à sa douleur & à son désespoir. Sa mort & la jeunesse de ses

enfants , faciliterent la négociation & les apparences d'un accommodement entre les deux maisons ; le Duc de Bourgogne promit de congédier ses troupes , il eut un fauf-conduit pour se rendre à Chartres ; il demanda pardon au Roi , & s'adressant ensuite au jeune Duc d'Orléans & à ses freres , il les pria de vouloir bien aussi lui pardonner : on arrêta le mariage d'une de ses filles avec un de ces Princes , & le Roi leur ordonna & leur fit jurer une entière réconciliation : pouvoit-elle être sincere ! D'ailleurs un méchant homme croit souvent qu'en affectant de la fierté , il en imposera sur son crime ; le Duc de Bourgogne parut plus que jamais superbe & hautain , la maison d'Orléans le remarquoit avec indignation , les autres Princes n'étoient pas moins choqués de le voir s'emparer de toute l'autorité ; la jalousie du gouvernement & ses manieres impérieuses les réunirent presque tous contre lui ; le Royaume se vit en proie à tous les maux qu'entraîne une guerre civile : les Français divisés sous les noms d'Orléannois & de Bourguignons , & se dévouant

à servir les fureurs de l'une & de l'autre maison , firent regorger de leur sang la Capitale & les Provinces : le Roi dont l'esprit s'affoiblissoit tous les jours par les fréquents accès de sa maladie , n'étoit qu'un vain fantôme que les deux factions s'arrachotent tour à tour.

Il n'y eut pas moins de troubles en Angleterre qu'en France , pendant le regne de Henri IV le meurtrier de Richard II ; il mourut le 20 de mars 1413. C'étoit à Henri V , son fils , qu'il étoit réservé de profiter de nos dissensions & de la perfidie la plus noire & la plus lâche. La populace de Paris s'étant encore soulevée , porta l'insolence jusqu'à faire des insultes au Roi & au Dauphin ; le Duc de Bourgogne , toujours le mobile des emportemens & des massacres de cette canaille , fut déclaré ennemi de l'Etat ; le Roi qui se portoit un peu mieux , alla prendre l'Oriflamme à St. Denis & voulut commander lui-même son armée ; le Duc de Bourgogne , vivement poursuivi , fut contraint de s'humilier ; on lui pardonna à certaines conditions , entr'autres qu'il n'approcheroit point de Paris & de la Cour à moins d'y

être appelé par des lettres du Roi ,
scellées du grand sceau & données de
l'avis du Conseil. Cette clause qui l'é-
loignoit du gouvernement de l'Etat ,
remplit son cœur de rage : il voyoit
sa faction abaissée & celle des * Or-
léannois triompher : il négocia avec
l'Anglois & mit le comble à toutes les
horreurs de sa vie par un traité dans
lequel il expose :

* On les ap-
pelloit aussi
Armagnacs.

Acta publica.
t. 4. pars 2.
page 177.

Que jusqu'alors , faute de bonnes in-
formations , il avoit méconnu & ignoré
les véritables droits du Roi d'Angle-
terre , & de ses héritiers , à la Cou-
ronne de France ; qu'en ayant pris con-
noissance , il les reconnoît justes &
légitimes : qu'il promet & s'engage en
conséquence de faire une guerre mor-
telle à Charles VI & au Dauphin , &
se soumet à faire hommage-lige audit
Roi d'Angleterre dès qu'il sera en pos-
session d'une notable partie du Royau-
me de France ; reconnoissant que quoi-
que cet hommage soit dû dès à présent ,
il a été différé pour le plus grand avan-
tage de l'un & de l'autre.

Que par toutes les voies secretes
qu'il saura , ou qui lui seront indi-
quées , il fera en sorte que ledit Roi
d'Angleterre soit mis en possession

réelle & paisible dudit Royaume de France.

Que pendant que ledit Roi d'Angleterre sera occupé à poursuivre ses droits, lui Duc de Bourgogne fera la guerre, avec toutes ses forces, aux ennemis que ledit Roi d'Angleterre a dans le Royaume de France; c'est à savoir à A. B. C. D. & à tous leurs pays & partisans désobéissans audit Roi d'Angleterre.

Que dans des Traités d'alliance, lettres patentes, ou autrement, s'il paroît toujours tenir pour Charles VI soi-disant Roi de France, & pour le Dauphin, ce ne sera que par dissimulation, pour un plus grand bien, & pour faire mieux réussir le projet formé entre ledit Roi d'Angleterre & lui Duc de Bourgogne.

C'est ainsi qu'un Prince du Sang, petit-fils du Roi Jean, & premier Pair du Royaume, se lioit avec les ennemis naturels de sa patrie, pour arracher le sceptre de sa maison & le faire passer dans celle d'un usurpateur, d'un étranger à qui même la Couronne d'Angleterre (1) n'appartenoit pas. On peut

(1) Au défaut de Richard II, la Couronne

en même-temps juger de la façon dont notre histoire de France est faite : ce Traité, dont les suites nous furent si funestes, a été ignoré de tous nos Historiens, excepté du P. Daniel, qui même n'en parle qu'en passant, & si légèrement qu'on diroit qu'il ne l'a pas lu en entier ; je ne conçois pas pourquoi il n'en a pas profité pour l'éclaircissement de plusieurs faits pendant le reste du regne de Charles VI. Il faut encore remarquer que ce Traité ne fut que renouvelé & confirmé à Calais, au mois d'octobre 1416, & qu'il avoit été conclu dès l'année 1414 : on en trouve différentes preuves dans le Recueil des actes publics d'Angleterre, entr'autres une procuration (de cette année 1414) par laquelle on voit que le Duc de Bourgogne s'étoit reconnu vassal-lige de Henri V, & devoit lui faire hommage en cette qualité. On peut à ces preuves

Acta publica.
t. 4. pars 2.
page 80.

d'Angleterre appartenoit à Edmond Mortimer, Comte de la Marche, fils de ce Roger qui avoit été déclaré héritier présomptif de Richard II, & qui descendoit de Lionnel de Clarence, second fils d'Edouard III ; au lieu que Henri de Lancastre, pere de Henri V, étoit fils d'un cadet de Lionnel.

en ajouter encore une autre ; c'est que Henri V, en 1413, avoit envoyé une ambassade à Paris pour demander simplement le renouvellement de la treve de vingt-huit ans entre les deux Couronnes ; mais qu'en 1414, fier de l'alliance qu'il venoit de faire secrètement avec le Duc de Bourgogne, il envoya de nouveaux Ambassadeurs qui parlerent d'un ton bien différent : ils demanderent d'abord tout le Royaume, en vertu du droit que leur maître y avoit, disoient-ils, comme héritier d'Edouard III ; ils voulurent bien ensuite réduire leurs demandes à l'exécution du Traité de Bretigni, c'est-à-dire à la cession qu'on leur feroit de près de la moitié de la France.

Rapin de
Toiras. t. 4.
page 80.

Ces propositions ne pouvoient être qu'une déclaration de guerre ; Henri faisoit tous les préparatifs, & disoit assez publiquement qu'il n'auroit affaire qu'à la moitié des Français, & que même l'autre moitié feroit diversion en sa faveur. Le 21 août 1415, il descendit en Normandie, à trois lieues d'Harfleur, à la tête de cinquante mille hommes ; le lendemain il assiégea cette place. Sept ou huit Seigneurs du pays qui s'y étoient jettés avec quatre cens hommes d'ar-

Ibid. p. 92.

mes , la défendirent vigoureusement jusqu'au 28 de septembre ; ils espéroient toujours d'être secourus , & ne capitulerent qu'à la dernière extrémité.

Ce siège avoit coûté beaucoup de monde aux Anglois ; d'ailleurs la disenterie s'étoit mise dans leur camp ; ils manquoient de vivres , & la saison devenoit très-incommode par les pluies continuelles ; Henri ne pensoit plus qu'à faire repasser la Mer à ses troupes , lorsqu'il s'éleva , le cinq d'octobre , une tempête si furieuse que tous ses vaisseaux de transport , après s'être fracassés les uns contre les autres , furent écartés , dispersés , ou acheverent de se briser sur nos côtes. Il espéra qu'en faisant des marches forcées , il arriveroit à Calais avant que nous pussions nous opposer à sa retraite. Il traversa le pays de Caux , le Comté d'Eu , le Vimeu ; remonta la Somme , fit plusieurs détours & la passa au-dessus de S. Quentin , sans obstacle , par la trahison ou la négligence de ceux qui commandoient les milices de ce canton. Il croyoit ou feignoit de croire que désormais il ne seroit pas coupé dans sa marche , lorsqu'il découvrit notre armée entre Ruif-

seauville & Azincourt. Il ne pouvoit plus éviter le combat ; il se campa au village de Maisongelles , d'où il envoya offrir de rendre Harfleur & de payer tout le dommage qu'il avoit fait en France depuis sa descente , pourvu qu'on lui laissât le passage libre jusqu'à Calais : on rejetta ses offres. Ses troupes étoient fatiguées , harassées , les nôtres étoient en bon état & trois fois plus nombreuses ; mais rien ne put suppléer au manque de confiance du soldat dans le Général ; c'est le présage le plus funeste , sur-tout un jour de bataille ; le Connétable , Charles d'Albret , n'étoit ni aimé ni estimé ; on lui reprochoit toute l'incapacité présomptueuse d'un homme élevé par la faveur. Il avoit négligé , deux jours auparavant , de faire occuper * un défilé que trois cens hommes pouvoient garder contre cinquante mille ; les Anglois auroient été obligés de se rendre à discrétion ; il vouloit apparemment se signaler par le gain d'une bataille ; il fit précisément tout ce qu'il falloit pour la perdre ; s'il avoit consulté l'ennemi pour prendre un camp , il ne l'auroit pas choisi plus mauvais ; au lieu de se tenir dans un terrain large ,

* Entre le Ternois & la Canche. ,

Bataille d'Azincourt. ,

ouvert , étendu , il se posta entre deux bois , dans une prairie si étroite qu'il s'ôta d'abord tout l'avantage que pouvoit lui donner la supériorité du nombre ; l'ordonnance de son armée & ses autres dispositions ne furent pas moins pitoyables ; d'ailleurs toute la haute Noblesse voulut être , avec les Princes , à l'avant-garde ; elle n'y étoit pas rangée , mais en foule , & si pressée qu'à peine y pouvoit-on déployer le bras. Elle combattit avec beaucoup de valeur , mais toujours avec tant de désordre & de confusion que c'étoit affronter la mort sans marcher à la victoire. Nous perdîmes cinq Princes du Sang , un très-grand nombre de Seigneurs , six mille hommes d'armes * ou Gentilshommes , & dix-huit cens soldats ; les parens & les amis du Connétable d'Albret eurent la triste consolation d'apprendre qu'il étoit au nombre des morts. Je n'entrerai point dans d'autres détails sur cette fatale journée , on les trouve dans tous les Historiens ; je ferai seulement une observation : nos troupes étoient dans une entière déroute ; quelques-unes semblerent s'arrêter & vouloir se rallier ; Henri craignant , si l'action recom-

* Les hommes d'armes étoient presque tous Gentilshommes.

mençoit , que les prisonniers qu'il avoit faits n'embarrassassent ses soldats & ne voulussent s'échapper , commanda un Officier , avec deux cens archers , pour aller de rang en rang les égorger ; le Duc de Brabant & le Comte de Nevers , freres du (1) Duc de Bourgogne , furent du nombre de ces malheureuses victimes. Bertrand du Guesclin , à la bataille de Cocherel , s'étoit trouvé dans la même circonstance que le Monarque Anglois ; il achevoit de battre & de poursuivre les ennemis , lorsqu'on vint lui dire qu'on voyoit paroître un secours qui leur arrivoit ; il ordonna de désarmer les prisonniers ; il ne les fit pas assassiner.

Henri , avec son armée victorieuse , mais réduite de cinquante mille hommes à dix-sept ou dix-huit mille , gagna Calais d'où il repassa en Angleterre. *Sa victoire* , dit Rapin de T. 4. p. 112.
ras , ne lui avoit pas acquis un pouce de terre , & la prise d'Harfleur , son unique conquête , étoit un bien foible dédom-

(1) Il ne se soucioit guere de ses freres ; mais par dissimulation , & pour cacher son *Traité avec Henri* , il lui envoya demander raison de leur mort ; il s'appaisa très-aisément.

agement des sommes immenses que son armement lui avoit coûtées : on verra dans la suite qu'épuisé d'argent & de soldats , il fut contraint de demeurer dans l'inaction pendant près de deux ans.

Quand la consternation , toujours extrême parmi nous dans les premiers moments , fut un peu dissipée , on considéra que la plaie qu'on avoit reçue avoit été très-sanglante , mais qu'elle n'étoit pas dangereuse ; que les deux tiers de notre armée n'avoient pas combattu ; qu'il nous arrivoit de nouvelles troupes de tous côtés ; qu'on retrouvoit le Français dès qu'il avoit un chef , & qu'enfin , loin d'être réduits à nous tenir sur la défensive , nous étions très en état d'attaquer ; on résolut de reprendre Harfleur ; les munitions y manquoient ; les fortifications n'en étoient pas encore entièrement réparées , & il étoit difficile que les Anglois pussent y porter de prompts secours ; mais on éprouva que Henri , lorsqu'il avoit dit *que la moitié des Français feroit diversion en sa faveur* , n'en étoit malheureusement que trop sûr : on apprit que le Duc de Bourgogne avançoit vers Paris avec une armée
nombreuse ,

nombreuse , & l'on fut donc obligé , au lieu de continuer le siege d'Harfleur, de garnir les postes les plus importants sur la Seine & sur l'Oise. Il envoya des Députés qui dirent de sa part qu'il ne venoit que pour saluer le Roi & le supplier de vouloir bien ne le pas tenir éloigné de sa personne & de ses conseils, dans des conjonctures si fâcheuses pour l'État. Le Dauphin leur répondit qu'il pouvoit venir, pourvu qu'il congédiât ses troupes & qu'il se présentât comme devoit se présenter un vassal obéissant & soumis. Le perfide, qui s'attendoit à cette réponse, continuoît sa marche & se campa à Lagni : il espéroit que la faction puissante qu'il avoit dans Paris lui en feroit ouvrir les portes ; mais on prit de si bonnes mesures qu'aucun de ses partisans n'osa se déclarer. Il envoya de nouveaux Députés ; le Dauphin fut attaqué d'un mal si prompt & si violent qu'il mourut en six jours, le 18 de décembre 1415 ; on les soupçonna de l'avoir empoisonné.

A ce Dauphin Louis succédoit le Prince Jean , son frere , âgé de dix-sept ans ; il étoit à Valenciennes auprès du Comte de Hainaut dont il

avoit épousé la fille. Le Roi & la Reine eurent beau lui écrire & le presser de venir prendre auprès d'eux le rang que lui donnoit sa naissance, il différoit toujours, prétextant des défiances, des craintes, & alléguant pour excuses les deux factions qui déchiroient l'État. Enfin, au bout de près de quinze mois, il vint jusqu'à Compiègne; le Comte de Hainaut qui le gouvernoit, se rendit à Paris, & déclara hautement, en plein Conseil, que le Dauphin étoit son gendre & son héritier, qu'il ne l'ameneroit point à la Cour & qu'il alloit au contraire le remener à Valenciennes, si le Roi ne vouloit pas rendre son amitié & sa confiance au Duc de Bourgogne & l'admettre auprès de sa personne. Sur ce discours, on auroit dû arrêter sur le champ le Comte de Hainaut; on délibéra; il en fut averti, se déguisa, sortit de Paris & gagna Compiègne; il y trouva le Dauphin expirant d'une apostume qui lui avoit crevé dans la gorge & qui l'étouffa le trois d'avril 1417. Le bruit courut que la Reine avoit envoyé à ce jeune Prince une chaîne d'or; qu'à peine l'avoit-il touchée qu'il s'étoit trouvé mal, &

que la peau des mains lui avoit pelé. D'autres dirent que le Roi de Sicile l'avoit empoisonné pour approcher de la couronne le Comté de Ponthieu, son gendre, qui devenoit Dauphin par cette mort, & qui fut Charles VII.

Le lecteur voudra bien prêter toute son attention aux faits & aux dates que je vais rapporter; il verra l'ignorance, la négligence & le manque de réflexion de tous nos Historiens, sans en excepter aucun.

Le Dauphin Louis mourut le 18 décembre 1415. *Journ. sous Charles VI. page 19.*

Le 19 d'avril 1416, on découvrit une conspiration tramée dans Paris par le Duc de Bourgogne, & dont le projet étoit de tuer le Roi, la Reine, le Duc de Berri, le Roi, la Reine de Sicile, Tanguy du Châtel, le Chancelier de Marle & plusieurs autres personnes; les principaux complices confessèrent cet exécrationnable complot dans les tourmens & à la mort. *Monstrelet t. 1. c. 1, 5.*

Au mois d'octobre de cette même année 1416, le Duc de Bourgogne se rendit à Calais, où il renouvela cet infame Traité dont j'ai donné l'extrait *Acta publica. t. 4, pars 2, p. 177.* ci-dessus, page 184, & dans lequel il

reconnoît le Roi d'Angleterre pour légitime Roi de France , promettant » que par toutes les voies secretes qu'il » saura , ou qui lui seront indiquées , » il fera ensorte de le mettre en possession dudit Royaume ; ajoutant » que s'il paroît toujours tenir pour » Charles VI, soi-disant Roi de France , & pour le Dauphin , ce ne sera que par dissimulation & pour faire » mieux réussir le projet formé entre » ledit Roi d'Angleterre & lui Duc de Bourgogne. «

De Calais il alla (1) trouver le Dauphin Jean à Valenciennes , le caressa beaucoup & lui jura qu'il n'avoit

Monstrelet.
chap. 161.

(1) Ce fut le 12 de novembre 1416 , & non pas au commencement de cette année , comme le dit Rapin de Toiras. Cet Historien affecte de déplacer ces faits ; il met la mort du Dauphin Jean avant le Traité de Calais , & pour jeter de l'obscurité sur les dates , il relève une prétendue faute de Mezeray : *le Dauphin Jean*, dit-il , *mourut à Compiègne le 16 d'avril 1416*, & non pas en 1417 , comme le marque Mezeray. On fait que l'année commençoit alors à Pâques ; le Prince Jean , après avoir été Dauphin quinze mois & demi , mourut le trois d'avril à la fin de l'année 1416 , & par conséquent en 1417 , en comptant l'année du premier de janvier. Je le répète ; le Duc de Bourgogne signa son

Journ. de
Paris. p. 31.

rien tant à cœur que de s'opposer aux efforts des Anglois , & qu'en fidele vassal , il l'aideroit contre eux de toutes ses forces ; ensuite il engagea le Comte de Hainaut à lui promettre qu'il feroit tout son possible pour le faire rentrer dans les bonnes graces & dans la confiance du Roi & de la Reine , & que jusqu'à ce qu'il l'eût obtenu , il refuseroit de leur remettre le Dauphin.

Ce jeune Prince mourut , comme j'ai dit , le trois d'avril. Charles son fre-

Traité avec Henri au mois d'octobre 1416 ; il alla voir le Dauphin Jean à Valenciennes au mois de novembre suivant , & le Dauphin Jean mourut quatre mois & demi après cette entrevue. Je suis le premier qui ait fait cette remarque ; elle est très-importante , parce qu'elle aide à faire encore mieux connoître toute la perfidie du Duc de Bourgogne , & qu'elle est en même-temps un indice certain que dans la suite , lorsqu'il traita avec le Dauphin * Charles , il n'étoit pas de meilleure foi * Charles qu'avec le Dauphin Jean. Si nos Historiens VII. avoient fait cette observation sur les dates , ils auroient autrement vu & autrement raconté le reste des événemens du regne de Charles VI. Voyez sur ces dates Monstrelet , T. I , chap. 161. Le Journal de Paris sous les regnes de Charles VI & Charles VII , page 31.

* Le 19 d'août.
viii.

re , âgé de quinze ans & le seul qui restoit de six fils qu'avoit eus Charles VI , se trouva le présomptif héritier de la couronne. Il perdit * presque aussitôt son beau-pere , Louis d'Anjou , Roi de Sicile , dont il étoit tendrement aimé , & qui lui répéta plusieurs fois dans ses derniers momens , l'arrosant de ses larmes , de ne jamais se fier au Duc de Bourgogne.

Ce méchant homme ne tarda pas à faire courir un manifeste où il exposoit que l'administration des affaires étoit entre les mains de pillards & de gens sans foi & sans honneur ; qu'ils avoient empoisonné les deux derniers Dauphins ; qu'ils opprimoient la liberté de la Noblesse , & chargeoient chaque jour le peuple de nouvelles taxes ; qu'il exhortoit donc tous les bons Français à s'unir à lui pour remédier aux maux de la France & pour tirer le Roi , la Reine & le Dauphin de l'indigne captivité où les tenoient de dangereux Ministres : il finissoit par promettre d'abolir tous les impôts & de se servir , pour repousser les Anglois , des forces & des moyens que

lui fourniroient (1) ses Etats. Il ajoutoit dans un autre manifeste , en réponse aux reproches & aux défenses que le Roi lui avoit fait faire , que ces reproches & ces défenses ne venoient point du Roi : il connoît , disoit-il , la pureté de mes intentions : je me flatte d'en être aimé & qu'il ne doute pas de mon attachement : c'est mon Seigneur , c'est le chef de ma maison & de ma puissance : je lui dois tout ; je suis armé pour lui & pour la patrie : dès que j'aurai chassé d'auprès de sa personne les traîtres qui l'obsèdent , j'irai combattre les Anglois , je confondrai l'imposture , on verra si je me suis allié avec eux , comme d'infames calomniateurs osent m'en accuser.

Il partit d'Hesdin à la tête de soixante mille hommes ; la plupart des villes de Picardie & de Champagne lui ouvrirent leurs portes. Il abolissoit les impôts dans tous les lieux où il passoit , & le peuple , toujours peu-

(1) Les actes publics d'Angleterre (T. 4, pars 2, p. 119, pars 3 p. 6, p. 11. p. 29, &c.) fournissent de nouvelles preuves de toute sa perfidie.

ple , se laissant prendre à cet appas
 aussi frivole qu'usé , combloit de bé-
 nédiction un perfide qui n'avoit pour
 objet que de faire une diversion en fa-
 veur de l'Anglois. Henri , après avoir
 demeuré près de deux ans dans l'inac-
 tion , venoit de descendre à Tou-
 ques en Normandie : sa premiere cam-
 pagne , comme je l'ai dit , l'avoit
 épuisé d'argent & de soldats. Rapin
 de Toiras rapporte que le subside
 qu'il obtint de son Parlement pour
 continuer la guerre , n'étant pas pro-
 portionné à ses besoins & à ses pro-
 jets , il mit en gage ses joyaux , les
 joyaux de sa couronne & sa cou-
 ronne.

*Rapin de
 Toiras. t. 4.
 page 118.*

T. 4. p. 122.

Il sembloit que le Ciel , ne pouvant
 détruire les Français que par eux-mê-
 mes , se plaisoit à choisir ses fléaux dans
 la famille Royale. On avoit fait un
 fond pour le payement des troupes ;
 la Reine (Isabeau de Baviere) im-
 périeuse , avare , vindicative & ga-
 lante , voulut s'en emparer sous pré-
 texte de l'entretien de sa maison & des
 pensions qui lui étoient dues ; le Con-
 nétable d'Armagnac s'y opposa ; elle
 le menaça ; il la connoissoit & résolut
 de la prévenir. C'étoit certainement

un grand homme ; le moyen qu'il employa étoit indigne : apparemment qu'à la Cour on s'éleve quelquefois au-dessus des idées communes sur la honte & la bassesse des moyens : il instruisit le Roi de ces choses qu'on laisse ignorer à un mari. Louis de Bourbon , homme aimable , téméraire & fort à la mode chez la Reine , fut arrêté , mis à la question , ensuite coulé dans un sac & jetté dans la Seine. Cette Princesse fut reléguée à Tours , & le Dauphin , par l'avis du Connétable , se saisit , pour les besoins de l'Etat , des trésors qu'elle avoit en différents endroits. Depuis l'assassinat du Duc (1) d'Orléans , elle ne pouvoit entendre prononcer le nom du Duc de Bourgogne sans frémir ; cette horreur céda au désir de se venger ; quoique gardée à vue , elle trouva le moyen de lui écrire pour implorer son secours. Il tournoit depuis deux mois autour de Paris , s'éloignant , s'approchant & assiégeant les petites villes aux environs.

*Monstrelet.
chap. 167.*

(1) Les amours du beau-frere & de la belle-sœur n'avoient été que trop publics ; on disoit même qu'elle en avoit eu un fils.

Sa faction étoit si puissante dans cette capitale , que le Connétable d'Armagnac & le Dauphin n'osoient s'en éloigner : ainsi il les tenoit dans (1) un échec qui favorisoit les progrès des Anglois en Normandie. On peut juger de la joie que lui causa la lettre de la Reine ; il vit d'un coup d'œil tout l'avantage qu'il tireroit de son union avec elle , & l'on apprit bientôt qu'à la tête de quinze cens cavaliers choisis , il s'étoit rendu à Tours avec une vitesse étonnante , & qu'ayant aisément délivré cette Princesse , il la conduisoit à Troyes. Elle y établit sa Cour & prit le titre de Régente , en vertu de lettres patentes qu'elle sup-

Acta publica
 2. 3. pars 4.
 pp. 23 & 24.

(1) Du désordre que le Duc de Bourgogne causoit dans l'Etat , il arrivoit que les autres grands vassaux séparoient leurs intérêts de ceux de la Monarchie ; la Reine de Sicile , Duchesse du Maine & de l'Anjou , fit une treve avec Henri pour ses terres , c'est à dire qu'elle s'engagea à ne point fournir son contingent à la France ; le Duc de Bretagne en fit une pareille ; la Bourgogne , la Champagne , la Picardie , l'Artois & la Flandre étoient au pouvoir du Duc de Bourgogne ; on peut juger dans quel embarras devoient être le Connétable & le Dauphin pour trouver de l'argent & des troupes.

posoit n'avoir pu être révoquées , & par lesquelles le Roi , en 1403 , l'avoit nommée pour gouverner l'Etat pendant sa maladie : elle créa une Chambre Souveraine à Amiens , cassant le Parlement de Paris , la Chambre des Comptes & les autres Tribunaux , & défendant expressément de reconnoître aucun ordre du Roi & du Dauphin , attendu qu'ils n'étoient pas libres. Ses ordonnances étoient scellées d'un sceau particulier qu'elle fit faire , & où elle étoit représentée comme une femme dans la désolation & qui tenoit les bras pour implorer du secours.

Quelques Evêques s'entremirent , & tâcherent de procurer la réunion dans la Famille Royale ; la prétendue Régente & le Duc de Bourgogne nommerent des Députés ; le Dauphin , au nom du Roi , en nomma de son côté ; ces Députés s'assemblerent plusieurs fois au village de la Tombe , entre Montereau & Bray-sur-Seine ; mais ne pouvant s'accorder sur les principaux articles , ils convinrent de s'en rapporter à la décision de deux Légats du S. Siege qui étoient venus offrir leur médiation. Ces deux Légats assisterent donc

aux conférences , & dresserent ensuite un Traité qui portoit que le Dauphin & le Duc de Bourgogne gouverneroient conjointement le Royaume. Le Connétable d'Armagnac & le Chancelier de Marle détournèrent hautement le Roi & le Dauphin de ratifier ce Traité : ils étoient parfaitement instruits de celui que le Duc de Bourgogne avoit signé à Calais avec Henri. Pouvoient-ils cesser de représenter que sa vie n'étoit qu'un tissu de lâches & sourdes trahisons , ou de forfaits audacieux , & qu'en le laissant revenir à la Cour & rentrer dans les Conseils , c'étoit exposer la personne du Dauphin & livrer l'Etat à son plus dangereux ennemi ? Cependant tous nos Historiens , faute d'avoir connu le Traité de Calais , & d'ailleurs ne réfléchissant pas assez sur le caractère du Duc de Bourgogne , accusent ces deux Ministres de ne s'être opposés à sa réconciliation avec le Dauphin , que parce qu'ils étoient persuadés que dès qu'il auroit repris son ancienne autorité à la Cour , il ne tarderoit pas à les ôter de leurs places & à les éloigner.

Le Connétable avoit envoyé pres-

que toutes ses troupes pour surprendre Montlheri & Marcouffi : avant qu'elles pussent être revenues, la faction Bourguignone fit avertir Lisle-Adam qui commandoit dans Pontoise pour le Duc de Bourgogne, que s'il vouloit s'approcher secrètement, elle espéroit de pouvoir l'introduire dans Paris par la porte de Buffi : il s'y présenta avec huit cens hommes d'armes, la nuit du 28 au 29 de mai : le fils d'un des quarteniers, Perrinet le Clerc, lui livra cette porte ; il en avoit dérobé les clefs sous le chevet du lit de son pere. Une partie des Conjurés se répand à l'instant dans différens quartiers, criant, *levez-vous, bonnes gens, la paix, vive le Roi & Bourgogne*. La populace leur répond aussi-tôt par de semblables cris, s'arme de tout ce qu'elle peut trouver & se joint à eux. Ils vont à l'hôtel * S. Paul, enfoncent les portes, éveillent le Roi, l'obligent de s'habiller & de se mettre à leur tête, & le promenant dans les rues pour faire croire qu'il approuve l'entreprise. Tannegui du Châtel, aux premiers cris, tremblant pour les jours du Dauphin, avoit couru

1418.

* Rue S.
Antoine.

* L'Hôtel du petit Musc, d'où la rue du petit Musc, près des Célestins, a pris son nom.

** C'étoit le nom de la faction opposée à celle de Bourgogne.

Histoire de Paris. Pièces justificatives.
t. 4. p. 567.

à son * Hôtel; ce jeune Prince dor-
moit tranquillement, il l'envelop-
pe d'un de ses draps, l'enleve de
son lit & l'emporte à la Bastille;
le lendemain il le conduisit à Me-
lun. Cette nuit & les jours suivans,
on emprisonna un grand nombre **
d'Armagnacs: il y eut quelques mai-
sons pillées, mais peu de sang ré-
pandu. Lisle-Adam envoya un cou-
rier au Duc de Bourgogne qui étoit
alors à Dijon: on peut très-hardi-
ment présumer que la réponse qu'il
en reçut, le 10 de juin, par deux
hommes aussi noirs & aussi méchans
que Morvilliers & Montagu, étoit
d'exciter sous main un massacre gé-
néral de tous ceux qui ne tenoient
pas son parti; car enfin dans le pre-
mier feu, dans les premiers momens
de la sédition, & jusqu'alors, il n'y
avoit eu que cinq ou six personnes
de tuées; au lieu que tout à coup,
le 12 de juin, le peuple se livre à la
rage la plus barbare; le pillage est
un des moindres excès de sa fureur;
il affomme les femmes, les enfans,
les vieillards; il enfonce les portes
de la Conciergerie, en arrache ceux
qu'il y avoit enfermés; la cour du

Palais regorge du sang des plus notables bourgeois , de six Evêques , du Connétable d'Armagnac , du Chancelier de Marle , de la plupart des Présidens , des Conseillers & des Maîtres des Requêtes. Ces furieux courent ensuite aux autres prisons , & voyant qu'au Châtelet les malheureuses victimes qu'ils cherchent se réfugient dans les cachots , ils y mettent le feu & les font dévorer par les flammes ; ils en précipitent d'autres du haut des tours , on les reçoit en bas sur la pointe des piques & des épées ; les corps du Connétable d'Armagnac & du Chancelier de Marle , après avoir été traînés dans les rues , sont jetés à la voirie.

Le 14 de juillet , la Reine & le Duc de Bourgogne vinrent à Paris : *ils y firent , disent les Historiens , une entrée triomphante ; on jettoit des fleurs sur eux & sur leur passage ; on n'entendoit de tous côtés qu'un cri général d'acclamation & d'allégresse ; la joie brilloit sur tous les visages.* En effaçoit-elle ce que la férocité de l'ame imprime ordinairement de sinistre sur le front des scélérats ? Quelles mains jetoient ces fleurs ? des mains teintes de sang !

Quelles voix s'unissoient pour former ce cri général d'acclamation & d'allégresse ? ces mêmes voix qui quelques jours auparavant , au milieu du massacre & du carnage , sembloient être celles des Furies !

Journ. de Paris. p. 50. Le Ciel purgea Paris de ses infames habitans ; avant la fin de l'année , il en mourut plus de cent mille d'une maladie contagieuse , presque tous de la populace & meurtriers , dit Juvenal des Urfsins.

Henri poursuivoit ses conquêtes en Normandie ; elles étoient aisées , ou plutôt quelles conquêtes & qu'est-ce que la gloire de ce prétendu Héros quand on l'approfondit ! Si un gentilhomme étoit en querelle avec un de ses voisins , & qu'un parent de ce gentilhomme allât dire à ce voisin , appelez mon parent en duel ; je feindrai d'être toujours de ses amis ; je l'engagerai à me prendre pour second , & tandis que vous l'attaquerez par devant , je lui donnerai cent coups d'épée par derrière : que penseroit-on de ce parent & de celui qui profiteroit de ses offres ? c'est le Traité de Calais ; c'est le personnage que faisoient le Duc de Bourgogne & ce

Henri si renommé dans (1) l'histoire.

Le 26 d'août 1418, il assiégea Rouen ; toutes ses attaques furent si vigoureusement repoussées que bientôt il n'espéra plus de pouvoir se rendre maître de cette ville que par famine ; il la bloqua de tous côtés, & fit en même-temps planter des gibets, de distance en distance, le long de ses lignes, & envoya déclarer à la garnison & aux habitans, que puisqu'ils s'obstinoient à lui résister, il feroit désormais pendre tous ceux qui tomberoient entre ses mains. Cette menace indigne & féroce n'excita que leur mépris, & je doute que l'histoire Grecque & Romaine fournisse l'exemple d'un siège soutenu avec tant de courage, de fermeté & de dévouement à la patrie ; mais malheureusement ils s'étoient déclarés pour le Duc de Bourgogne ; ils croyoient, comme toutes les autres villes qui tenoient son parti, qu'il n'avoit que de bonnes intentions, & loin de le soupçonner de

(1) C'est sur-tout la plume des Moines qui l'érige en héros : il fit brûler beaucoup de gens soupçonnés d'hérésie.

s'entendre avec l'Anglois , ils se flattoient qu'il se feroit un honneur particulier de les secourir. En effet il sembloit tous les jours s'y préparer ; mais après bien des délais , il leur fit dire , au bout de quatre mois , que de nouvelles circonstances l'obligeant de diviser ses forces , il se trouvoit absolument hors d'état de tenir les promesses qu'il leur avoit faites jusqu'alors , & qu'il leur conseilloit donc de capituler aux meilleures conditions qu'ils pourroient obtenir. Ce conseil affligeant & les affreuses extrêmités auxquelles ils étoient réduits , n'abattirent point encore leur courage : depuis deux mois , ils ne faisoient du pain qu'avec de la paille des lits & le cuir des vieux coffres ; ils ne se nourrissoient que de la chair des chevaux , des chiens , des chats & même des animaux les plus immondes. Ils résolurent de sortir dix mille à l'improviste , d'attaquer brusquement les lignes de l'ennemi , de le forcer à les abandonner , ou de se faire tous tuer. Guy le Bouteiller (c'étoit le nouveau Gouverneur que le Duc de Bourgogne leur avoit donné) fit avertir secrètement Henri , &

*Rapin de
Tairas, page
134.*

*Monstrelet.
chap. 101.*

*Journal du
siège de Rouen
en 1418.*

envoya la nuit , deux heures avant la sortie , scier les traverses & autres pieces de bois qui soutenoient le pont par où elle devoit se faire ; ce pont étoit assez long ; dès qu'il fut chargé , on sentit qu'il s'ébranloit ; on se poussa , on se pressa pour déboucher , il acheva de se rompre par ce mouvement précipité ; le fossé étoit profond , plusieurs se tuèrent ou s'estropierent en tombant : il y en eut un grand nombre d'étouffés. Ceux qui avoient passé , trouverent l'ennemi qui les attendoit en bataille devant ses lignes ; ils lui vendirent si chèrement leurs vies qu'il y a toute apparence que s'ils avoient été seulement cinq ou six mille , ils auroient délivré leur ville. Enfin le 13 de janvier elle envoya des Députés pour capituler : Henri leur fit dire par le Comte de Warwick qu'il n'étoit pas question de capitulation , & qu'il falloit qu'ils se rendissent à discrétion : ils regarderent froidement le Comte de Warwick sans lui repliquer & s'en retournerent. Quelques heures après Guy le Bouteiller fit savoir à Henri que la garnison & les habitans travailloient à sapper qua-

tre-vingt toises de leurs murailles ; & qu'après avoir mis le feu aux quatre coins de la ville , ils étoient résolus de sortir par cette brèche , hommes , femmes , enfants , & de se frayer un chemin à la victoire , ou à une mort honorable. La crainte fit faire à l'Anglois ce que l'estime pour de si braves gens auroit dû lui inspirer ; il leur envoya dire qu'il vouloit bien les recevoir à composition ; la capitulation fut que la garnison sortiroit sans armes : qu'il conserveroit à la Ville tous ses privilèges : qu'elle lui payeroit trois cens quarante-cinq mille écus d'or : que tous les habitans lui feroient serment de fidélité , & qu'il pourroit en choisir trois dont il disposeroit à sa volonté : car de même qu'un particulier dans ces temps-là , pour signifier qu'il devenoit propriétaire d'un champ , y coupoit quatre ou cinq branches d'un arbre , de même un Monarque Anglois , pour marquer qu'il venoit d'acquérir la souveraineté sur une ville , y faisoit pendre trois ou quatre bourgeois : cet acte de l'prise de possession n'étoit pas en usage chez les autres nations.

Robert de Layet , Jean Jourdain & Alain Blanchard s'étoient signalés par leur fermeté dans toutes les délibérations ; ils n'avoient pas cessé d'exhorter & d'animer leurs compatriotes à faire la plus vigoureuse défense ; ce furent aussi les trois victimes que choisit Henri ; mais comme il n'étoit pas moins avare que sanguinaire , il accorda la vie à Layet & à Jourdain , moyennant une somme considérable ; Blanchard fut décapité. *Je n'ai pas de bien , disoit ce brave homme en allant à la mort ; mais quand j'en aurois , je ne l'emploierois pas pour empêcher un Anglois de se déshonorer.* Tous les Historiens rapportent que Henri , à son entrée dans Rouen , étoit précédé d'un Page superbement monté & qui portoit au bout d'une lance une grande queue de renard , apparemment à l'honneur de Guy le Bouteiller ; cela paroîtroit incroyable s'il n'étoit pas certain que ce Prince combla publiquement ce traître de caresses & qu'il le nomma Lieutenant de la Haute-Normandie sous le Duc de Glocestre.

Pendant le siege de Rouen , le Dauphin avoit envoyé des Ambas-

*Rapin de
Toiras, pages
168 & 169.*

*Rapin de
Toiras, page
135.*

sadeurs à Henri pour traiter de la paix ; on nomma de part & d'autre des Plénipotentiaires ; ils s'assemblerent d'abord à Alençon , ensuite à Louviers ; mais Henri , par les demandes qu'il faisoit , étoit bien sûr que ces conférences n'aboutiroient à rien ; les actes publics d'Angleterre prouvent que ce congrès n'étoit qu'un jeu de sa part : jeu nécessaire & important pour faire croire que , puisqu'il entroit en négociation avec le Dauphin & qu'il lui offroit même de s'unir avec lui contre le Duc de Bourgogne , le Traité de Calais & cette suite de trahisons qu'on imputoit au Duc de Bourgogne , n'étoient que des chimères & des calomnies.

A ces conférences il en succéda d'autres qui sembloient changer la scène ; mais le fond , sous une forme différente , étoit toujours le même : la Reine & le Duc de Bourgogne firent demander une entrevue à Henri pour traiter des conditions de la paix & de son mariage avec Madame Catherine * de France : on choisit le parc de Meulan pour cette entrevue ; elle se fit le 29 de mai 1419 ; les

* Sœur du
Dauphin.

conférences commencerent le lendemain & continuerent pendant plus de trois semaines : Henri demandoit les provinces cédées à Edouard III par le Traité de Bretigni , & de plus la Normandie , avec la souveraineté sur la Bretagne. Je prévien le lecteur que tout ce que je vais dire est absolument opposé à la narration de tous les Historiens ; mais je cite les preuves justificatives de ce que j'avance , & je crois que mes réflexions & mes conséquences paroîtront justes.

Le Traité qu'auroient signé la Reine & le Duc de Bourgogne , eût été de nulle valeur ; ils avoient , il est vrai , la procuration du Roi , mais il étoit en démence ; le Dauphin ayant dix-sept ans , prenoit & avoit droit de prendre le titre de Régent : il falloit son consentement , & celui des États Généraux , pour faire la cession de tant de Provinces ; d'ailleurs le Duc de Bourgogne ne voyoit la moitié du Royaume dans son parti , que parce qu'on le croyoit bien intentionné & le seul capable de remédier aux maux de l'État : mais s'il avoit souscrit aux demandes de l'Anglois , il seroit devenu dans

Monstrelet.
chap. 199.
P. Daniel,
page 538.

l'instant l'horreur de la Nation ; toutes les Villes qui s'étoient déclarées pour lui , l'auroient abandonné & par conséquent auroient fortifié le parti du Dauphin. Voilà les réflexions que faisoient & qu'avoient déjà faites précédemment la Reine , le Duc de Bourgogne & Henri ; ainsi ce n'étoit pas pour traiter de la paix qu'ils vouloient conférer ensemble. Quel étoit donc le véritable objet de l'entrevue de Meulan ? Le voici , & la suite le prouvera : la Reine & le Duc de Bourgogne avoient résolu de perdre le Dauphin , de marier Madame Catherine à Henri & de lui faire tomber la Couronne. Henri & le Duc de Bourgogne eurent à Meulan un entretien secret *qui déplut beaucoup* , disent les Historiens , *à tous les bons Français* ; le résultat de cet entretien fut que le Duc de Bourgogne feroit encore des avances pour se réconcilier avec le Dauphin ; si ce jeune Prince consentoit à cette réconciliation , il se livroit entre ses mains & entre celles de la Reine ; s'il n'y consentoit pas , il mettoit les apparences contre lui ; la guerre civile continueroit , & les

armes

armes de Henri , toujours favorisées
 secrètement par le Duc de Bour-
 gogne , continueroient de faire des
 progrès. Tel étoit le ressort de ce
 noir complot ; le Duc de Bourgo-
 gne parut plus attaché que jamais
 aux intérêts de la France pendant les
 conférences de Meulan ; & lorsque
 lui & Henri jugerent qu'il étoit tems
 de les finir , ils feignirent de les rom-
 pre par un coup d'éclat & de se fa-
 cher l'un contre l'autre : *Je savons ,*
 dit Henri au Duc de Bourgogne ,
que vous ne cherchez qu'à nous amuser ;
mais aprenez , biau Cousin , que j'aurons
la fille & ce qu'avons demandé avec el-
le , ou que je débouterons votre Roi ,
& vous aussi , hors de son Royaume :
 Sire , lui repliqua le Duc de Bour-
 gogne , *vous dites votre plaisir ; mais*
avant qu'ayez débouté Monseigneur &
nous hors de son Royaume , vous serez
bien lassé , & de ce ne faisons nul doute.
 Il faut observer que les Historiens
 Anglois conviennent que Henri , pour
 continuer la guerre , avoit mis ses
 joyaux & sa couronne même en gage ;
 qu'il n'avoit pas vingt-cinq mille hom-
 mes , qu'aucune armée ne s'étoit opposée
 à ses progrès ; que la diversion & les

Monstrelet.
chap. 206.

Rapin de
Toiras. pp.
144 & 417.

trahisons du Duc de Bourgogne , lui avoient livré plusieurs Places , & que cependant , en quatre années , il n'avoit encore conquis qu'une seule Province. Or , si cette querelle n'avoit pas été une scene bassement concertée entre ces deux Princes pour éblouir & tromper le peuple , est-il naturel que Henri , qui certainement n'étoit pas un fou , eût fait une pareille rodomontade , & se fût exposé à parler de ce ton de mépris à l'homme du monde le plus fier , à un homme qui dans l'instant pouvoit l'écraser avec ses seules forces , & à plus forte raison en les unissant à celles du Dauphin ?

Le Duc de Bourgogne & le Dauphin parurent (1) se réconcilier ; ils se virent le 11 de juillet 1419 , près du Château de Pouilly-le Fort , entre Corbeil & Melun , & se jurèrent de s'aimer comme freres & de résister en commun à la damnable entreprise des Anglois ; ils se donnerent rendez-vous au 26 d'août pour une

(1) Trois semaines après cette entrevue, Henri surprit Pontoise ; Lisle-Adam , homme entièrement dévoué au Duc de Bourgogne , & qui commandoit dans cette Place, fut généralement accusé de l'avoir livrée aux Anglois.

entre entrevue sur le pont de Monttereau , après laquelle le Dauphin devoit se rendre auprès du Roi & de la Reine : cette entrevue ne se fit que le 10 de septembre ; le Duc de Bourgogne y fut tué. Mes idées sur ce meurtre sont encore absolument contraires à celles de tous les Historiens ; si mes réflexions ne persuadent pas le Lecteur , il sera du moins étonné qu'aucun Historien ne les ait faites avant moi.

Le 20 de novembre 1407 , le Duc d'Orléans & le Duc de Bourgogne allèrent à la Messe aux Augustins , y communierent ensemble & se jurèrent sur la Sainte Hostie de s'aimer désormais comme freres & de prendre à l'avenir les intérêts l'un de l'autre. Le 23 , le Duc de Bourgogne fit assassiner le Duc d'Orléans , & le lendemain assista à ses funérailles la larme à l'œil & portant un des coins du drap mortuaire.

En 1413 , après avoir signé la paix avec les fils du Duc d'Orléans , il crut avoir trouvé le moment & un moyen de les faire assassiner ; il avoit confié son projet à Pierre des Essarts , Sur-Intendant des Finances & sa créature ; il le soupçonna d'en avoir averti ces

jeunes Princes ; il continua de diffimuler avec lui. & de lui faire les mêmes amitiés , tandis que sous main , sur d'assez vagues accusations , il lui fit faire son procès ; violant d'ailleurs une parole d'honneur qu'il lui avoit publiquement & solennellement donnée.

Au mois d'octobre 1416 , il signa le Traité de Calais , par lequel reconnoissant Henri pour légitime Roi de France , il promettoit de le servir contre Charles VI & le Dauphin , & d'employer contre eux la dissimulation , la ruse & toutes les autres voies secretes qu'il pourroit imaginer & qui lui seroient indiquées.

Trois semaines après , le 12 novembre , il se rendit à Valenciennes , y caressa beaucoup le Dauphin Jean , & lui promit qu'en fidele vassal il l'aideroit contre les Anglois ; ensuite il engagea le Comte de Hainaut à lui promettre qu'il feroit son possible pour le faire rentrer dans la confiance du Roi & de la Reine : & se jurerent , dit Montrelet , *le Duc de Bourgogne & le Comte de Hainaut , qu'ils mettroient tous leurs soins à bien gouverner le Royaume & les personnes du Roi & du Dauphin.* Il trompoit le Comte de Hainaut son beau-

frere & le Dauphin Jean, de qui il n'avoit jamais eu le moindre sujet de se plaindre ; à plus forte raison vouloit-il tromper le Dauphin Charles dont il avoit toujours été l'ennemi, & dont il devoit se croire mortellement haï.

Enfin il ne pouvoit pas se déclarer de bonne foi & sincerement contre Henri, parce que Henri n'auroit pas manqué, pour se venger, de rendre public le Traité de Calais ; ce Traité si lâche & si perfide l'auroit couvert d'infamie ; il seroit devenu l'exécration de tous ceux que ses manifestes avoient trompés & qui avoient suivi son parti ; ces Villes qui s'étoient déclarées pour lui, auroient vu qu'il n'avoit allumé la guerre civile, qu'il n'avoit fait commettre tant de massacres, & qu'il n'avoit voulu s'emparer du gouvernement que pour trahir l'Etat & mettre sa nation sous le joug d'une nation étrangere & ennemie ; les Français qu'il avoit si long-temps divisés, se feroient tous réunis contre lui ; on l'auroit poursuivi ; on auroit confisqué ces Pairies & ces grands fiefs qu'il tenoit de la couronne & qui le rendoient si puissant ; aucun de ses sujets & de ses vassaux n'auroit pu continuer de lui obéir sans se rendre coupable du crime de

félonie & de leze-Majesté ; ils auroient abandonné le pere & le fils par devoir & par mépris ; car le fils (Philippe surnommé *le Bon*) avoit aussi signé le traité de Calais. Après que le pere eut été tué sur le pont de Montereau, Jean Seguinat , son Secrétaire , s'exposa à être mis à la torture la plus cruelle , plutôt que d'avouer que son Maître avoit fait & signé ce Traité de Calais ; cela prouve combien la Maison de Bourgogne craignoit que ce Traité dont on n'avoit que des soupçons , ne fût connu.

Acta publica.

t. 4. p. 177.

Journ. de Paris. p. 276.

Le Dauphin étoit peut-être encore plus haï de sa mere que du Duc de Bourgogne ; elle répétoit sans cesse que ce jeune Prince & le Connétable d'Armagnac , pour avoir un prétexte de s'emparer de quelques sommes qu'elle avoit amassées en épargnant sur sa dépense & ses revenus , avoient poussé l'indignité jusqu'à rendre sa vertu suspecte à son mari , & qu'ils n'avoient fait noyer le pauvre Louis de Bourbon & ne l'avoient releguée à Tours , que pour sceller son opprobre & achever de persuader que les bruits qui couroient sur ses galanteries n'étoient que trop vrais. Mon fils , ajoutoit-elle , a

bien des torts avec moi , mais il est jeune & je suis bonne mere ; je lui pardonne. Or il y a des choses que les meilleurs cœurs ne pardonnent point , & certainement Isabeau de Baviere étoit naturellement très-méchante , très-avare & très-vindicative. D'ailleurs elle pensoit que ce fils qu'elle avoit persécuté , s'il montoit sur le trône , l'éloigneroit de la Cour , ou qu'elle y seroit délaissée , abandonnée , sans crédit & sans considération , au lieu qu'en mariant son idole , sa belle Catherine à Henri & en lui faisant tomber la couronne , la tendresse de cette chere fille & la reconnoissance de son gendre lui conserveroient cet état de grandeur & de puissance dont elle avoit toujours été si jalouse. On ne peut pas douter que ce ne fussent-là ses idées , lorsqu'on la voit tomber dans les accès de la plus étrange fureur à la nouvelle de la mort du Duc de Bourgogne. Pourquoi cette fureur & ces emportemens , que parce qu'elle croyoit que la mort de ce méchant homme faisoit échouer le projet qu'ils avoient fait ? pourquoi se ligua-t-elle avec Henri & avec le nouveau Duc de Bourgogne ? pourquoi écrivit-elle

& fit-elle écrire à toutes les Villes ; par son imbécille mari , que leur fils étoit un traître , un homicide , un sacrilège qu'ils déshéritoient & que la nation devoit proscrire ?

Voyons à présent s'il étoit vraisemblable que le Dauphin pensât à faire tuer le Duc de Bourgogne : ce Duc possédoit la Flandre , l'Artois , le Duché & le Comté de Bourgogne ; ses partisans commandoient dans les meilleures places de la Picardie , de la Champagne , de la Brie , & de la moitié de l'Isle de France : le Conseil & le Parlement étoient composés de ses créatures ; la ville de Paris , qui donnoit dans ce temps-là un très-grand mouvement au reste du Royaume , lui étoit entièrement dévouée : le Comte de S. Paul , son neveu , que cette capitale lui avoit demandé pour Gouverneur , y résidoit alors avec une garnison nombreuse ; enfin il avoit un fils , âgé de vingt-trois ans , fort aimé , & qui passoit pour un Prince très-sage & très-éclairé ; il étoit très-évident que ses partisans se réuniroient à son fils par inclination , ou pour conserver leurs fortunes & leurs emplois , & que ce fils , déjà lié secrètement

avec les Anglois , se croiroit en droit de les favoriser ouvertement sous le prétexte de venger la mort de son pere : ainsi le Dauphin auroit commis un crime non-seulement inutile , mais qui ne pouvoit qu'être très-funeste à ses intérêts. Les Historiens ne font point ces réflexions , ou du moins n'en sont pas embarrassés : tous , excepté Jean Juvenal des Ursins , paroissent persuadés que Tannegui du Châtel & autres qui composoient le Conseil de ce jeune Prince , avoient résolu de venger la mort du Duc d'Orléans , c'est-à-dire qu'ils n'avoient promis & juré solennellement toute sûreté au Duc de Bourgogne que pour l'assassiner ; qu'ils ne se soucierent point de se rendre exécration à toute la terre par cette trahison , & que pour être à portée d'exécuter ce lâche complot , ils ne balancerent pas à compromettre le Dauphin auquel leur fortune étoit alors attachée , & à risquer sa destinée & même sa vie : car il pouvoit être tué dans la mêlée sur le pont de Montereau. Voilà , il faut l'avouer , des courtisans d'une espece bien rare ; ils sacrifient aveuglément tout aux mânes d'un maître qui ne pouvoit plus

rien pour eux & qu'ils avoient perdu il y avoit plus de douze ans. Il faut en même-temps observer que Tanne-gui du Châtel passoit généralement , dans l'un & l'autre parti , pour un homme prudent , généreux , plein de candeur & de probité , & qu'il avoit donné & donna encore dans la suite des preuves qu'il étoit plus attaché à la personne qu'au rang du Dauphin. Mais examinons les circonstances du fait telles qu'elles sont rapportées par Jean Juvenal des Ursins.

Le Château de Montereau est séparé de la ville par le pont : les troupes du Duc de Bourgogne occuperent le Château : celles du Dauphin étoient dans la ville : du côté du Château , on avoit fait une barriere par laquelle entra le Duc de Bourgogne avec dix Seigneurs qui l'accompagnoient : le Dauphin , avec ses dix Seigneurs , entra par une pareille barriere qu'on avoit faite du côté de la ville : il y

Déposition de Seguinat. avoit au milieu du pont *une espece de parc , fait de haies , avec deux entrées , l'une du côté du Château & l'autre du côté de la ville : & furent*

Juvenal des Ursins. *lesdits Seigneurs de part & d'autre visités , & n'avoient seulement que leurs hau-*

bergeons & épées ; & quand ils furent entrés , mirent des gardes , chacun de leurs gens , aux deux huis , c'est-à-dire le Dauphin à l'huis par où il entra du côté de la ville , & le Duc de Bourgogne à l'huis par où il entra du côté du Château & quand il furent arrivés au parc , Monseigneur le Dauphin parla le premier & dit au Duc de Bourgogne , biau cousin , vous savez qu'au traité de la paix n'aguere faitz entre nous à Melun , fûmes d'accord que dans un mois nous nous assemblerions dans quelque lieu pour traiter des besognes du Royaume & trouver moyen de résister à l'Anglois ; ce lieu fut choisi ; nous nous y sommes rendus au jour marqué & nous vous y avons attendu quinze jours entiers ; pendant lequel temps nos gens & les vôtres font beaucoup de mal au peuple , & nos ennemis toujours conquétent pays : je tiens la paix faitz entre nous , ainsi que l'avons déjà promis & juré ; avisons , je vous prie , aux moyens de résister aux Anglois. Lors le Duc répondit qu'on ne pouvoit rien aviser & faire sinon en la présence du Roi son pere & qu'il falloit qu'il y vînt. Et le Dauphin très-doucement lui dit qu'il iroit vers Monseigneur son pere quand bon lui sembleroit & non à la volonté de lui Duc

de Bourgogne , & qu'on savoit bien que ce qu'ils feroient eux deux , le Roi en seroit content. Et il y eut quelques paroles , & s'approcha le * Seigneur de Noailles du dit Duc qui rougissoit & qui dit , Monseigneur , vous viendrez à présent à votre pere , en voulant mettre la main gauche sur lui & de l'autre tira son épée à moitié ; & lors Messire Tannegui du Châtel prit Monseigneur le Dauphin entre ses bras & le mit hors de l'huis de l'entrée du parc ; & il y en eut qui frappèrent sur le Duc de Bourgogne & sur le dit Seigneur de Noailles , & allerent tous deux de vie à trépassement , & ceux du Château qui étoient près de l'huis du parc oncques ne s'en émurent , croyant qu'étoit Monseigneur le Dauphin qu'on avoit tué.... ; & parce qu'on chargea fort Tannegui du Châtel d'avoir fait le coup , il s'en fit excuser devers le fils du Duc de Bourgogne , en affirmant comme preud'homme & Chevalier , que jamais ne le fit , ni ne fut consentant de le faire , & que s'il y avoit deux gentilshommes qui voulussent dire le contraire , il étoit prêt de s'en défendre & de les combattre l'un après l'autre ; & sur ce il n'y eut personne qui répondit.... Messire Robert de Loire , Messire Bataille & le Vicomte de Narbonne

* Il étoit du
parti Bour-
guignon.

confessoient qu'ils avoient frappé le Duc de Bourgogne, & quand on leur demanda pourquoi ils avoient fait le coup, ils répondirent, qu'en leurs consciences ils virent que le Duc de Bourgogne approchoit de Monseigneur le Dauphin, & aussi le Seigneur de Noailles, tirant à moitié l'épée, & que lors ils frappèrent...

Si Tannegui du Châtel avoit frappé le Duc de Bourgogne, pourquoi l'auroit-il nié ? pourquoi n'auroit-il pas dit comme les autres, j'ai cru qu'il vouloit attenter à la vie de mon maître, je l'ai prévenu ? Pourquoi auroit-il fait un désaveu qui coûte toujours à quelque homme que ce soit & qui pouvoit donner au Dauphin de mauvaises impressions sur son caractère ? S'il n'avoit pas été poussé par cette générosité de l'honnête homme qui s'indigne qu'on le calomnie, pourquoi se feroit-il exposé à un combat qui dans ce temps-là étoit d'une toute autre conséquence que dans ce temps-ci ? La mort n'en étoit pas l'unique inconvénient ; le vaincu passoit pour coupable, menteur & infame ; on le pendoit, mort ou vif, après l'avoir traîné sur la claie. On voit dans les actes publics d'Angleterre un passe-port

230 ESSAIS HISTORIQUES

conçu en ces termes : nous *Henri*, savoir faisons à tous nos Capitaines & Commandans que *Guillaume de Guitri* ayant été accusé & appelé par *Guillaume de Biere*, comme complice de la mort de notre cousin le feu *Duc de Bourgogne* ; nous accordons audit *Guitri* un sauf-conduit pour venir combattre en notre présence ledit de *Biere* ; lequel sauf-conduit sera de huit jours pour venir & de huit jours pour s'en retourner, s'il n'est pas vaincu. Donné dans notre camp de *Melun* le 18 de juillet 1420.

Le Dauphin écrivit une lettre circulaire dans laquelle il disoit que dans la conférence sur le pont de *Montreau*, ayant amiablement représenté au *Duc de Bourgogne* qu'il n'avoit pas fait la guerre aux Anglois comme il l'avoit promis, ni évacué les places où il tenoit garnison, ce *Duc* lui avoit répondu plusieurs outrageuses paroles & avoit tiré son épée pour le villener en sa personne & s'en rendre maître ; mais que par la grace de *Dieu* & l'aide de ses loyaux jerviteurs, il avoit été préservé de ce danger, & que ledit *Duc*, ayant occasionné lui-même sa mort par ses outrages, avoit été tué sur la place. Si l'on dit que la lettre du Dauphin doit être suspec-

te, il faut aussi convenir que l'on ne doit pas s'en rapporter aux relations que faisoit & publioit la Cour de Bourgogne; les (1) dix Seigneurs qui étoient avec le Dauphin, étoient aussi croyables que les dix qui avoient accompagné le Duc de Bourgogne; il n'y avoit que ces vingt personnes qui pouvoient savoir comment la chose s'étoit passée, & ce n'est que sur le récit des uns ou des autres que les Historiens contemporains ont écrit: ces Historiens ont pu être trompés, ou pouvoient être attachés à l'un ou à l'autre parti: si l'on doute de la relation de Jean * Juvenal des Ursins parce qu'il étoit, dit-on, partisan du Dauphin, pourquoi ne doutera-t-on pas de même de celle de Monstrelet, né dans le Hainaut, & qui étoit & devoit être affectionné à la Maison de Bourgogne? Il n'y a presque pas de

* Il a tous jours passé pour un homme plein de candeur & de probité.

(1) Si le Duc de Bourgogne ne s'étoit pas attiré son malheur, & s'ils l'avoient traîtreusement assassiné, n'auroient-ils pas aussi tué les Seigneurs qui l'accompagnoient? Ils se contenterent de les retenir prisonniers, & les relâcherent ensuite, étant bien aises que des témoins qu'on ne pourroit pas reprocher, racontassent eux-mêmes l'affaire comme elle étoit arrivée.

chapitres dans son histoire où l'on ne remarque son inclination pour le Duc de Bourgogne & pour son fils : elle éclate sur-tout dans le récit du meurtre de Montereau. D'ailleurs plusieurs circonstances qu'il insinue sont manifestement fausses ; je ne citerai quant à présent que celle-ci : il rapporte (apparemment pour rendre Tannegui du Châtel plus odieux) *que le Duc de Bourgogne, en entrant dans les barrières, frappa d'amitié sur l'épaule de du Châtel, en disant au Seigneur de S. Georges, voilà l'homme en qui je me fie ;* or nous avons la déposition du Seigneur de S. Georges ; il n'en dit pas un mot : certainement ce Seigneur Bourguignon n'auroit pas oublié une pareille circonstance dans sa déposition.

Examinons à présent les seules & uniques preuves qui paroissent appuyer l'opinion de ceux qui croient que le meurtre du Duc de Bourgogne étoit un assassinat prémédité : c'est une information faite à la requête de son fils & de sa veuve, devant le Bailli de Dijon & autres de leurs Officiers : elle est composée de six dépositions, c'est-à-dire d'une déclaration que Bertrand de Noailles & Guillau-

me Lapaleur avoient faite devant deux Notaires de ce qu'ils prétendoient leur avoir été raconté par le Seigneur Archambaut de Noailles quelques heures avant sa mort : comme cette déclaration ne contient qu'un oui-dire & que d'ailleurs le faux y est absolument manifeste , je ne rapporterai que les dépositions des quatre témoins oculaires , Jean Seguinat , Secrétaire du Duc de Bourgogne , Antoine de Vergi , Guillaume de S. Georges & Gui de Pontaillier , trois des dix Seigneurs qui l'avoient accompagné : le lecteur présuamera sans doute que les Juges , le lieu où s'est faite l'information & les témoins doivent être suspects.

Déposition de Jean Seguinat , Secrétaire du Duc de Bourgogne. ,

... Feu mondit Seigneur de Bourgogne & les Seigneurs de sa compagnie , avec lui déposant , passerent & entrèrent dans la barriere du Dauphin , & aussi-tôt qu'ils furent dedans , Tannegui du Châtel tira lui déposant par la manche dedans lesdites barrieres , pour plus hativement fermer le guichet d'icelles. On ne pouvoit faire passer le meurtre du Duc de Bourgogne pour un assassinat prémédité , qu'en

jettant beaucoup de doute & d'embaras dans les esprits sur la disposition des barrières & sur les précautions qu'on avoit prises à cet égard de part & d'autre : à la façon dont Seguinat s'exprime, il sembleroit que le Dauphin étoit le maître de faire ouvrir & fermer la barrière du côté du Duc de Bourgogne ; le bon sens ne permet pas de le croire ; ce même Seguinat , les autres témoins , & toutes les relations conviennent qu'on demeura d'accord que pour la sûreté réciproque , les Dauphinois auroient la ville , & les Bourguignons le château ; le Duc de Bourgogne arriva vers les quatre heures après midi avec quatre cens hommes d'armes & deux cens archers ; il les mit dans le Château & aux environs , & plaça une garde auprès de sa barrière ; mais le Château , cette garde & ces troupes n'auroient servi de rien à sa sûreté personnelle & à celle des dix Seigneurs qui l'accompagnoient, s'il n'avoit pas été le maître d'ouvrir sa barrière , en cas de danger , comme le Dauphin étoit le maître d'ouvrir la sienne. *Mondit Seigneur de Bourgogne, continue Seguinat, aperçut le Dauphin qui étoit près de la porte, devers*

la ville , sur ledit pont , à l'endroit d'un petit retrait fait de haies ; mondit Seigneur alla à lui , ôta son * aumusse qui étoit de velours noir & s'agenouilla en lui disant , Monseigneur , après Dieu je ne dois obéir qu'au Roi & à vous ; je viens vous offrir ma personne , mes biens & toutes les forces de mes alliés & bienveillans ; si on vous a fait quelque rapport à mon désavantage , je vous prie de n'en rien croire ; dis-je bien , Messieurs , ajouta-t-il ? Vous dites si bien , répondit le Dauphin , qu'on ne peut mieux ; levez-vous , biau cousin , & vous couvrez , en le tenant par la main. Le Président de Provence vint au Dauphin & lui parla bas à l'oreille , & le déposant apperçut que ledit Président & le Dauphin firent signe de l'œil à Tannegui de Châtel , lequel Tannegui poussa entre les deux épaules mondit Seigneur de Bourgogne d'une grande hache de guerre sans dague qu'il tenoit à la main , en lui disant , Monsieur de Bourgogne , entrez là-dedans. Il faut se représenter les deux barrières hautes de six pieds , l'une du côté du Château & l'autre du côté de la Ville ; un espace entouré d'un clair-voir & formant une espee * de fallon au milieu du pont ; deux entrées à ce fallon , l'une du côté du Château &

* Son Cha-
peron.

* Un parc ,
un retrait ,
dans le langa-
ge de ce tems-
là.

l'autre du côté de la Ville : le Dauphin étoit à l'entrée du fallon du côté du Château, c'est-à-dire du côté par où venoit le Duc de Bourgogne : ce Duc n'étoit point entré dans le fallon, puisque du Châtel en le poussant d'une grande hache d'armes entre les deux épaules, lui dit, entrez là-dedans. *Monsieur de Bourgogne*, continue *Seguinat*, s'étant retourné de côté, put voir un grand homme brun qui tenoit une grande épée nue & taillante, & dans ce moment les gens du Dauphin ayant commencé à crier, tuez, tuez, ce grand homme brun frappa mondit *Seigneur de Bourgogne* de ladite épée sur la tête en descendant le long du visage du côté droit, & mondit *Seigneur de Bourgogne* eut le bras presque coupé assez près du poignet, en voulant parer le coup ; *Barbazan* étoit auprès de celui qui donna le coup ; duquel coup mondit *Seigneur de Bourgogne* ne tomba pas ; mais dans l'instant *Tannegui du Châtel* frappa de ladite hache d'armes un si grand coup sur la tête de mondit *Seigneur de Bourgogne* qu'il tomba à terre sur le côté gauche, le visage vers le Dauphin qui étoit présent ; les *Seigneurs de Noailles & d'Autrey* s'étant mis au-devant de mondit *Seigneur de Bourgogne* pour parer les coups qu'on lui portoit, furent blessés ; &

dans le moment qu'on eut crié , tuez , tuez , ceux qui étoient en la compagnie du Dauphin , prirent & emprisonnerent ceux qui étoient entrés avec Monseigneur de Bourgogne , excepté le Seigneur de Neufchâtel qui s'échappa. Le déposant regardoit toujours mondit Seigneur de Bourgogne en grande crainte & doute de sa vie , lorsqu'il vit un homme qui s'agenouilla & qui lui plongea son épée dans le corps ; alors Monseigneur de Bourgogne étendit les reins en poussant un soupir & expira.

Il paroît par toutes les relations qu'on se défioit les uns des autres , & qu'on prit & qu'on se donna réciproquement toutes les furetés possibles ; d'ailleurs le Duc de Bourgogne vivoit dans des frayeurs continues depuis l'assassinat du Duc d'Orléans & les différens massacres qu'il avoit fait commettre à Paris ; il avoit fait bâtir à son hôtel * de Bourgogne une tour , & dans cette tour une chambre sans fenêtres & dont la porte étoit très-basse : il la fermoit lui-même le soir & ne l'ouvroit le matin qu'avec toutes les précautions que la crainte inspire aux scélérats ; puisqu'il en prenoit de si grandes à Paris , il n'étoit pas homme à les né-

* Rue Mauconseil, où est la Comédie Italienne.

glier aux conférences avec le Dauphin : on prétend même qu'il balança long-temps avant que d'aller à l'entrevue de Montereau ; qu'il avoit des pressentimens qu'il y feroit tué ; qu'on le lui avoit prédit & qu'il ne cachoit point ses craintes : elles devoient augmenter sa défiance naturelle & rendre les dix Seigneurs qui l'accompagnoient encore plus attentifs sur les moindres mouvemens des dix qui étoient avec le Dauphin ; voilà cependant un homme qui vient parler bas à l'oreille du Dauphin ; on donne un coup d'œil à du Châtel ; il pousse le Duc de Bourgogne pour l'avertir qu'il va le frapper ; il a une grande hache de guerre , quoique les uns & les autres fussent convenus qu'ils n'auroient que leurs épées : les Dauphinois se trouvent placés derrière le Duc de Bourgogne ; tout cela est-il vraisemblable ? les Bourguignons ne devoient-ils pas être immédiatement derrière leur Duc , de même que les Dauphinois immédiatement derrière le Dauphin ?

Du Châtel , Barbazan & autres qui composoient le Conseil de ce jeune Prince , connoissoient le carac-

tere défiant du Duc de Bourgogne ; il n'étoit pas douteux qu'il feroit sur ses gardes ; ils n'avoient au plus qu'un moyen de le surprendre : c'étoit de prévenir les soldats qu'ils mettroient à leur barriere , d'accourir promptement dès qu'ils entendraient crier *tuez* , *tuez* ; mais on ne défile pas vite & en grand nombre par un guichet ; d'ailleurs la Seine est assez large à Montereau , & les barrieres qu'on avoit construites aux deux extrémités du pont , étoient par conséquent assez éloignées du fallon qu'on avoit fait au milieu : les dix Seigneurs Bourguignons ne pouvoient donc pas être subitement accablés par le nombre ; une défense de quelques minutes donnoit aux gens de leur barriere le temps de venir à leur secours ; alors le combat s'engageoit & le Dauphin pouvoit y être tué : si l'on me dit que son Conseil ne s'en soucioit pas , & qu'il ne pensoit qu'à venger la mort du Duc d'Orléans & du Connétable d'Armagnac , je me crois dispensé de répondre à cette absurdité.

Déposition de Guillaume de Vienne ,
Seigneur de S. Georges.

.... Lors mondit Seigneur le Duc de

Bourgogne entra dans lesdites barrières avec les dix de sa compagnie, & incontinent fut fermé le guichet desdites barrières par là où ils étoient entrés. Et quand mondit Seigneur le Duc aperçut ledit Dauphin qui étoit à un des quarrés dessus le pont devers la rivière, à un retrait qui étoit fait en maniere de passouer, mondit Seigneur le Duc alla devers le Dauphin, & s'agenouilla devant lui & ôta son chaperon en lui faisant la révérence, & lui dit qu'il étoit venu à son mandement pour s'employer à son service & au bien du Royaume; & alors le Dauphin le prit par la main, & le fit lever, & se tenoient par les mains ensemble, & lui sembloit à lui déposant, qu'ils se parloient amoureuxment & gracieusement; & comme lui déposant étoit incommodé, il se retira dans un coin près de-là pour vomir, où étant, il entendit crier à haute voix, tuez, tuez, & lors il se tourna & vit beaucoup de gens armés entrer dedans lesdites barrières & cloisons ordonnées du côté du Dauphin; & vint à lui Tannegui du Châtel qui le prit & le mena hors desdites barrières & le bailla au Seigneur de Guiriz, lequel l'emmena en son Hôtel dans la ville, ainsi malade

lade qu'il étoit. Interrogé de ceux qui frapperent & meurtrirent Monseigneur le Duc de Bourgogne, dit qu'il ne vit point frapper Monseigneur de Bourgogne, parce qu'il étoit malade & qu'il vomissoit alors, & que la chose fut si soudainement faite qu'il ne put appercevoir ceux qui l'avoient faite.

Le Seigneur de S. Georges avoit été Chambellan du Duc de Bourgogne tué à Montereau : il l'étoit du fils & pensionné à trois mille livres ; il est assez honnête homme pour ne vouloir pas mentir en déposant que son Maître avoit été traîtreusement assassiné, mais en même-temps il ne veut pas déposer contre lui & avouer qu'il l'avoit vu mettre la main sur la garde de son épée pour frapper le Dauphin, il prend le parti de dire qu'il n'a pu voir ce qui s'étoit passé, parce qu'il vomissoit alors dans un coin. D'ailleurs on voit que ce Seigneur de Saint Georges ne fut point blessé, comme l'avance faussement Montrelet.

*Etat de la
Maison du
Duc de Bour-
gogne, page
121.*

Déposition d'Antoine de Vergi.

.... Et se tenoient par les mains Monseigneur de Bourgogne & le Dauphin ,
Tome III. L

& lui sembloit à lui déposant qu'ils se parloient amoureusement & gracieusement ; & ainsi qu'ils se tenoient & parloient ensemble , lui déposant entendit crier à haute voix , tuez , tuez , & vit grand nombre de gens armés entrer dedans lesdites barrières & cloisons ordonnées du côté du Dauphin. Interrogé de ceux qui frapperent & meurtrirent feu Monseigneur le Duc , dit qu'il vit bien qu'on le frappoit , mais qu'il ne put voir celui qui le frappa , parce que ceux qui le frapperent étoient derriere lui , & que la chose fut faite très-soudainement.

Puisque ce témoin dit simplement qu'il lui sembloit que le Dauphin & le Duc de Bourgogne se parloient gracieusement , il convient qu'il n'entendoit pas ce qu'ils disoient. Puisqu'il ne put voir ceux qui frapperent le Duc de Bourgogne , parce qu'ils étoient derriere le Duc de Bourgogne & entre ce Prince & lui déposant , à plus forte raison ne put-il pas voir si ce Prince avoit fait auparavant le geste de mettre la main sur la garde de son épée pour frapper le Dauphin. Cette déposition , comme la précédente , me paroît d'un homme qui ne veut pas dire la vé-

rité , mais qui voudroit en même-temps ne pas mentir ; d'ailleurs je dirai toujours qu'il me semble que les Seigneurs qui escortoient le Duc de Bourgogne devoient être immédiatement derriere lui , de même que ceux qui escortoient le Dauphin devoient être immédiatement derriere le Dauphin.

Déposition de Gui de * Pontaillier. * Il étoit Chambellan & pensionné du Duc de Bourgogne.

.... Et se tenoient par les mains Monseigneur de Bourgogne & le Dauphin , & lui sembloit qu'ils se parloient amoureuxment & gracieusement ; & ainsi qu'ils se tenoient & parloient ensemble , il entendit crier à haute voix & en grande tumulte , tuez , tuez , & lors vit grand nombre de gens armés entrer dedans lesdites barrières & cloisons ordonnées du côté du Dauphin Dît de plus qu'il vit Tannegui du Châtel qui frappa Monseigneur le Duc de Bourgogne d'une hache d'armes , & que Messire Robert de Loire tenoit pour lors feu Monseigneur le Duc de Bourgogne par les manches de sa robe par derriere.

Seguinat dépose qu'il fut saisi & fait prisonnier par Messire Bataille , & qu'il ne fait pas le nom du grand

Déposition de Seguinat.

244 ESSAIS HISTORIQUES

homme brun qui tenoit une épée nue & taillante & qui frappa le premier le Duc de Bourgogne : ce grand homme brun étoit Messire Robert de Loire que Pontaillier occupe à tenir * par derriere le Duc de Bourgogne par les manches de sa robe. Seguinat ajoute que Barbazan étoit auprès du grand homme brun : Pontaillier dit qu'il n'apperçut point Barbazan dans les barrières, mais qu'il le vit, hors des barrières, regardant par un guichet qui étoit ouvert. Monstrelet prétend que *Barbazan reprocha à ceux qui avoient machiné le cas, qu'ils avoient déshonoré à jamais le Dauphin, & que mieux auroit valu avoir été mort que d'avoir été à icelle journée.* On voit que les témoins ne s'accordent pas, & que la relation de l'Historien contemporain est contraire aux dépositions des témoins.

Preuves pour servir à l'histoire du meurtre du Duc de Bourgogne, page 290.

Charles de Bourbon, Comte de Clermont, avoit épousé une des filles du Duc de Bourgogne : il étoit un des dix Seigneurs qui l'avoient accompagné : il lui donna le tort, se déclara pour le Dauphin & suivit toujours depuis son parti. Il faut observer que c'étoit un jeune * Prince d'un

* Voyez
page 334.

*Déposition de
Pontaillier.*

*Monstrelet.
Chap. 212.*

Preuves

*pour servir à
l'histoire du
meurtre du
Duc de Bour-
gogne, page
290.*

* Il avoit
dix-sept ans,

ver que c'étoit un jeune * Prince d'un

mérite distingué : l'année suivante , par sa valeur , sa fermeté & sa bonne conduite , il chassa le Comte de Foix du Languedoc : si le meurtre de Montereau avoit été un noir complot , est-il naturel qu'il se fût lié avec des traîtres , des hommes sans foi , prodigues de sermens pour attirer leur victime dans le piège ? Il soutint toujours au fils du Duc de Bourgogne que son pere avoit occasionné lui-même son malheur , & il l'obligea de lui renvoyer sa femme (Agnès de Bourgogne) avec qui il n'avoit pas encore consommé son mariage , parce qu'elle n'étoit pas en âge : il le consumma à Autun le 17 de septembre 1425.

A la suite du Journal de Paris sous les regnes de Charles VI. & de Charles VII, on trouve un *Mémoire pour servir à l'Histoire du meurtre de Jean sans peur , Duc de Bourgogne* ; c'est une narration de l'Éditeur ; on doit croire qu'il n'a pas eu la témérité de la donner pour constante & certaine , puisqu'il ne l'a composée que sur les dépositions qu'on vient de voir & sur quelques autres pièces tirées des registres de la Chambre

des Comptes de Dijon, & qui ne fournissent aucune preuve valable d'un assassinat prémédité. Entre'autres circonstances fausses & ridicules que l'on trouve dans cette narration & dans ces pieces, je ne citerai que celles-ci : *L'animosité des assassins du Duc fut si grande que chacun vouloit avoir un morceau de sa robe pour le porter sur la sienne... On le dépouilla, ne lui laissant que son jupon & ses * housseaux... On mit son corps dans la biere où l'on porte les pauvres en terre, & on le fit porter à l'Hôpital, & de-là à l'Eglise, par les gens les plus pail-lards que l'on put trouver... Tannegui du Châtel voulant se distinguer parmi les complices, prit un des éperons noirs du Duc à molettes dorées, & fit faire un étui pour enchâsser la hache au bec de faucon dont il l'avoit frappé. Du Châtel passa toujours pour un homme fier, plein de (1) candeur & de franchise; s'il avoit affecté de faire parade de*

Pages 223,
224 & 289.

* Guestrès,
bottines.

(1) En 1425, Artur de Richemont, frere du Duc de Bretagne, offrit à Charles VII. de lui amener toutes les forces du Duché, mais à condition qu'il éloigneroit d'auprès de sa personne tous ceux qu'on accusoit d'avoir été complices de la mort du Duc de Bourgogne;

cette hache & de la montrer publiquement , auroit-il eu le front d'envoyer à la Cour de Bourgogne un cartel où il déclaroit qu'il n'avoit pensé qu'à sauver le Dauphin ; qu'il n'avoit jamais frappé ni dit de frapper le Duc de Bourgogne ; que tous ceux qui l'en accusoient avoient menti & qu'il offroit de les combattre en champ clos ?

Pierre Fenin & Monstrelet étoient certainement très-affectionnés au parti Bourguignon : S. Remi servoit dans les troupes Angloises & fut dans la suite Chancelier de Philippe de Bourgogne , fils de Jean *sans peur* ; les Historiens qui sont venus après ces trois Historiens contemporains , ont-ils eu raison de les croire aveuglément ? Il faut encore remarquer que les circonstances du meurtre rapportées par

Tannegui du Châtel alla se jeter aux pieds de Charles VII & lui demanda pour récompense de ses services la permission de se retirer ; ce Prince l'embrassa , versa des larmes & lui dit qu'il ne pouvoit consentir à cette séparation ; ce fidele serviteur prépara tout pour son départ , & s'exilant lui-même , quitta le ministère & le commandement des armées avec autant de gloire que l'on en ait jamais eu à y rester. Il faut convenir qu'un si bon maître & un si bon serviteur n'ont guere l'air de traîtres & d'assassins.

Fenin, Monstrelet & S. Remi, sont différentes de celles que déposent les témoins ; en sorte que les dépositions des témoins sont supposées, ou la relation de ces trois Historiens est fausse ; d'ailleurs le récit de Fenin n'est pas conforme à celui de S. Remi, & Monstrelet n'a fait que copier mot à mot S. Remi qui devoit être entièrement suspect.

Après avoir examiné le pour & le contre avec toute l'attention possible, s'il faut dire mon sentiment, le voici : le Dauphin étoit à l'entrée du salon ; il alla trois ou quatre pas au-devant du Duc de Bourgogne ; après les premiers compliments, il entra en explication & lui reprocha qu'il n'avoit rien fait de tout ce qu'il lui avoit promis dans la conférence de Pouilli-le-Fort ; qu'il n'avoit point retiré ses garnisons des places qu'il devoit évacuer ; que ses troupes avoient toujours demeuré dans l'inaction & ne s'étoient opposées à aucune des nouvelles entreprises de Henri ; que les Anglois avoient surpris Pontoise par escalade, & que toute la France accusoit Lisle-Adam de leur avoir livré cette ville. Il faut se représenter le Duc de Bourgogne vieilli dans

le crime , naturellement fier ; d'accord avec la Reine , maître de la personne du Roi & méprisant un jeune Prince de dix-sept ans. & d'un caractère doux ; le reproche sur la prise de Pontoise dût d'autant plus le piquer que Lisle-Adam (1) passoit pour l'exécuteur ordinaire de ses trahisons & de ses cruautés ; il s'emporta avec hauteur & dit au Dauphin , en mettant la main sur la garde de son (2) épée , que le Roi & la Reine jugeroient des reproches & de la querelle qu'il lui faisoit , & qu'il falloit qu'il vînt tout à l'heure les trouver. Il étoit très-naturel de le présumer capable d'un attentat ; Robert de Loire & le Vicomte de Narbonne le frapperent , tandis que du

(1) Lisle-Adam étoit entré au service du Duc *P. Daniel* de Bourgogne par une trahison ; on l'accusoit *page 523.* aussi d'avoir excité les massacres dans Paris en 1418 , & d'avoir commis des indignités sur le cadavre du Connétable d'Armagnac.

(2) Monstrelet prétend que le Duc de Bourgogne voulant remettre plus en avant son épée qui s'étoit retirée en arriere lorsqu'il s'étoit agenouillé devant le Dauphin , Robert de Loire lui dit , quoi ! voulez-vous mettre l'épée à la main en la présence de Monseigneur le Dauphin ? Qu'alors du Châtel s'écria , *il est tems , & frapa le Duc de Bourgogne.*

Châtel , qui étoit derrière le Dauphin , le retiroit promptement & le faisoit rentrer dans le fallon ; on cria *tuez , tuez* , & ce fut à ce cri qu'à travers le fallon , qui n'étoit qu'un espace entouré d'un clairvoir , les Seigneurs Bourguignons virent entrer des gens armés dans les barrières. Il faut observer que , selon les dépositions des témoins , il n'y avoit point de barrière entre le Dauphin & le Duc de Bourgogne , comme le disent les Historiens contemporains.

Je passerai rapidement sur des faits que personne n'ignore. Le nouveau Duc de Bourgogne suivit le détestable projet de son pere , sous le prétexte de venger sa mort ; il s'unit avec la Reine pour perdre le Dauphin , le priver de la couronne & la mettre sur la tête de Henri. Cette méchante femme tenoit sa Cour à Troyes en Champagne ; elle y avoit mené son mari dont la maladie avoit dégénéré depuis long-temps dans une sombre imbécillité ; Henri se rendit dans cette ville le 20 mai 1420 , & le lendemain on y signa un traité qu'on appella *la paix de Troyes* ; il contient XXXI articles ; je ne rapporterai que les principaux.

» Le Roi d'Angleterre étant de-
 » venu fils du Roi de France par son
 » mariage avec la Princesse Catheri-
 » ne , honorera le Roi & la Reine de
 » France comme ses pere & mere.

» Il n'empêchera point que le Roi
 » de France, pendant le cours de sa vie,
 » ne conserve la dignité Royale & ne
 » reçoive les revenus de sa couronne.

» Comme ledit Roi de France est
 » empêché par sa maladie de vaquer
 » au gouvernement de l'Etat , le Roi
 » d'Angleterre fera dès ce jour-ci
 » Régent du Royaume & le gouver-
 » nera selon la justice & l'équité, avec le
 » conseil des Princes, grands Seigneurs,
 » Barons & Nobles dudit Royaume.

» Dans les actes publics , le Roi de
 » France , en parlant du Roi d'An-
 » gleterre, se servira de cette formule ,
 » *notre très-cher fils , Henri Roi d'Angle-*
 » *terre , héritier de France.* «

Il faut observer que la Princesse Ca-
 therine que Henri épousoit , avoit deux
 sœurs aînées , vivantes & mariées , l'une
 au Duc de Bretagne , & l'autre au
 Duc de Bourgogne ; qu'au défaut du
 Dauphin, & en suposant que les femmes
 pussent succéder à la couronne, ces deux
 Princesses auroient dû certainement

hériter avant Catherine leur cadette.

» Après la mort du Roi Charles ;
 » la couronne avec toutes ses dépen-
 » dances appartiendra au Roi d'An-
 » gleterre & à ses hoirs. «

C'est-à-dire que si Henri & Catheri-
 ne mouroient sans enfans , la couronne
 de France passeroit aux freres de Henri,
 ou à leurs héritiers.

» Quand le Roi d'Angleterre , ou
 » quelqu'un de ses hoirs , sera parve-
 » nu à la couronne de France , les deux
 » Royaumes de France & d'Angleterre
 » seront unis à perpétuité sous la do-
 » mination d'un seul & même Prince ;
 » il n'y aura point un Roi dans cha-
 » que Royaume ; mais un seul & mê-
 » me Roi sera Souverain dans les deux
 » Royaumes , sans pourtant soumet-
 » tre l'un à l'autre ; les loix & les li-
 » bertés de chacun des deux Royaumes
 » seront conservées dans leur entier.

» Vu les crimes commis par Charles
 » soi-disant Dauphin de Viennois, il est
 » accordé qu'on ne fera ni trêve ni paix
 » avec lui que du consentement des
 » deux Rois & du Duc de Bourgogne. «

Recueil des Le bon sens faillit , dit du Tillet ,
Traités, &c. à tous ceux qui signerent ce Traité ; on
P^{re}ge 323. y convient de la maladie du Roi & par

conséquent qu'il étoit inhabile à traiter & contracter, & même au dommage & totale éversion de sa couronne, de laquelle il n'étoit qu'administrateur, non Seigneur ou propriétaire; & quand même il eût eu le plus clair & le plus sain entendement du monde, il n'eût pu priver de ladite couronne le Dauphin son fils auquel par la loi expresse & fondamentale elle étoit affectée, ou devoit échoir, sans titre d'hoirie; ainsi exhérédation, confiscation ou indignité n'y pouvoient avoir lieu pour crime ou cas que ce fût; car en France le Roi ne peut ôter à son fils, ou son plus prochain, ladite couronne s'il ne lui ôte la vie; encore lui mort, elle viendra à ses descendans mâles s'il en a.

Il y a à cet égard une différence entre les Princes du Sang & les particuliers; un Prince du Sang ne parvient point à la couronne comme héritier, mais comme étant du Sang auquel elle appartient; ni le Roi ni la Cour des Pairs, ni toute la Nation assemblée, ne peuvent lui ôter un droit qui lui est transmis intimement avec la vie, & avec lequel il meurt, à moins qu'il ne soit devenu étranger à la nation & qu'il n'ait renoncé par quelque acte à être Français. D'ailleurs en supposant que Charles

254 ESSAIS HISTORIQUES

VI, attendu les prétendus crimes commis par le Dauphin, eût pu l'exclure de la couronne, pouvoit-il en priver les branches d'Orléans, d'Anjou, d'Alençon & de Bretagne ?

A ces observations j'en joindrai quelques autres que nos Historiens n'ont point faites. Le bon sens & l'équité naturelle veulent que lorsqu'un crime a été commis, on commence par recevoir la plainte ; que sur cette plainte on informe ; que sur l'information on décrète, & qu'ensuite on juge l'accusé sur ses réponses, ou que l'on le condamne par contumace, s'il n'a point comparu.

Le Traité de Troyes est du 21 mai 1420 ; Charles VI y nomme Henri héritier de la couronne & déclare qu'on ne fera ni paix ni trêve avec Charles soi-disant Dauphin, attendu les crimes qu'il a commis.

*Preuves pour
servir à l'hist.
du meurtre
du Duc de
Bourgogne,
page 347.*

Le 23 de décembre suivant, c'est-à-dire sept mois après ce Traité, le Duc de Bourgogne comparoît en habit de deuil devant Charles VI & Henri, leur présente sa plainte & demande justice contre les assassins de son pere. Sur cette plainte, sur les remontrances de l'Université & des Députés de plusieurs villes, & sur les conclu-

sions du Procureur - Général , sans informations de témoins , Charles VI , après avoir dit que le feu Duc de Bourgogne , qui aimoit tant l'Etat & qui l'avoit si bien servi , avoit été malvaisement , traîtreusement & damentablement tué sur le pont de Montreau par le Dauphin & ses complices , rend un Arrêt par lequel , de l'avis des gens de son Grand - Conseil , des Présidents & des gens Laïques de son Parlement & autres de ses Conseillers , il déclare que tous les complices dudit meurtre sont inhabiles & indignes de toutes successions directes ou collatérales & de tous honneurs , dignités ou prérogatives quelconques , & qu'ils ont en outre encouru toutes les peines & punitions portées par les loix contre les criminels de leze-Majesté.

L'information sur ce prétendu assassinat & les dépositions des témoins (Jean * Seguinat , Guillaume de Vienne , Antoine de Vergi & Gui de Pontallier) sont du mois d'avril 1421.

Ibidem.

page 271.

Remarquez que Seguinat & Pontallier sont les seuls qui déposent que c'étoit un assassinat prémédité, & que ces deux témoins se contredisaient dans les circonstances.

Ainsi le 21 mai 1420 , sans avoir fait aucune procédure contre le Dauphin , on le dépouille de tous les droits que lui donne sa naissance ; le 23 décembre suivant on reçoit la plainte contre lui ;

256 ESSAIS HISTORIQUES

on rend un Arrêt qui le condamne comme criminel de leze-Majesté, & le 10 d'avril 1421, on informe & on entend les témoins sur le crime dont il est accusé. n'est-ce pas commencer par condamner un homme & lui faire ensuite son procès ? On ne dira pas que les témoins étoient prisonniers du Dauphin, & qu'on n'avoit pu les entendre plutôt : le journal prouve qu'ils étoient libres, & même dans Paris, lors de l'Arrêt du 23 décembre 1420.

Ibidem.
Page 243.

Il faut encore remarquer que les dix Seigneurs qui avoient accompagné le Dauphin sur le pont de Montereau & les dix qui avoient accompagné le Duc de Bourgogne, étoient les seuls qui pouvoient déposer comment l'action s'étoit passée ; que les Dauphinois soutenoient que le Duc de Bourgogne avoit voulu tirer son épée pour frapper le Dauphin ; que selon la jurisprudence de ces temps-là, lorsque le crime étoit douteux, on ordonnoit le combat entre les accusateurs & les accusés, & que les Dauphinois offroient ce combat pour prouver leur innocence.

On a vu que le Duc de Bourgogne, après avoir fait assassiner de nuit, dans une rue de Paris, le Duc d'Orléans,

son supérieur & son Seigneur par le sang, fit soutenir par Jean Petit Cordelier, *que tout vassal & sujet faisoit une action méritoire en tuant un tyran, même par surprise & en trahison, nonobstant tout serment & tout engagement contracté avec lui, & sans attendre qu'il fût condamné par un jugement.* Le Parlement de Paris & l'Université condamnèrent cette abominable doctrine en 1416; ils révoquerent cette condamnation en 1418, à la sollicitation du Duc de Bourgogne; & lorsque ce méchant homme est tué, en 1419, sur le pont de Montereau, ils poursuivent & proscrivent le Dauphin. Tout le monde sait à quelles extrémités il fut réduit, & que les Anglois, quand il prit le titre de Roi après la mort de son pere, l'appelloient par dérision *le Roi de Bourges*. Il étoit obligé, par une espece de honte, de s'enfermer pour prendre ses repas: Saintrailles étant venu lui parler d'une affaire qui pressoit, le trouva se mettant à table avec la Reine, & *n'ayant tous les deux pour tout plat qu'une queue de mouton & deux poulets.*

J'ai dit que Henri avoit employé quatre années à se rendre maître de la Normandie, quoiqu'aucune armée ne se fût opposée à ses progrès & quoique favorisé par la diversion & les

Histoire de Paris. preuves. t. 4. page 562.

Monstrelet, chap. 196.

Rapin de Touras, pages 144 & 447.

trahisons secrètes du Duc de Bourgogne ; que le nouveau Duc de Bourgogne s'unit ouvertement à lui , l'amena à Paris , lui livra cette capitale & plus de trente autres villes considérables. J'ai cité des traits de la férocité de ce Monarque Anglois à la bataille d'Azincourt & au siege de Rouen : j'en pourrois citer plusieurs autres ; je me contenterai de rapporter celui-ci : à l'attaque de Montereau , il avoit dix-huit gentilshommes prisonniers ; au bout de quelques jours , irrité de la vigoureuse résistance du Gouverneur qui s'étoit retiré dans le Château , il lui envoya dire que s'il ne se rendoit pas , il alloit faire pendre ces dix-huit gentilshommes ; le Gouverneur répondit qu'il continueroit de faire son devoir & qu'il estimoit trop le Roi d'Angleterre pour le croire capable d'exécuter des menaces si contraires au droit de la guerre & des gens : sur cette réponse Henri fit pendre les dix-huit gentilshommes. Voilà ce Prince qui vouloit régner sur des Français & à qui des Historiens donnent les titres de *magnanime* , de *juste* , de *généreux* & de *conquérant*. Il mourut à Vincennes le 31 août 1422 , d'un mal qu'on appelloit alors le mal S. Fiacre & qui

n'étoit autre, dit-on, que la (1) fistule. Le fils qu'il laissoit n'ayant que huit à neuf mois, il nomma les Ducs de Bedford & de Gloucester, ses freres, l'un pour Régent en France & l'autre pour Protecteur en Angleterre, leur recommandant sur-tout de cultiver & de ménager soigneusement l'amitié du Duc de Bourgogne; il avoit raison, car dès que ce Duc rentra dans son devoir, c'est-à-dire dès que les Français cessèrent de combattre les uns contre les autres, les Anglois ne tarderent pas à être entièrement chassés d'un Royaume qu'ils avoient déchiré pendant plus de trois cents ans, à la faveur des fiefs qu'ils y possédoient & des divisions & des troubles qu'ils y avoient sans cesse excités. Il ne leur resta que Calais; cette place avoit coûté onze mois de siege à Edouard III; le Duc de Guise, en 1558, la reprit en huit jours; on y trouva un *amas prodigieux de canons, d'armes, de munitions de guerre & de*

Guill. P^{er} radin.

(1) Il paroît qu'on n'a su guérir ce mal que sous le regne de Louis XIV. Il produisoit ordinairement dans le sang une corruption si générale qu'il sortoit, disent les Historiens, une *quantité prodigieuse de poux des yeux & des oreilles de Henri, & que plus on en ôtoit, plus il en renaissoit.*

P. Daniel.

bouche , & cette inscription sur une des portes : *les Français reprendront Calais quand le plomb nagera sur l'eau comme le liège.*

Dans l'histoire de ces guerres , outre les inconvéniens , les désordres & les maux inséparables du gouvernement féodal , on a du remarquer des époques aussi fatales que singulieres. Louis le Jeune répudie Léonor d'Aquitaine ; six semaines après , elle épouse Henri Duc de Normandie , Comte d'Anjou , qui devient dans la suite Roi d'Angleterre , & à qui elle porte en dot le Poitou & toute la Guyenne jusqu'aux Pyrénées. Philippe de Valois , en 1346 , à Creci , le Roi Jean en 1356 , à Poitiers , & le Connétable d'Albret , en 1415 , à Azincourt , se trouvent dans les mêmes circonstances ; ils peuvent triompher des Anglois sans combattre ; ils les attaquent & sont battus. Philippe le Hardi , à qui le Roi Jean son pere avoit donné la Bourgogne , épouse l'héritiere du Comte de Flandres , & cette nouvelle branche de la famille Royale en devient la plus cruelle & la plus dangereuse ennemie ; le Duc Jean en 1416 conclut secrètement le Traité de Calais par lequel il reconnoît Henri pour légitime Roi de France.

ce ; Philippe son fils , qui avoit aussi *Acta publica.*
 signé cet infame Traité , le confirme *T. 4. P. 177.*
 ouvertement en 1419 , sous prétexte
 de venger la mort de son pere ; il amene
 Henri à Paris , lui livre avec cette ca-
 pitale plus de trente autres places , &
 continue pendant seize ans à désoler sa
 patrie & à persécuter le chef de sa mai-
 son ; enfin sur des griefs qu'il prétend
 avoir contre les Anglois , & rebuté de-
 puis long-temps de l'arrogance natu-
 relle à leur nation , il prend le parti de
 les abandonner ; mais comme ce n'est
 ni la vertu ni l'honneur qui le déter-
 minent , il exige , pour cesser d'être
 l'ennemi de sa patrie , qu'on lui cede
 plusieurs territoires , & c'est pour co-
 lorer la demande de cette cession qu'il
 soutient toujours que son pere a été in-
 dignement assassiné , & qu'il s'obstine
 à vouloir que Charles VII en con-
 vienne dans le Traité. Charles étoit
 d'un caractère extrêmement doux , fa-
 cile , compatissant ; & quoique très-
 brave , il ne pensoit jamais qu'avec un
 saisissement d'horreur au sang qu'al-
 loit faire répandre un siege ou une ba-
 taille ; il considere que la France est
 saccagée depuis environ vingt ans par
 une guerre civile & étrangere ; que le
 salut du peuple doit être la suprême

* On le vit
 plus d'une
 fois monter le
 premier à l'as-
 sault , & com-
 battre main à
 main avec
 l'ennemi.

Tome 4.
page 265.

loi , & qu'en pere de ses sujets , il est nécessaire qu'il fasse ce qu'il ne feroit pas s'il n'étoit qu'un simple gentil-homme ; il se soumet donc à toutes les conditions que lui impose son orgueilleux vassal. Rapin de Toiras observe à l'occasion de ce Philippe Duc de Bourgogne , surnommé le Bon , *qu'il arrive quelquefois que les éloges & les surnoms que l'on donne aux Princes , s'accordent peu avec leur véritable caractère.* La réflexion est juste : ce Philippe le Bon étoit sans foi , sans probité , d'une ambition démesurée & toujours occupé des moyens de s'agrandir ; il ne fut pas moins opresseur , moins dur , moins injuste avec ses plus proches parens qu'avec son Souverain ; il persécuta indignement Jacqueline de Baviere sa cousine & s'assura sa succession de la façon la plus tyrannique ; il dépouilla son pupille , le jeune Comte de Nevers , à qui le Brabant , le Lothier , Limbourg & Anvers appartenoient.

P. 157.

Dans une brochure qui a pour titre, *Réflexions sur quelques Ecrivains modernes , il est bien singulier , dit l'Auteur , que M. de Saintfoix prétende qu'on ne doit pas regarder comme de grands hommes , Edouard III & Henri V , & qu'il nous les peigne comme des Princes injustes.*

tes, fourbes, cruels & qui n'avoient aucune magnanimité ni générosité dans le caractère.

RÉPONSE. Si j'ai fidelement représenté les circonstances qui occasionnerent les malheurs de la France & les succès d'Edouard III & de Henri V ; si leurs Panégyristes mêmes sont obligés de convenir qu'ils ont commis les actions que j'ai rapportées, c'est au Lecteur à juger s'ils étoient de grands hommes, & des Princes généreux & magnanimes.

M. de Saintfoix, ajoute-t-on dans cette brochure, *fait jouer à Philippe le Bel & à Clément V le personnage le plus odieux, & il a affecté de contredire l'Abbé Véli.* P. 158.

RÉPONSE. J'ai cité mes autorités & mes garants sur tout ce que j'ai dit au sujet de la condamnation des Templiers. Je n'ai pas pu affecter de contredire M. l'Abbé Véli, puisque mes Essais Historiques avoient paru avant qu'il eût achevé son Histoire du regne de S. Louis, & par conséquent avant qu'il eût commencé celle du regne de Philippe le Bel ; s'il avoit écrit avant moi sur l'affaire des Templiers, & si ses idées avoient été absolument contraires aux miennes, je les aurois rapportées & discutées avec toute la po-

litéssé qu'on se doit & qui lui étoit si particulièrement due ; mais je le répète, mes Essais Historiques avoient paru long-tems avant qu'il eût commencé l'Histoire du regne de Philippe le Bel : la preuve en est bien certaine, puisqu'il cite assez souvent mon Histoire de nos guerres avec les Anglois, dans son cinquieme, septieme, huitieme & dernier Volume. Cet Auteur si estimable & si regretté, mourut avant que d'avoir achevé l'histoire de Philippe de Valois.

Son Continueur parle assez souvent de nos anciennes mœurs, coutumes & usages ; il rapporte une grande partie des choses que j'avois dites, & ne m'a cité qu'une seule fois, page 252 de son neuvieme volume : cela m'est très-indifférent ; mais quand une remarque est essentielle, importante, & lorsqu'elle doit avoir coûté des recherches & du travail au premier qui l'a faite, il y a de la mauvaise foi à vouloir se l'approprier & s'en faire honneur ; je prie donc le Lecteur d'observer que dans l'histoire de nos guerres avec les Anglois, j'avois fait long-tems avant M. Villaret la note qui est à la page 153 de son dixieme, & celle qui est à la page 415 de son treizieme Volume.

Fin du troisieme Volume.

Essais hist.
sur Paris,
troisieme vo-
lume, p. 208,
& p. 266,
Troisieme é-
dition.

40/101
MVSEVM
BRITAN
NIAM

et si
pe-
aru
nce
el:
nif-
ire
ans
&
ble
oir
bis.
ou-
tu-
de
&
ge
ela
ne
e,
e-
qui
u-
n-
er-
es
ps
ge
la